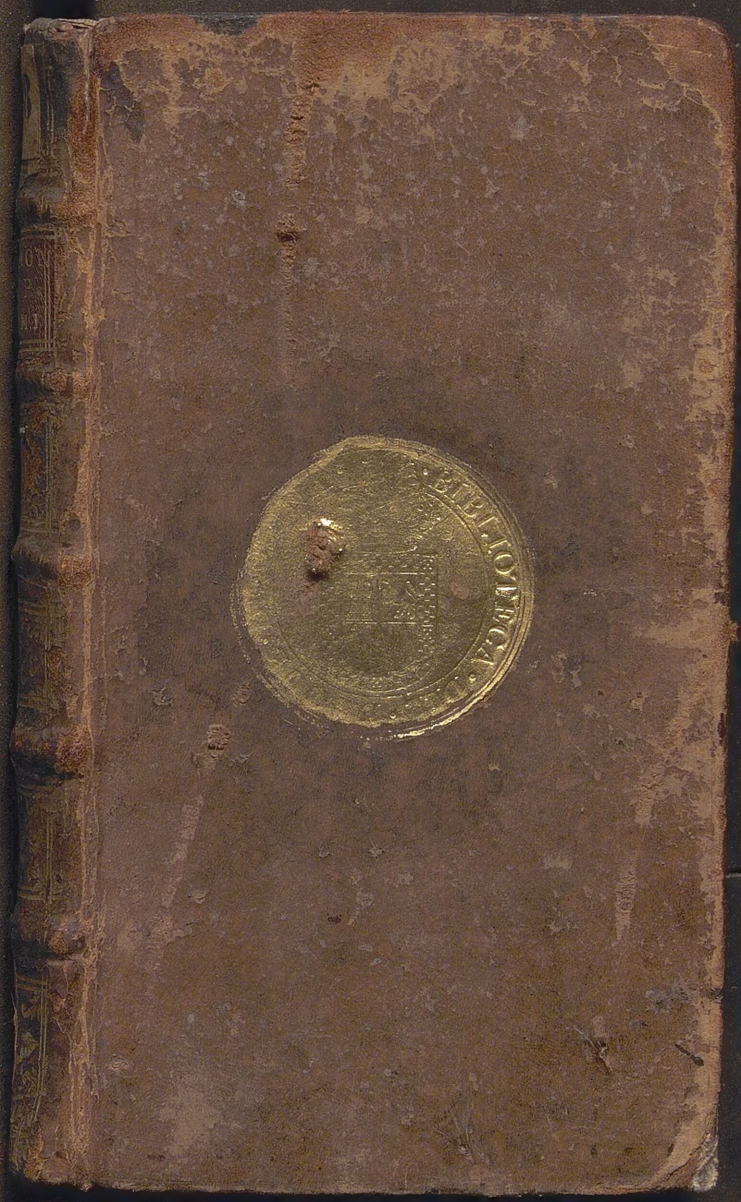
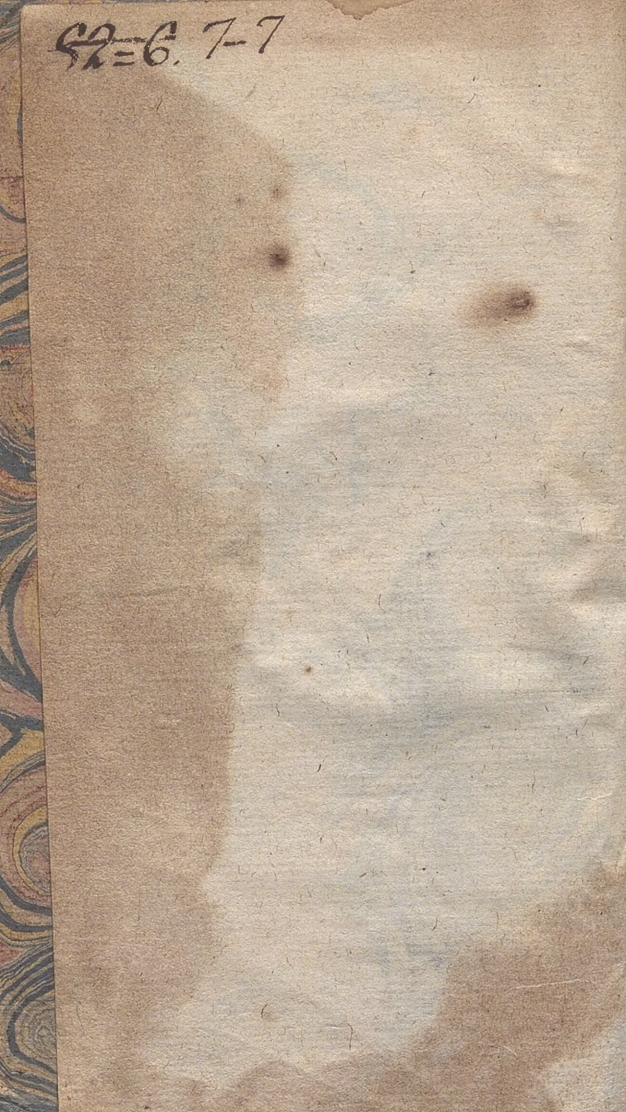

BIBLIOTECA







SERMONS
DU PERE
CHEMINAIS,
DE LA COMPAGNIE DE JESUS.

TOME TROISIE'ME.

NOUVELLE EDITION.

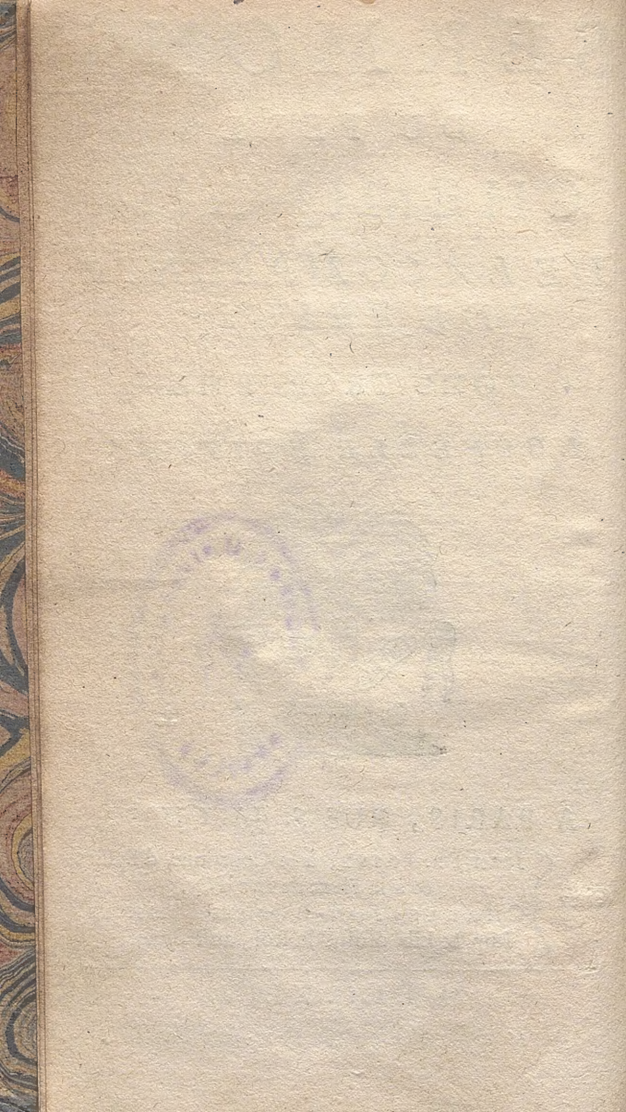


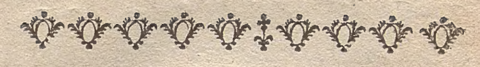
A PARIS, RUE S. JACQUES,

Chez { JEAN-FR. JOSSE, à la Couronne d'Epines & à la Fleur de Lys d'Or.
CHARLES JEAN-BAPTISTE DELESPINE, Imp. & Lib. ordin. du Roi, au Palmier. }

M. DCC. XLIV.

Avec Approbation & Privilége du Roi.





SERMONS

Contenus dans le troisiéme Tome.



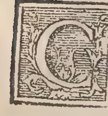
SERMON



SERMON SUR UNE CÉRÉMONIE DE PIETE ENVERS LA SAINTE VIERGE.

Sub tuum præsidium confugimus, sancta Dei Genitrix.

Nous avons recours à votre protection, ô sainte Mere de Dieu.



C'EST la priere que l'Eglise adresse à Marie au nom de tous les Fideles ; & c'est l'action que vous venez faire aujourd'hui, * Chrétienne jeunesse, en vous mettant sous la protection de la Vierge, avec tout l'appareil & toute la solemnité que

* Les Pensionnaires du Collége de Louis le Grand qui le jour de la Visitation font leurs dévotions solemnellement, pour se mettre sous la protection de la sainte Vierge.

mérite une ſi ſainte cérémonie. Gardez-vous d'enviſager cette action comme une pratique legere, & ſouvenez-vous que Louis XIII. Prince également religieux & vaillant, ne crut pas autrefois pouvoir mettre en de meilleures mains le gouvernement de ſes Etats & la proſpérité de ſon Royaume, qu'entre celles de Marie. C'eſt à l'exemple de ce pieux Monarque, que vous êtes aſſemblés aujourd'hui, pour attirer ſur vous les ſecours d'une ſi puiſſante Médiatrice: jour de grace & de ſalut, ſi vous ſçavez pénétrer toute l'importance de ce que vous allez faire, & les ſuites avantageuſes que vous en devez attendre.

En effet, rien n'eſt plus capable d'engager les Grands à protéger les petits, que la vuë de leur foibleſſe; & rien n'eſt plus capable d'engager les petits à ne ſe départir jamais de l'obéïſſance qu'ils doivent aux grands que d'être ſous leur protection: deux avantages également conſidérables que vous procure l'action que vous faites en préſence des Autels. Car

en premier lieu, rien ne doit davantage engager Marie à vous protéger, que cet acte autentique de reſpect & de confiance : en ſecond lieu, rien ne doit plus vous engager vous-mêmes à lui être fideles que cet aveu ſolemnel, & cette profeſſion ouverte, de vouloir vivre ſous ſa protection. Ces deux conſidérations feront tout le ſujet de cet entretien : donnez-moi votre attention, après que nous aurons demandé, &c. *Ave.*

PREMIERE PARTIE.

Oui, MESSIEURS, plus j'éxamine les circonſtances de cette cérémonie, plus je ſuis convaincu que rien n'eſt plus propre à engager la Mere de Dieu à vous être favorable : ſoit que je conſidére ceux qui vous inſpirent une ſi ſainte penſée, ou que je faſſe attention à vous qui l'éxécutez avec tant de ſolemnité ; ſoit que je faſſe réfléxion à ces malheureux tems, où la dévotion à la ſainte Vierge s'eſt tellement refroidie, & où cependant vous n'avez rien perdu de la vôtre ; ſoit enfin que je tourne les yeux vers ce lieu

que vous lui consacrez tout de nouveau, qui est celui de vos prieres.

Ceux qui vous inspirent cette pensée, c'est nous, MESSIEURS, qui avons l'honneur d'être chargés du soin de votre éducation. Destinés par l'esprit de notre vocation & par la confiance du public à élever la plus florissante jeunesse du Royaume, nous connoissons toute l'importance d'un emploi si utile, & en même tems nous sentons tout le poids d'une si difficile entreprise : nous sçavons que les plus chers dépôts de l'Etat sont entre nos mains ; qu'il attend de nous des Eléves non seulement habiles dans les sciences humaines, mais encore dans la science du salut, qui puissent dignement remplir les premieres charges de l'Eglise, de la robe, & de l'épée : emploi dont dépend, si je l'ose dire, la félicité & le bon ordre du Royaume.

Mais d'ailleurs nous sçavons que la naissance est un obstacle presque insurmontable aux vertus chrétiennes ; que c'est assez d'être né de qualité pour apporter au monde une

opoſition eſſentielle aux maximes de l'Evangile : nous n'ignorons pas que ce qui eſt grand devant les hommes, devient ſouvent abominable devant Dieu : nous avons à combattre l'éducation qui eſt comme une ſeconde nature preſqu'auſſi difficile à ſurmonter que la premiere : nous avons à vaincre la molleſſe & le luxe de la maiſon paternelle ; le commerce du Monde, qui efface en un jour toutes les impreſſions de vertu que peut donner un mois entier de ſoins & d'application, nous avons à ſoutenir le penchant d'un âge à qui le vice eſt comme naturel, & à qui la vertu paroît étrangere : & contre des maux ſi preſſans nous ſentons l'impuiſſance de nos forces. Nous pouvons bien veiller, prier, travailler ſans relâche, vous inſinuer à propos tout ce qu'une charité ardente & diſcrete nous peut inſpirer ; mais nous n'avons pas en main la grace du Ciel.

Or le zèle nous ſuggere aujourd'hui un expédient admirable, pour ſuppléer à notre foibleſſe. Inſtruits que nous ſommes des ſentimens de

l'Egliſe, nous ſçavons que Marie eſt la diſpenſatrice des faveurs céleſtes; que c'eſt par elle que Dieu verſe ſur les hommes les plus riches tréſors de la grace; ſon pouvoir & ſa bonté nous ſont également connus: nous remettons donc entre ſes mains ceux que le public a bien voulu confier aux nôtres, & par-là ſans doute nous l'engageons à vous protéger d'une façon particuliere.

Non, ce n'eſt point ſur nos forces que nous comptons, Vierge ſainte; c'eſt ſur votre ſecours. Vous voulez que ces enfans aillent à votre Fils, nous tâcherons de les y conduire; mais c'eſt à vous à les préſenter. L'Egliſe inſpirée du Saint-Eſprit, vous met dans la bouche ces paroles ſi
Prov. c. 8. conſolantes pour les Fideles: *Qui me invenerit, inveniet vitam & hauriet ſalutem à Domino*; quiconque me trouvera, il trouvera la vie éternelle, & il recevra le ſalut du Seigneur. Vous ſemblez même faire un reproche amer aux Fideles, qui négligent
Eccli. c. 2. d'implorer votre ſecours: *Reſpicite filii nationes hominum*, jettez les

yeux ſur toutes les Nations du monde, & ſur tous les ſiécles paſſés, & voyez ſi quelqu'un ſe peut plaindre de m'avoir invoquée en vain. C'eſt ſur des aſſurances ſi expreſſes & ſi ſouvent réïterées dans les prieres de l'Egliſe, que nous oſons conduire aujourd'hui cette jeuneſſe Chrétienne aux pieds de votre Trône. C'eſt à vous à faire en ſorte qu'ils y trouvent la protection que vous nous faites eſpérer, s'ils pratiquent les vertus que vous avez pratiquées ſi parfaitement.

Mais, Messieurs, ſi nous engageons Marie à mettre ſa puiſſance en œuvre pour vous, par l'aveu de notre foibleſſe ; rien n'eſt plus capable de réveiller ſa tendreſſe & ſa bonté envers vous, que l'aveu public que vous faites de la vôtre, & le ſoin que vous avez d'implorer la protection de la Vierge. Ce ne ſont pas des pécheurs qui ayent vieilli dans les voies corrompuës du ſiécle ; c'eſt une jeuneſſe Chrétienne, ſuſceptible des impreſſions de la vertu, dans la fleur de l'âge, où Dieu menage les

premiers momens : ils trouvent souvent de l'attrait & de la complaisance aux pensées qui regardent le service de Dieu, & d'ailleurs combattus par le penchant naturel ils se jettent dans le sein de leur mere, comme dans un asyle assuré : *Sub umbra alarum tuarum protege nos* : couvrez-nous, ô Vierge sainte, de l'ombre de vos ailes. Que s'il en est par hazard quelqu'un parmi eux qu'un premier mouvement ait emporté, ce n'est point un pécheur endurci ; il y a plus d'inconsidération que de malice : mais quoi qu'il en soit, il veut retourner à Dieu, il cherche une voie, il s'adresse à Marie : quelle joie plus sensible pour elle, qui fait gloire de ramener les plus égarés ?

Ce n'est pas ici la dévotion d'un particulier qui se cache par respect humain, & qui dans un Oratoire secret rend à Marie un hommage qu'il désavouë dans le public : c'est un acte authentique de respect & de vénération, par lequel à la vuë de tout le monde vous faites gloire d'être ses serviteurs. Or si Jesus-

Christ a promis que deux ou trois assemblés en son nom ne manqueront jamais d'attirer sur eux son assistance spéciale, que feront trois ou quatre cent que vous êtes assemblés en ce lieu, pour demander la protection de Marie ? Pourra-t-elle vous la refuser, lorsque tous ensemble vous conspirez à un même dessein ? Joignant vos cœurs par le lien d'une intention commune, vous animant l'un l'autre par un exemple réciproque ; vous forcerez, si je l'ose dire toute sa puissance à vous être favorable. De quelque côté qu'elle tourne les yeux, elle ne verra que des sujets dévoués à son service, que des enfans pleins de zèle pour sa gloire, & d'une confiance filiale en sa bonté. Il y va en quelque sorte de son intérêt, de ne se montrer pas difficile à de jeunes gens, qui commencent à se former, & qui porteront ensuite dans le Royaume entier les sentimens d'une tendre & d'une solide dévotion envers elle.

Ah ! pourroit-elle oublier, MESSIEURS, des enfans, en qui elle voit couler le sang de tant d'illustres

noblesses Catholiques, qui le siécle passé ont défendu son honneur contre les ennemis de l'Eglise ? Oui, MESSIEURS, plusieurs d'entre vous peuvent compter parmi leurs ayeux des défenseurs de Marie, qui ont redressé ses Autels, rétabli ses images dans le culte qui leur est dû, perdu la vie à la défense de ses intérêts, & qui vous ont transmis avec le sang, le respect & la confiance que vous avez en elle : honneur que vous devez plus estimer que celui d'avoir au nombre de vos ancêtres des gens qui ont forcé des villes & gagné des batailles en vuë d'une gloire mondaine. Car si Dieu visite quelquefois jusqu'à la troisiéme & la quatriéme génération, pour punir sur les enfans les péchés des peres, doutez-vous que Marie ne se fasse un plaisir de récompenser jusques dans la postérité la plus reculée le zèle de ceux dont vous descendez, & qui ont si bien soutenu ses intérêts ?

Je puis ajoûter que l'esprit de notre siécle est encore ici pour vous une conjoncture favorable. Quelque

jeunes que vous ſoyez, MESSIEURS, vous aurez ſans doute entendu parler de certains zélés indiſcrets, que le démon a ſuſcités pour fermer aux Fideles l'aſyle le plus ſûr qu'ils ayent contre les ennemis de leur ſalut; je veux dire, ces gens qui ſous un faux prétexte de la gloire de Jèſus-Chriſt ont attaqué ſa Mere, & ont voulu ralentir la dévotion des Fideles envers la Vierge. Quoiqu'ils n'ayent pas tout-à-fait réüſſi dans leur projet, ils n'ont pas laiſſé, au préjudice du Chriſtianiſme, de faire de malheureux progrès en pluſieurs lieux, & l'on ne s'apperçoit que trop du réfroidiſſement d'une dévotion ſi ſolide. Or ſi quelque choſe eſt capable de réveiller la tendreſſe de Marie à votre égard, c'eſt de voir malgré la froideur que l'on tâche d'inſpirer pour elle, une Maiſon qui lui eſt entiérement dévouée, qui fait une profeſſion ouverte d'être à elle, & de lui donner des marques d'autant plus fortes de ſon zèle & de ſon reſpect, que la malignité du ſiécle s'efforce plus de ralentir l'un & l'autre.

Oui, MESSIEURS, Marie vous regarde comme ses plus fideles sujets: & comme dans les troubles de l'Etat le Prince a lieu de distinguer ceux qui ont un attachement sincere à sa personne ; & qu'il n'est jamais plus touché de leurs services, que quand tous les autres lui manquent : ainsi ne doutez pas que Marie ne distingue au travers de ses ennemis ceux qui conservent un sincere attachement à ses intérêts. Oui encore une fois, ce vous est une conjoncture favorable pour profiter des débris des autres.

Isaie c. 8. *Ecce ego*, dit-elle, *& pueri mei quos dedit mihi Dominus* : voici ceux qui me consolent des pertes que je fais ; voilà mes véritables enfans que rien n'a pu faire départir de leur devoir, je reconnois leur fidelité, à la profession publique qu'ils font de me servir, dans un tems où quelques-uns croient rendre service à Dieu en me négligeant. Je sçaurai un jour connoître les miens ; je sçaurai réünir dans leur personne les bienfaits que je voulois répandre sur ceux qui m'ont abandonné. Ce redoublement

de zèle mérite bien quelque augmentation de grace : *Ecce ego & pueri mei quos dedit mihi Dominus.*

Il ſemble même que le lieu où vous avez érigé l'Image de la ſainte Vierge, ſoit ſeul ſuffiſant, MESSIEURS, pour l'engager dans vos intérêts. Elle ſe voit élever par vos mains ſur le principal Autel, où vous allez chaque jour pratiquer les exercices les plus eſſentiels de la Religion. C'eſt dans l'endroit le plus apparent de la maiſon, où elle eſt expoſée à la vénération publique: c'eſt un aveu ſolemnel que vous faites à la face des Autels, que c'eſt par elle que vous attendez les graces du ciel. Là tandis que vous aſſiſtez au ſaint Sacrifice de la Meſſe, où la victime non ſanglante eſt offerte à Dieu, Marie s'y trouve préſente comme elle étoit au pied de la croix, pour répandre ſur vous des fruits du Sang de ſon Fils. Là tandis que vous aſſiſtez au Service divin, elle s'y trouve pour préſenter au Ciel vos prieres: peuvent-elles paſſer par des mains plus favorables ? Là tandis qu'aux Fêtes ſolemnelles chacun de vous

vient ſe reconcilier avec Dieu, & qu'il regrette ſes péchés au pied du Prêtre, Marie fait ſon devoir de Médiatrice, elle ſe met entre ſon Fils & vous; elle appaiſe ſa colere, & vous inſpire des ſentimens plus équitables envers lui; elle demande pour vous des graces de converſion, & vous preſſe d'y répondre; elle arrête le bras de la juſtice de Dieu prêt à vous punir, & vous remplit d'une crainte ſalutaire de ſes jugemens. Ah! MESSIEURS, à qui croyons-nous être redevables de cette patience infinie de Dieu qui attend notre pénitence ſi long tems? Tout bon qu'il eſt, le croyons-nous ſi lent à punir? rendons graces à Marie; c'eſt elle qui attire la miſéricorde du Seigneur ſur nous.

Ah! que ſon Fils auroit de peine à prononcer en ſa préſence l'arrêt de réprobation contre vous! Il ſçait que vos intérêts lui ſont chers; c'en eſt aſſez pour ſuſpendre ſa colere: il faudroit porter bien loin votre ingratitude pour l'obliger à une telle extrémité, & il faudroit que Marie vous

desavouât avant que l'indignation de Dieu pût éclater. *Erunt oculi mei, & cor meum ibi cunctis diebus.* Souvenez-vous, dira-t-elle à son Fils, que ces lieux me sont consacrés, que l'Autel où je préside est un asyle universel. Je vous le demande par ces flancs sacrés où j'ai eu l'honneur de vous renfermer ; ne me refusez point le prix du sang que je vous ai donné, sauvez ceux que j'aime, & qu'il ne soit point dit qu'un serviteur de Marie puisse périr. *3. Reg. c. 9.*

Si pour être honorée en certains endroits, Marie y fait si souvent des miracles pour la santé du corps, que n'est-elle pas capable, MESSIEURS, de faire pour le salut de vos ames, qui lui sont plus cheres. Heureux si vous connoissez bien le trésor que vous possedez ! Non, Chrétienne jeunesse, je ne voudrois point d'autre reméde pour guérir toutes les plaies de vos ames: la passion la plus ardente s'étendroit à ses pieds ; son auguste présence seroit seule capable de vous sanctifier, comme saint Jean-Baptiste le fut à pareil jour que demain. *Exultavit in gaudio infans in utero ejus.* *Luc c. 1.*

Cet enfant qui m'écoute ſentiroit une impreſſion de grace tout extraordinaire, goûteroit une joie pure, un plaiſir exquis de ſe voir hors des atteintes du péché, commenceroit à être touché de la beauté de la vertu; prendroit un eſprit, & un cœur tout nouveau : *Exultavit infans in utero.*

Ah! Vierge ſainte, répandez ſur cette jeuneſſe Chrétienne cette abondance de graces que vous avez ſi bien ſçu faire profiter : qu'ils reſſentent par-là l'effet de votre protection, qu'ils jouiſſent de l'heureuſe liberté des enfans de Dieu, ou qu'ils la recouvrent s'ils l'ont perduë; que les larmes de repentir & de joie coulent en même tems de leurs yeux : qu'ils reconnoiſſent qu'une puiſſante Reine préſide en ces lieux, & qu'ils béniſſent la main ſecourable qui aura rompu leurs fers : *Exultavit infans in utero.* C'eſt à vous qu'eſt réſervé un tel ouvrage; qu'il ne ſoit pas dit, qu'on ait pu vous réſiſter : que la fête ne ſe paſſe pas ſans que vous répandiez vos faveurs ſur nous : que quelqu'un au moins s'en reſſente.

C'eſt alors que votre gloire ſera pleine ; que le ciel en joie vous félicitera ſur la brébis égarée que vous aurez reconduite au bon Paſteur : que vous-même heureuſe d'avoir ſauvé une ame, inviterez les Eſprits bienheureux à chanter avec vous ce céleſte Cantique, *Magnificat anima mea Dominum* ; Mon ame glorifie le Seigneur : *Et exultavit ſpiritus meus in Deo ſalutari meo* ; & mon eſprit ravi hors de moi, ne ſe poſſede pas dans la joie que j'ai de voir que par mon miniſtere le Sauveur opere les merveilles de ſa grace. *Ibi l.* *Ibid.*

Mais, MESSIEURS, il ne faut pas tellement nous flater de la protection de Marie, qu'elle vous faſſe oublier ce que vous lui devez. Si l'action que vous faites aujourd'hui l'engage à vous être favorable, elle ne vous oblige pas moins à lui être fideles. Or quand on eſt ſous la protection d'un Prince ; premiérement, on implore au beſoin ſon ſecours ; ſecondement, on lui rend ſes devoirs avec reſpect ; troiſiémement on ſe garde bien d'entrer en rien qui puiſſe SECONDE PARTIE.

blesser ses intérêts ; trois devoirs qui font le parfait serviteur de Marie.

Que vous servira, MESSIEURS, d'avoir une si puissante protectrice auprès de Dieu, si vous ne mettez jamais son pouvoir en œuvre & sa bonté à l'épreuve ? On a tant de soin dans le Monde d'éxaminer à quoi un patron peut être bon ; on lui insinuë si adroitement ses besoins, on lui en fait une peinture si touchante, on observe pour cela ses bons momens, on l'étudie, on le presse, on n'obmet rien pour tirer de lui tout ce qu'on en peut tirer. Enfans de lumiere, jusqu'à quand serez-vous moins sages & moins éclairés pour vos intérêts, que les enfans du siécle ? Vous connoissez en vous des besoins si réels & si pressans ; vous ne vous en êtes peut-être jamais expliqués à Marie, comme un bon fils à une mere si tendre. Elevée qu'elle est dans ce lieu de prieres, avez-vous soin de l'invoquer contre les attaques de l'ennemi de
3. *Reg.* c. 8. votre salut. *Si quis cognoverit plagam cordis sui, & expanderit manus suas in domo hac, tu exaudies in cœlo.*

Oui ſans doute, ô Vierge ſainte ! vous exaucerez en ce ſaint lieu, quiconque y viendra implorer votre ſecours : que ſi quelqu'un n'a pas ſoin de vous faire connoître ſes béſoins, il doit s'en prendre à lui-même du peu de fruit qu'il tire de votre protection. Mais que ſeroit-ce s'il manquoit envers vous de reſpect ; s'il oſoit profaner par ſes immodeſties la ſainteté d'un lieu où vous préſidez ?

Quand vous ne ſeriez pas obligés, MESSIEURS, par la ſainteté de nos myſteres à vous tenir dans le reſpect, tandis que vous vous acquitez ici des devoirs de Religion, la préſence de Marie devroit ſeule vous inſpirer une modeſtie reſpectueuſe, & une vénération profonde. Graces au ciel, nous n'avons pas à nous plaindre ſur cela, MESSIEURS : on ne peut être que très-édifié de vous voir allier enſemble tant de jeuneſſe & tant de révérence pour les ſaints myſteres. En érigeant l'Image de Marie juſques ſur le tabernacle du Dieu vivant, vous avez ſans doute bien conçu, que ce ſeroit ſuſciter contre vous un témoin

de vos irrévérences ; vous avez compris que ce seroit renouveller la douleur qu'elle eut au pied de la Croix, d'y voir les Scribes & les Pharisiens insulter à son Fils ; que ce seroit même vous rendre plus coupable qu'eux en quelque sorte, puisqu'elle vous regarde comme ses enfans. Ah ! MESSIEURS, quel témoin contre vous au Jugement de Dieu, si vous obligez la Mere de miséricorde à devenir partie contre vous ? quelle ressource auriez vous à espérer ? Malheur à qui viole la sainteté de cet asyle, un asyle est bien fait pour recevoir les coupables, mais non pas pour commettre de nouvelles offenses. Quel exemple seroit ce pour ceux qui parmi vous sont nouvellement réünis à l'Eglise ? Lorsque devant leur conversion, ils sembloient avoir des sentimens moins respectueux pour Marie, votre zèle alors s'allumoit contr'eux, & à cela je reconnois les vrais serviteurs de la Mere de Dieu : mais que penseroient-ils de vous à leur tour, s'ils vous voyoient devant les Autels manquer de respect en la pré-

ſence de celle dont vous preniez la défenſe en main? Auroient-ils lieu de croire que votre zèle eût été ſincere?

Et il n'y auroit point, MESSIEURS, à s'excuſer, ſur ce qu'on n'y penſe pas : car à quelle fin cette Image eſt-elle érigée ſur l'Autel; ſi ce n'eſt pour réveiller en vous le ſouvenir d'une Mere, à qui vous êtes ſi redevable? Pourquoi l'Egliſe s'eſt-elle attachée avec tant de zèle à défendre l'honneur des ſaintes Images, ſi ce n'eſt pour vous inſpirer du reſpect & de la vénération pour ceux qu'elles vous repréſentent? Ah! pourrions-nous croire, MESSIEURS, que l'Egliſe ait verſé tant de larmes, répandu tant de ſang, ſoutenu de ſi rudes attaques, aſſemblé de ſi ſaints Conciles en faveur du culte & de l'honneur qu'on doit aux images, pour les voir profaner par ſes propres enfans, après les avoir défenduës contre les inſultes de ſes ennemis.

Ce ne ſeroit pas non plus une bonne excuſe à alléguer, que celle du reſpect humain, pour manquer de modeſtie en préſence de la Vierge:

quand tous en général se comportent avec tant de régularité, aucun en particulier ne doit rougir de faire son devoir. Vous vous y engagez tous par l'action que vous faites: c'est un acte public auquel vous avez tous consenti : il n'en est point parmi vous qui voulût aujourd'hui désavouer l'hommage que nous rendons à Marie. Vous êtes intéressés à lui faire rendre ce qu'on lui doit, & bien loin qu'il soit honteux à quelqu'un de vous de se comporter avec la retenuë qu'on attend de lui, il vous le seroit désormais à tous de vous comporter autrement.

Mais l'obligation la plus forte que vous ayiez contractée, à l'égard de Marie, c'est d'imiter les vertus dont elle nous a donné l'exemple. Etre sous la protection de la plus sainte de toutes les Vierges, c'est faire une profession ouverte de combattre tous les vices : autrement ce seroit profaner son nom, & se rendre indigne de ses faveurs. Que des pécheurs se servent de son entremise pour obtenir de Dieu la grace de changer de conduite : ils trouveront Marie disposée

à les aider. Heureuse de ramener à Dieu des enfans égarés, elle se fera un plaisir de les encourager, de les soutenir, de les consoler, de leur procurer même du Ciel de ces faveurs, & de ces dons du Très-haut, qui les dédommageront avec usure des vains plaisirs que le monde leur promet. Mais qu'ils se servent de la protection de Marie comme d'un voile à leurs désordres; qu'à l'ombre de son nom ils prétendent demeurer impunément dans leur péché; que sous prétexte de quelques prieres & de quelques devoirs qu'ils lui rendront encore, ils osent se flater de sa protection, c'est ignorer ce qu'éxige d'elle la qualité de Mere de Dieu. *Servire me fecistis in iniquitatibus vestris.* Que pourroit dire Marie à ces serviteurs présomptueux? Ne m'avez-vous cherché, que pour me faire servir à vos iniquités? Avez-vous prétendu m'en charger? Oserai-je parler en votre faveur sans me deshonorer? Puis-je sans rougir vous avouer pour mes enfans? Quel reproche aurai-je à soutenir pour vous? Mais je vois,

Messieurs, que mon zèle m'emporte à vous dire des choses, qui font injure à votre piété. A Dieu ne plaise que j'offense personne; je sçais, graces au Ciel qui bénit nos soins, quels sont les sentimens où vous êtes: mais quelque fortement établis que vous soyiez dans la piété, il est toujours de notre devoir de prendre des mesures, & de vous fortifier contre l'avenir.

C'est un pur effet de la tendresse & de la charité qui me fait parler; *Æmulor enim vos Dei æmulatione.* 2. Cor. c. 12.
C'est un attachement sincere à vos véritables intérêts: il nous seroit bien rude, Messieurs, de voir jamais périr entre nos mains dans une maison de piété, sous la protection de Marie, des enfans pour qui leur éducation, dont nous prenons soin, nous donne des sentimens de peres. Il nous seroit bien rude, de voir des enfans nés avec tous les avantages d'esprit & de corps que la nature peut donner, un naturel heureux pour la vertu, de l'ouverture pour les sciences, de la docilité pour les choses du ciel; de l'assiduité au travail; de jeunes

hommes

hommes en un mot de si grande espérance, ne pas profiter des saintes maximes & des bons principes que nous tâchons de leur inspirer. Ah ! MESSIEURS, pouvez-vous croire que votre salut nous soit indifférent, vous qui avez vu partir pour les peuples les plus sauvages, & pour les nations les plus éloignées, des gens que le zèle de la maison de Dieu consumoit ? des gens si zélés pour le salut des Barbares, pourroient-ils sans douleur, voir enlever à Dieu dans le sein de l'Eglise, des enfans confiés à leurs soins ?

Oui, MESSIEURS, si nous étions à plaindre dans notre ministére, ce seroit de voir que malgré nos soins, l'ennemi de votre salut l'emportât sur l'ardeur passionnée que nous avons de vous confirmer dans le bien: ne nous plaignez point pour les travaux, & pour l'assiduité qu'exige un emploi si pénible; il ne tient qu'à vous de nous consoler de ces peines : sauvez votre ame; votre salut est une récompense non-seulement digne de nous, mais capable de payer le Sang d'un Dieu : voilà quelle est

l'émulation qui nous anime à seconder le zèle du Sauveur du Monde; *Æmulor enim vos Dei æmulatione.*

Qu'il nous seroit avantageux, si vous pouviez lire dans notre cœur la vraie douleur que nous sentons, quand il nous revient dans le Monde, que quelqu'un de vous au sortir de cette Maison, se dément de ses prémiers sentimens! Nous comptons cela comme une perte sensible pour nous: nous conduisons encore de l'œil cette brébis qui s'égare: il semble que nous tâchions de la rapeller du geste & de la voix; & quand nous l'avons tout-à-fait perduë de vuë, quels regrets pour nous! Mais quelle joie aussi quand nous pouvons la rapprocher de Dieu! Si nous n'avions à cœur que nos intérêts, nous serions peu touchés de cette perte.

C'est pour les préserver d'un malheur si déplorable, que nous avons aujourd'hui recours à vous, Vierge sainte: faites toujours croître dans leurs cœurs ces heureuses sémences de vertu que nous y remarquons, jusqu'à ce qu'ils arrivent à la gloire, &c.

SERMON SUR UNE CÉRÉMONIE DE PIETÉ ENVERS LA SAINTE VIERGE.

Offeretis ſacrificium novum Domino.... & vocabitis hunc diem celeberrimum, atque ſanctiſſimum.

Vous offrirez un nouveau Sacrifice au Seigneur, & vous appellerez ce jour très-célébre & très-ſaint. Au Chap. 23. du Lévitique.

ENTRE les Sacrifices qu'on offroit au Seigneur le jour du Sabbat & des autres Fêtes de l'ancienne Loi, il y en avoit un deſtiné en particulier, pour conſacrer à Dieu les prémices des biens de la Terre. Tel

est, MESSIEURS, * le Sacrifice que nous offrons à Dieu, pour vous mettre sous la protection de Marie. Vous vous étonnez peut-être, de ce qu'après tant de fêtes solemnelles, que l'Eglise a célébrées pendant tout le cours de l'année, nous en établissons une particuliere en l'honneur de la sainte Vierge, que nous vous faisons célébrer avec toute la solemnité que nous pouvons : c'est de quoi je suis chargé de vous instruire aujourd'hui, pour vous faire entrer dans l'esprit d'une Fête si sainte & si importante.

* Les Pensionnaires du Collége de Louis le Grand qui le jour de la Visitation font leurs dévotions solemnellement, pour se mettre sous la protection de la sainte Vierge.

Le Sacrifice que nous allons offrir pour vous, peut être nommé un Sacrifice nouveau, par les trois fins que nous nous proposons. Car en premier lieu, c'est un Sacrifice d'action de graces, pour rendre gloire à Marie de tout le bien qui s'est pratiqué dans cette Maison pendant le cours de l'année : & voilà la premiere vuë que nous avons, de reconnoître l'assistance de la Mere de Dieu qui nous a procuré le secours du Ciel. En second lieu, c'est un Sa-

crifice d'expiation, par lequel nous engageons Marie à se joindre à nous, pour appaiser Dieu sur les fautes qui se sont commises parmi vous : nous la regardons en cela comme Médiatrice entre Dieu & les hommes. En troisiéme lieu, c'est un Sacrifice d'impétration, pour obtenir du Ciel, par l'entremise de Marie, les graces dont nous avons besoin pour l'année suivante : en quoi nous la reconnoissons pour Protectrice de cette Maison. Il faut donc, MESSIEURS, pour entrer dans l'esprit d'une solemnité si sainte, que vous assistiez à ce Sacrifice d'action de grace avec un cœur touché de reconnoissance envers Marie, à ce Sacrifice d'expiation avec un cœur contrit & humilié, à ce Sacrifice d'impétration avec un esprit fervent & prompt à seconder les intentions de la Vierge & les nôtres : voilà les trois pensées qui vont faire tout le sujet de cet entretien. Appliquez-vous-y, MESSIEURS ; & ne perdez rien d'une Instruction importante pour l'édification de vos ames. *Ave.*

PREMIERE PARTIE. Les saints Peres ont remarqué que la plûpart des Fêtes de l'ancien Testament ont été instituées en reconnoissance de quelque bienfait signalé, dont Dieu avoit gratifié son peuple. Entre ces Fêtes, il en est une que Moïse ordonna de célébrer sur la fin de chaque année, après la récolte des biens de la terre, pour rendre graces au Seigneur : *Solemnitatem quoque in exitu anni, quando congregaveris omnes fruges tuas de agro* : & là il est prescrit par la Loi, de ne paroître pas alors en présence de Dieu les mains vuides; *Non apparebis in conspectu meo vacuus.*

Exod. c. 27.

Ibid.

Voilà, MESSIEURS, le symbole de la reconnoissance que vous devez avoir, en célébrant la Fête pour laquelle nous vous avons assemblés. Nous touchons de près la fin d'une année, où nous avons été témoins des graces que Marie a répanduës sur vous : nous vous engageons, comme l'an passé, à vous mettre sous sa protection : nous en avons ressenti les effets salutaires; n'est-il pas juste

d'exiger de vous quelques marques de votre gratitude envers elle ? Nous ne voulons pas nous exposer à ce reproche de l'Evangile, que presque personne ne pense à rendre graces à son bienfacteur : *Non est inventus qui rediret, & daret gloriam Deo.* Nous voulons au contraire qu'il n'y en ait pas un qui ne donne à Marie des marques publiques de sa reconnoissance : & nous ne craignons point pour cela de vous remettre devant les yeux tout le bien que vous avez pratiqué.

Luc. c. 17.

Oui, MESSIEURS, nous pouvons le dire à la gloire de Marie & à la vôtre, à l'édification du public, à notre consolation particuliere, il y a de la piété & de la crainte de Dieu dans cette maison. Si nous sommes obligés de vous reprendre de vos fautes, nous ne sommes pas obligés de dissimuler les vertus que nous voyons: autrement, dit saint Bernard, nous serions des prévaricateurs & des censeurs mal-intentionnés : *Alioquin Corrosores esse convincimur, quia mordere quàm emendare maluimus, si bonis obmutescimus.*

Où voit-on une jeuneſſe ſi nombreuſe & ſi floriſſante, vivre avec plus d'ordre & de conduite? tant d'enfans diſtingués par leur naiſſance, avec ſi peu de faſte, avec tant de douceur, de modeſtie, de docilité; tant d'exercices pour les lettres en tout genre d'érudition, avec une pratique ſi exacte de tous les devoirs du Chrétien. A quel bien ne vous trouve-t-on pas dociles, dès qu'on vous le propoſe? Faut-il approcher des Sacremens? combien en eſt-il parmi vous, qui ſans être preſſés, ſollicités, ont d'eux-mêmes ſur cela des ſoins qu'on loueroit dans les perſonnes de l'âge le plus mûr & le plus avancé? Faut-il écouter la parole de Dieu, vaquer à la priere, au ſervice Divin, à la lecture d'un bon livre? Eſt-il aucun de ces devoirs que vous ayez omis pendant tout le cours de l'année; on en a vu deſcendre avec plaiſir aux exercices les plus bas de l'humilité Chrétienne; laver les pieds des pauvres à l'exemple de Jeſus-Chriſt, les ſervir avec reſpect, les ſoulager avec charité par des aumônes, & ſe

dérober pour cela sans peine une partie de ce qui étoit destiné à leurs divertissemens. On en a vu devant le Sacrement adorable de nos Autels se relever l'un l'autre, pour lui donner des marques continuelles de vénération, & signaler à l'envi leur zèle dans ces rencontres. D'autres ont passé les semaines entieres avec Dieu dans la solitude, & ont fait voir que votre âge est capable des exercices les plus sérieux & les plus saints de la Réligion. Et ce qu'il y a de plus admirable parmi les enfans de famille, il n'est point d'année qui ne fournisse ici quelque exemple de générosité Chrétienne. Il s'en trouve qui étant nés avec toutes les qualités d'esprit & de corps pour plaire au monde, sans être arrêtés par la tendresse de leurs proches, renoncent à toutes les prétentions de la terre, se consacrent à Dieu, & renouvellent dans ce siécle, tout corrompu qu'il est, ces merveilleux effets de la grace, que les premiers siécles ont tant admirés.

Tel est, MESSIEURS, l'admirable disposition de la Providence, de

suſciter parmi vous de jeunes hommes d'une vie irreprochable, qui ſont à l'épreuve de la critique la plus maligne; des Ames choiſies de Dieu pour ſoutenir le parti de la piété, qui lui font honneur par l'innocence de leurs mœurs, & dont l'exemple vous ſera produit au jugement dernier, pour confondre les méchans, qui n'en veulent pas convenir, & les foibles qui ne veulent pas le ſuivre.

Là vous ſerez convaincus que ce n'étoit point l'hypocriſie qui couvroit le vice ſous les apparences de la vertu, mais une piété ſincere qui les faiſoit agir, lorſque vous verrez qu'ils pratiquoient encore plus de bien dans le particulier, qu'ils n'en faiſoient paroître en public; que ſous des manieres honnêtes, & ſous une gaieté d'humeur apparente, ils cachoient une véritable crainte de Dieu, une extrême horreur du péché. Vous les connoiſſez, mon Dieu, c'eſt aſſez pour eux, & s'il nous étoit permis de réveler ici leurs ſentimens, dont nous ſommes quelquefois les dépoſi-

taires, on ſeroit édifié de voir une piété ſi ſolide dans une ſi grande jeuneſſe.

Ce n'eſt point une vertu contrainte & forcée, que l'œil des hommes ſoutient; mais courageuſe, qui fait par tout ſon devoir. Il en eſt qui vont au bien, non ſeulement quand ils ſont en état de s'en faire honneur, mais lors même qu'ils ſont expoſés à la raillerie & à la cenſure, & qui ont la force de ſe déclarer hautement pour la dévotion devant des gens dont ils n'attendent que du mépris.

Ce n'eſt point une piété legere & inconſtante, qui fait le bien dans un moment de ferveur paſſagere, dont la jeuneſſe eſt capable; mais une vertu ferme & conſtante, qui ne ſe dément point dans les occaſions les plus délicates, & qui ſe ſoutient les années entieres avec autant de courage, que des juſtes d'une vertu conſommée.

Ce n'eſt point une vertu d'humeur & de tempérament: il en eſt qui auroient comme les autres toute l'inclination pour le vice que peut donner le feu de l'âge, la vivacité des paſſions,

le torrent de l'exemple, qui pourroient faire le mal, comme dit le Sage, & qui sont en cela plus louables de ne le pas faire : *Potuit transgredi, & non est transgressus; facere mala, & non fecit.*

Ce n'est pas une vertu foible, qui naisse d'un petit génie ; & qui donne dans la bagatelle, en se bornant à de menuës pratiques, & à de legeres observances d'une piété superstitieuse : il en est qui sont distingués par leur esprit, & par les autres belles qualités, qui vont au solide ; & cela non pas un, ou deux, mais plusieurs que vous connoissez vous-mêmes, à qui vous ne pouvez refuser l'estime que mérite une vertu reconnuë, approuvée, & si je l'ose dire, respectée par ceux-là même qui ont le moins de piété.

Voilà ce que nous voyons, & ce qui nous rend chere l'éducation d'une jeunesse qui donne au public des espérances si bien fondées, & qui portera un jour dans tous les lieux du Royaume ces principes du Christianisme. Or il étoit important de

vous faire connoître à qui vous aviez obligation de ces graces. Ne vous trompez pas dans l'objet de vos reconnoissances : non, ce n'est point à nos soins, à nos veilles, à nos travaux que vous devez ces fruits de l'année : foibles instrumens que nous sommes, nous sçavons combien nos paroles ont peu d'efficace & de force pour soutenir un âge si foible. C'est de plus haut que descendent ces miracles de la grace : remontez jusqu'à la source ; reconnoissez l'image de Marie, que vous avez érigée dans le Sanctuaire ; c'est votre Reine, votre Patrone, votre Mere ; souvenez-vous que ce n'est jamais en vain qu'on implore sa protection : l'Eglise nous apprend que c'est par elle que Dieu verse ses faveurs sur les Fideles ; que c'est en elle qu'il faut chercher la vie de la grace, *In me omnis spes vitæ*; qu'elle est l'asyle, le refuge, l'espérance des pécheurs, l'étoile qui nous guide dans cette mer orageuse du Monde, la porte du Ciel, la Protectrice & la Médiatrice, qui nous obtient tous les secours nécessaires pour le salut.

Eccli. c. 24.

Il étoit, dis-je, important qu'il y eût un jour consacré dans l'année à rendre à Marie des devoirs d'une si juste reconnoissance ; à vous imprimer profondément dans l'esprit ces sentimens de l'Eglise, afin que vous apprissiez de bonne heure à qui vous êtes redevables des graces du Ciel. Mais pouvez-vous l'ignorer vous-même, après les marques sensibles qu'elle vous a données de sa protection ? Rappellez dans votre esprit tout ce que vous lui avez demandé, & ce que vous en avez reçu : souvenez-vous de ces momens si dangereux, où, après l'avoir invoquée, vous avez éprouvé des effets si sensibles de son secours. Combien de fois après nos soins & nos exhortations, toujours agités, toujours foibles, & presqu'à demi vaincus, avez-vous trouvé au pied de ses Autels de nouvelles forces ? Combien d'entre vous en prononçant seulement son nom ont mis en fuite les ennemis de leur salut, ont recouvert le calme & la paix du cœur, que rien ne pouvoit leur rendre? Que seriez-vous devenus

ſans elle ! Comptez, ſi vous pouvez, tant de faveurs; les combats que vous avez ſoutenu contre vous-mêmes, les victoires que vous avez remportées, les lumieres, les inſpirations, les bons deſirs : que rien n'échape aujourd'hui à votre ſouvenir, afin que rien n'échape à votre reconnoiſſance. Joignez au bien que vous avez fait les péchés que vous n'avez pas commis : car c'eſt à ſes ſoins que vous êtes rédévables de l'un & de l'autre.

Oui, Vierge ſainte, nous voulons que ce jour ſoit un jour de triomphe pour vous; que tout ce que nous avons reçu de graces retourne vers ſa ſource. Recevez ce ſacrifice de nos louanges; reconnoiſſez ici vos enfans; recueillez les fruits que vous avez produits & cultivés : quand nous n'aurions point d'autre gage de votre protection que le bien que nous voyons, nous aurions lieu de croire qu'une puiſſante Protectrice préſide en cette maiſon. Mais combien de faveurs qui nous ſont cachées ? vous ſeule connoiſſez toute l'étenduë des obli-

gations que nous vous avons. Qu'il y ait au moins un jour destiné à vous rendre graces, dans une année où chaque jour a été marqué de vos bienfaits; & si nous n'y avons pas répondu par une exacte fidelité, que nous ayons du moins soin d'y répondre par une juste reconnoissance. Agréez des cœurs qui vous sont offerts, & qui ne sont pas moins touchés de vos faveurs que vous en êtes prodigue.

SECONDE PARTIE.

MAIS ce n'est pas seulement un sacrifice d'action de graces, que nous offrons aujourd'hui; c'est un sacrifice d'expiation que nous présentons au Seigneur par l'entremise de Marie, pour expier les fautes que vous avez commises pendant tout le cours de l'année. L'Ecriture remarque que le saint homme Job, à la tête d'une famille nombreuse, dont il étoit l'ornement & l'exemple, ménageoit entre ses enfans des entrevuës & des jours de réjouissance, pour entretenir la paix & l'union. Quoique tout s'y passât dans les régles de la bienséance, & de la vertu la plus exacte; cepen-

dant le ſaint homme, perſuadé qu'il ſe gliſſe toujours beaucoup de fautes juſques dans les ſociétés les plus ſaintes, avoit ſoin de les raſſembler enſuite pour les ſanctifier, & ſe levant dès le point du jour, offroit au Seigneur un holocauſte pour expier les péchés de ſes enfans: *Conſurgenſque diluculò, offerebat holocauſta pro ſingulis.* Job. c. Car enfin, que ſçais-je, diſoit-il en lui-même, ſi malgré la vigilance que j'ai ſur chacun des miens, il ne leur eſt point échapé quelque offenſe envers Dieu, qui peut enſuite attirer ſa colere & ſon indignation ſur les autres; *Ne fortè peccaverint filii mei, & benedixerint Deo in cordibus ſuis?* Ibid.

Telle eſt l'intention que nous avons dans l'action préſente: tout eſt dans l'ordre, graces à Dieu; mais dans la crainte que nous avons qu'au travers du bien il ne ſe gliſſe auſſi quelque faute, qui attire ſur nous la vengeance du Seigneur, nous avons cru devoir établir un jour d'expiation; & nous avons conſacré ce jour à la gloire de Marie, parce qu'elle eſt la Mere

de miséricorde par excellence. Comme elle a bien daigné vous prendre sous sa protection, c'est par elle que nous vous présentons à Dieu : nous la supplions de lui faire agréer la satisfaction publique que vous faites de toutes les fautes passées.

C'est pour cela que cette action est accompagnée de toutes les circonstances qui peuvent appaiser la Justice Divine. S'il vous est échapé quelque confession nulle & mauvaise, faute de douleur & de sincérité, vous venez la réparer par une confession plus exacte & plus douloureuse. Si vos Communions ont été peu méritoires, ou par la négligence, ou par l'immodestie, comme il y a sujet de craindre pour un âge où l'on n'est point assez frapé de la sainteté de ces mysteres redoutables, dont les premiers Chrétiens, tout Saints qu'ils étoient, n'approchoient qu'en tremblant ; vous faites une Communion générale, accompagnée d'une ferveur & d'un recueillement capable de réparer les fautes de tous les autres.

C'est dire à Marie : Vierge sainte,

ſi vous avez eu le déplaiſir, & peut-être le reproche de voir vos enfans approcher ſans reſpect & ſans fruit du Sacrement adorable de nos Autels, vous aurez la gloire & la ſatisfaction de les voir approcher de la ſainte Table avec une révérence & une retenuë dont les Anges ſeront édifiés; ce jour vous vengera pleinement de toutes les négligences paſſées. Quelle réparation plus glorieuſe, quel ſpectacle plus digne de Dieu, quelle cérémonie plus ſainte & plus auguſte que de voir une jeuneſſe ſi nombreuſe pénétrée des plus tendres ſentimens de piété, paroître devant les Autels, avec une modeſtie Angélique? Quelle conſolation pour les perſonnes vertueuſes, ſi l'on voyoit comment les enfans des meilleures Maiſons de France dans un âge qui ſemble ſi peu capable de dévotion, approchent des ſaints Myſteres; comment la piété ſemble paſſer de rang en rang, des grands aux petits, & la ferveur ſe redoubler à l'envi par l'exemple l'un de l'autre! Les dehors peuvent-ils être ſi modeſtes, ſans que le

cœur soit touché ? Si Dieu fut si content de voir Achab, humilié devant lui, qu'il ne put s'empêcher de le
3. Reg. c. 21. marquer au Prophète : *Nonne vidisti humiliatum Achab coram me* ? Que pensera-t-il, ô Vierge sainte, quand vous lui ferez voir tant de jeunes hommes sous votre protection, plus innocens & plus touchés qu'Achab, lui faire une satisfaction publique à la vuë des hommes & des Anges ? Pourra-t'il vous refuser le pardon que vous lui demanderez pour nous ? & si cette action de Réligion n'est pas capable de nous rendre votre grace, ô mon Dieu, qu'est-ce qui le pourra ?

Mais il est difficile que dans une si grande assemblée il ne se trouve quelque Ame infidelle à Dieu : il se glissa un traître jusques dans le Sacré College des Apôtres, & il osa se présenter avec eux aux saints Mysteres. Je veux bien l'avouer : il y a quelquefois jusques dans les maisons les plus saintes des Ames venduës au péché, pour user de l'expression d'un Prophète : il en est que ni les remontrances, ni la vigilance, ni les Sacremens, ni le

bon exemple, ni la grace ne touchent plus ; qui s'endurciſſent dès l'enfance, & qui n'ont nul ſentiment de piété: je ne ſçais quel fond de malignité, qui leur eſt propre, les corrompt ; quand ils verroient tout le Monde converti, ils s'acharneroient à leur perte : il ſemble qu'ils ayent pris à tâche, pour parler avec l'Ecriture, de s'éloigner de Dieu, & d'écarter adroitement tout ce qui peut les rapeller ; les diſcours de piété, le commerce des gens de bien, les conſeils les plus ſages, tout leur devient ſuſpect dès qu'on veut les ramener à leur devoir : *quia quaſi de induſtria recesſerunt ab eo.* Job. c. 34 S'il y a quelque ſujet digne de compaſſion : c'eſt de voir un jeune homme de ce caractere devenir indocile, froid, inſenſible à tout juſques dans le centre de la piété même, s'endurcir, ſe perdre, & ſe damner avec plus de peine qu'il n'en auroit à ſe ſauver. Je dis ſe damner : car ſi l'on peut avoir en cette vie quelque conjecture de ſa réprobation, on peut dire avec vérité qu'il n'en eſt point de plus forte, que de paſſer ſa

jeunesse dans le lieu Saint, au milieu de tous les exercices du Christianisme, sans y prendre nul sentiment de crainte de Dieu. Il n'est pas vraisemblable qu'ils apprennent dans le monde, où les plus sages se pervertissent, ce qu'ils n'ont pas appris dans l'Ecole de la vertu : c'est la mé-
Isai c.26. nace du Prophète; *in terra Sanctorum iniqua gessit, non videbit gloriam Domini.* Il est peut-être ici quelqu'un de ces cœurs infideles; vous le sçavez, ô mon Dieu ! & c'est pour obtenir la grace de sa conversion, que nous nous adressons à Marie. Nous ne pouvons souffrir qu'il y en ait parmi nous, ne fût-ce qu'un seul, qui ne soit pas à vous, & nous allons à votre Mere comme à la derniere ressource; nous sçavons que rien ne lui est impossible, & nous n'avons d'espérance qu'en elle.

Nous lui disons : Vierge sainte, conservez sous la protection de votre Nom, ceux, dont il vous a plu nous
Joan. 6. 27. confier le salut : *Serva eos in nomine tuo, quos dedisti mihi.* Nous n'avons rien obmis pour les sauver; & tous

nous ont donné des espérances de vertu, hors ce malheureux enfant qui s'opiniâtre à sa perte: *Et nemo ex eis periit, nisi filius perditionis.* Ibid. Celui qui peut-être nous a le plus coûté; est celui avec qui nous avons fait le moins de fruit. Et cependant qu'avons-nous oublié; nous avons pris les mesures les plus justes; nous avons étudié le tems, l'humeur, les occasions; nous l'avons suivi pas à pas; nous avons tantôt dissimulé, tantôt pressé, sollicité, conjuré: il le sçait, l'ingrat, & il ne peut s'en souvenir sans rougir de confusion, & sans nous rendre justice dans le secret du cœur. Ah! combien de graces il a lui seul épuisées! il en a eu plus qu'il n'en faut pour pouvoir en convertir cent autres. Mais il ne sçait pas combien de fois nous avons gémi pour lui devant vous, ô mon Dieu: vous le sçavez, & vous n'avez pas oublié ce que cet enfant de larmes nous a coûté. Mais enfin tous nos soins ont été perdus; nous n'avons pas mérité la consolation de recueillir le fruit de nos peines; nous serions

trop heureux, Seigneur, & trop bien payés dès cette vie, si nous avions le plaisir de remettre dans le bon chemin tous ceux qui s'égarent; si nous pouvions redresser un esprit toujours indocile, toujours intraitable, & peut-être venu jusqu'au comble de l'impiété, qui est de railler de la vertu, & de la dévotion: il court malgré nous à sa perte.

C'est à vous, ô Vierge sainte, de ramener au bon Pasteur cette brébis égarée; nous n'y pouvons plus rien. Vous seule connoissez par où son cœur peut être pris; vous seule avez entre les mains ces graces choisies, qui amollissent les plus endurcis, & en font des enfans d'Abraham: c'est à vous seule que la conquête de celui-ci est reservée; il est de votre gloire que ce cœur rebelle ne vous échape pas aujourd'hui. Rendez-nous une ame à demi perduë, & qu'il ne soit pas dit qu'on puisse périr sous votre protection. C'est dans cette vuë que vos enfans assemblés font ces prieres publiques, cette Communion générale. N'examinons point si le sujet est indigne

indigne de cette faveur : écoutez les vœux de tant de ſerviteurs fideles, qui implorent votre clémence ; laiſſez-vous fléchir par tant de jeunes enfans que l'innocence de l'âge vous rend ſi chers. Soyez ſenſible aux plaintes que vous fait peut-être le malheureux lui-même de la dureté de ſon cœur : il a confiance en vous ; & que lui reſteroit-il dans le déplorable état où il eſt, s'il avoit perdu cette reſſource ?

Qu'il ne ſorte donc point d'ici qu'il ne ſoit touché d'un ſaint repentir. Qu'il forme au moment que je parle, le deſſein d'une vie plus chrétienne & plus vertueuſe. Qu'il ſoit contraint d'avouer que vous êtes toute-puiſſante auprès de Dieu, & qu'on ne peut vous réſiſter. Or s'il s'endurcit enfin, & qu'il faille malgré nous voir périr entre nos mains le prix du ſang de Jeſus-Chriſt, ce dépôt ſi cher que vous nous avez confié, & dont nous ſommes prêts de racheter le ſalut à quelque prix qu'il vous plaira ; ah ! ſainte Vierge, priez Dieu, qu'il ſe

contente de la douleur que nous avons de nous le voir arracher cet enfant de perdition, que le Démon, que le Monde, que la Chair nous enleve; que vous aviez destiné à la gloire, que nous tâchions d'y conduire, & qui peut-être regrettera un jour l'abus qu'il fait des secours que vous lui présentez maintenant. Que le Seigneur n'arrête pas pour cela le cours de ses graces sur cette maison. Nous sçavons que la faute d'Achab attira la malédiction de Dieu sur une armée entiére; qu'il punit quelquefois sur les enfans, les péchés des peres jusqu'à la troisiéme & à la quatriéme génération: que le malheur d'un seul, s'il s'obstine à se perdre, ne soit pas suivi du malheur des autres; détournez de dessus nos têtes une disgrace si fatale, & continuez de nous procurer les faveurs du Ciel pour les années suivantes; car c'est encore un troisiéme motif que nous avons eu d'établir cette Fête.

TROISIEME PARTIE. Nous offrons pour vous, MESSIEURS, un sacrifice d'impétration, pour ob-

tenir par l'entremiſe de Marie, les graces dont nous avons beſoin dans la ſuite. Quoique par la miſéricorde infinie de Dieu, & par les bontés de Marie, les choſes ſe trouvent ſur un pied de régularité, dont nous devons tout eſpérer; nous ſentons le beſoin que nous avons de la protection du Ciel, pour conduire un ſi grand ouvrage. Une année ne répond pas de l'autre: il faut ſi peu de choſe pour renverſer l'ordre, & troubler l'œconomie de ces grandes aſſemblées. Nous voyons dans l'Ecriture, que Dieu a quelquefois permis qu'un eſprit de vertige, pour uſer des expreſſions d'un Prophète, ſe ſoit emparé de ces vaſtes corps d'armée qui combattoient ſous ſes étendarts; *Miſcuit in medio ejus ſpiritum vertiginis*: la tête tourne au plus ſage; chaque jour peut être un jour critique pour nous; une faute en attire une autre. C'eſt ainſi que le tems a fait dépérir les établiſſemens les mieux fondés; & voilà ce qui doit faire trembler les maiſons les mieux réglées. L'ordre eſt toujours un état

Iſai c. 19

violent, ſur-tout à la jeuneſſe; & mieux il eſt établi, plus il touche de près ſa décadence, ſi le Ciel n'y prête la main. C'eſt dans cette vuë que nous engageons Marie à vous prendre ſous ſa protection, à s'intéreſſer pour vous : nous la mettons après Dieu à la tête de cette entrepriſe, afin qu'elle la regarde comme la ſienne. Vierge ſainte, lui diſons-nous, voilà vos enfans auſſi-bien que les nôtres; nous vous tranſportons aujourd'hui tout le droit que nous avons ſur eux; nous vous remettons ce que le public a bien voulu nous confier, ſouvenez-vous que vous êtes leur mere, & qu'ils ne ſont plus à nous : ce n'eſt qu'à ce prix que nous oſons nous charger du ſoin de leur éducation. Autant que vous avez de zèle pour la gloire de votre Fils, & pour le ſalut des hommes; autant devez-vous avoir ſoin de ſecourir une Compagnie dévouée à l'une & à l'autre. Vous voulez que cette jeuneſſe ſoit élevée dans la crainte & dans l'amour de Dieu; nous n'omettrons rien de ce qui dépendra

de nous : mais ce n'eſt pas ſur cela que nous comptons ; c'eſt ſur vous ſeule. Si nous connoiſſions un aſyle plus aſſuré contre les ennemis de leur ſalut, nous aurions ſoin de les y mettre à couvert. Expoſés qu'ils ſont à un danger continuel, dans un âge où à chaque moment on court riſque de perdre l'éternité, que ne ferions-nous pas pour tant d'ames qui nous ſont ſi cheres ? mais où trouver une protection plus puiſſante que la vôtre ? Non, Vierge ſainte, ſi vous daignez nous tendre la main, rien n'eſt capable de nous faire perdre courage ; nous oublierons le péril & la difficulté ; ſûrs de ne les égarer pas ſous un guide ſi fidele, nous oſons nous répondre du ſuccès, & malgré tous les obſtacles, rien ne nous paroît impoſſible. Il faut donc, MESSIEURS, que pour entrer dans le Sacrifice d'impétration que nous offrons, pour obtenir par l'entremiſe de Marie la grace de maintenir la vertu, la régularité dans cette Maiſon ; il faut, dis-je, que vous approchiez des ſaints Myſteres avec une

forte résolution de répondre à cette grace. Le bon ordre d'une Assemblée dépend des particuliers qui la composent : en vain nous y travaillerons sous les auspices de Marie, si chacun de vous n'y conspire.

Vous, MESSIEURS, qui avez été l'exemple des autres pendant tout le cours de l'année (car il en est ici de ce caractere) c'est à vous que je m'adresse : voilà l'année expirée, dites-moi, je vous prie, que vous reste-t-il des dégoûts que vous avez eu dans la pratique de la vertu ; des combats que vous avez soutenus contre vous-mêmes ; des railleries que vous avez souffertes de ceux qui se moquent de la dévotion ; du tems que vous avez dérobé à vos plaisirs, pour le donner à l'étude & à la priere : que vous en reste-t-il, que le souvenir des bonnes œuvres dont Dieu a été temoin, que le repos d'une conscience pure & tranquille, d'une réputation saine, que la gloire qui accompagne la vraie pitié ? Telle & plus parfaite sera la joie que vous aurez à votre derniere heure, si

vous perſévérez juſqu'à la fin. Vous voilà en poſſeſſion de la vertu ; ne penſez plus qu'à vous y maintenir : vous ne trouverez dans l'année ſuivante que les difficultés que vous avez déja ſurmontées pluſieurs fois. Craignez de déchoir de votre état ; on ne fait point de chute médiocre, quand on s'eſt une fois déclaré pour la dévotion, de plus gens de bien que vous ſe ſont démentis : que leur exemples vous faſſent trembler, mais que leur honte vous affermiſſe. Mettez-vous au-deſſus de ces vains diſcours, que vous avez ſçu mépriſer ſi ſouvent : dites avec le ſaint Roi David : *Narraverunt mihi iniqui* Pſ. 118.
fabulationes, ſed non ut lex tua : les méchans, Seigneur, ont voulu m'engager dans leurs entretiens profanes, dans leurs converſations libertines ; *ſed non ut lex tua* ; mais vous le ſçavez, mon Dieu, je n'ai point trouvé dans leur commerce la ſatisfaction, le repos, la douceur que j'ai trouvée dans votre loi ; je n'ai point eu de joie plus ſolide dans la vie que de vivre en grace avec vous.

Je vois tous les autres plaisirs finir par le repentir, & par la confusion; celui de vous servir est accompagné de repos & de gloire; voilà aussi, mon Dieu, celui à quoi je me borne pour l'avenir, & que je veux préférer à tous les autres.

Pour vous, MESSIEURS, qui n'avez pas tenu une conduite si réguliere, dites-moi, je vous prie, que vous reste-t-il du passé, que l'attente redoutable du Jugement de Dieu, comme parle S. Paul, *Terribilis quædam expectatio judicii*, que les reproches d'une conscience qui ne peut se taire; qu'une mauvaise habitude fortifiée par le tems, que les chagrins continuels qu'attire après soi une vie peu réglée, dans une maison où l'on ne souffre rien qui blesse le moins du monde la pureté des mœurs? Quelle seroit à l'heure que je vous parle votre satisfaction, si vous aviez vécu chrétiennement? la peine en seroit passée. Tels & plus grands seront les remords que vous aurez au lit de la mort, si vous ne changez. Ne comptez pas sur la pénitence que

Heb. c. 10.

vous ferez dans un âge plus avancé ; ne vous flatez pas ſur des exemples que vous entendez dans le Monde de quelques perſonnes qui ont bien fini, après avoir mal vécu ; pour un exemple pareil, il eſt un million d'autres perſonnes qui meurent dans l'impénitence, & dont on ſupprime la mort affreuſe.

Qui oſera même répondre de ceux qui meurent les plus repentans, quand ils ne ſe repentent qu'à la mort? Croyez-moi, MESSIEURS, commencez à bien vivre. Quelqu'un peut-être parmi vous a vu mourir ſon pere ou ſa mere; triſte, mais utile leçon : qu'il ſe ſouvienne de leurs dernieres paroles. Que lui ont-ils dit au lit de la mort, où l'on ne déguiſe point la vérité? qu'il n'y a rien de ſolide que de ſervir Dieu, & de faire ſon ſalut. Vous en avez été touché dans le tems; la tendreſſe envers vos parens, & la force de la vérité vous a peut-être tiré des larmes; vous avez penſé à bien vivre, vous l'avez voulu, vous l'avez proteſté : enfans dénaturés vous avez

bientôt oublié les plus chers ſentimens de vos peres ! ce qui étoit vrai alors, l'eſt-il moins aujourd'hui ? C'eſt en vivant qu'il y faut penſer, & non pas en mourant. Encore une fois, vivez bien, croyez-moi, dès maintenant, tandis que vous le pouvez & qu'il eſt facile dans la Maiſon de Dieu.

Que ce jour, MESSIEURS, ſoit un jour de ſalut pour vous; qu'il ſoit marqué par votre retour à Dieu : nous ne vous reprochons point le paſſé ; donnez-nous l'avenir ; un jour heureux peut réparer le mauvais exemple de pluſieurs années ; du changement d'un ſeul dépend quelquefois celui de vingt autres ; ſi un tel ſe convertiſſoit, dit-on, je le ſuivrois volontiers : heureux de pouvoir rendre au Seigneur ce que vous lui avez peut-être ôté ; voilà une ſatisfaction digne de vous : il eſt ſi beau de gagner à Dieu, ceux dont il a mis, pour ainſi dire, le ſalut entre vos mains ! Les enfans imitent volontiers les exemples qu'ils ont devant les yeux. Que ne pourrions-nous

pas, si vous vouliez nous seconder, & avancer l'œuvre du Seigneur? Il ne faudroit que dire : voyez un tel & un tel distingués par la naissance, & par l'esprit, de quelle maniere ils se gouvernent & quel honneur ils se font en suivant le parti de la vertu. Voilà ce qui seroit plus efficace que nos paroles : un jeune homme de ce caractere est un argument convaincant, & à quoi il n'y a rien à repliquer. Au contraire, malheur à vous si vous scandalisez par votre mauvaise conduite, des enfans que l'innocence a rendus si chers à Jesus-Christ : malheur, si vous détruisez ce que nous avons tant de peine à établir.

C'est à ces enfans que le Royaume des Cieux appartient : *Sinite parvulos venire ad me; talium enim est regnum Dei*; & c'est à eux que je m'adresse pour finir. Commencez de bonne heure, mes chers Enfans, à servir Dieu; tout âge est mûr pour le Ciel: souvenez-vous que le vôtre a donné des Saints & des Martyrs à l'Eglise. Conservez cette pudeur modeste qui fait l'ornement de la jeunesse, &

Marc. 6. 10.

ſans laquelle vous ne pouvez plaire ni à Dieu, ni aux hommes. Suivez les bons exemples que vous avez devant les yeux ; fuyez les mauvais, s'il s'en préſente. Montrez que vous avez du courage, & que rien n'eſt capable de vous faire oublier la crainte du Seigneur : il eſt plus facile de ſe préſerver du péché, que de s'en relever après ſa chute. Voilà le tems de penſer à votre ſalut ; tous les momens ſont déſormais précieux. Donnez à vos parens, à vos Maîtres, à vos Anges Tutélaires, la conſolation qu'ils attendent. Aimez la priere, les Sacremens, les bons livres. Imitez la piété du jeune Tobie : tout enfant qu'il étoit, il n'avoit rien dans ſa conduite, dit l'Ecriture, qui ſe reſ-
Tob. c. 1. ſentît de ſon âge ; *Nihil puerile geſſit in opere* ; & lorſque ſes Compagnons alloient adorer les idoles, il avoit la force de ſe ſéparer d'eux, & ſeul il alloit au Temple adorer le Dieu d'Iſraël ; *Hic ſolus fugiebat conſortia omnium, ſed pergebat ad Templum Domini, & ibi adorabat Dominum Deum Iſraël* : il mérita par-là les

bénédictions du Ciel ; & par-là, mes chers enfans, vous en attirerez toutes les graces sur vous.

Voilà, Vierge sainte, le vœu que nous formons pour cette jeunesse Chrétienne ; aidez-nous à l'accomplir, & montrez que vous êtes leur Mere, *Monstra te esse Matrem.* Et vous, mon Dieu, bénissez une maison, qui est sous la protection de Marie ; remplissez-là de votre Esprit, repandez-le sur ces enfans, & sur nous ; car avec cela, que ne pourrons-nous pas faire ? Peut-être l'heure est-elle venuë, où ceux dont nous espérons le moins vont être à vous. Faites-nous entrer dans leur esprit, afin d'y graver profondément les vérités de l'Evangile. Donnez-nous un cœur de Pere envers eux, puisque le public se repose sur nous de ce qu'il a de plus cher ; & donnez-leur un cœur d'enfant envers nous, pour suivre les conseils que le zèle de leur salut nous suggere. Faites qu'après avoir passé par les differens états de la vie, où nous vous prions de les combler de prospérités, ils se sou-

viennent toujours de ce qu'ils ont appris dans une maison qui vous est devouée. Que le libertinage & la corruption du Monde ne puisse jamais leur arracher les principes de Religion & de vertu que nous leur avons inspirés; afin que s'ils ont le malheur de s'écarter de la bonne voie, ils y entrent tôt ou tard, & que nous ayons la consolation de les revoir un jour dans la gloire, &c.



SERMON
SUR
LA DÉVOTION
A LA
SAINTE VIERGE.

Jacob autem genuit Joseph virum Mariæ, de quâ natus est Jesus, qui vocatur Christus.

Jacob fut pere de Joseph Epoux de Marie, dont Jesus appellé le Christ a pris naissance. En S. Matthieu chap. I.

ON s'étonne quelquefois, Chrétiens Auditeurs, de ce que le Texte sacré du Nouveau Testament nous apprend si peu de chose des grandeurs de la sainte Vierge; & pour peu qu'on ait de zèle, on voudroit que l'Evangile s'étendît davantage sur les éloges de Marie. Mais voilà, répond un docte interpréte,

de quoi fonder la plus grande estime, & de quoi remplir la plus haute idée que l'homme se puisse former d'une pure créature : *Maria, de quâ natus est Jesus*, Marie dont Jesus est né. Le Saint-Esprit, ajoûte ce sçavant homme, qui n'ignoroit pas sur quel fondement il devoit établir la grandeur de son Epouse, a cru que la seule qualité de Mere de Dieu bien expliquée suppléeroit à tous les éloges, & que faisant connoître la Divinité du Fils par un long récit de miracles incontestables, on ne pourroit ensuite refuser les plus grands honneurs à celle qui seroit reconnuë pour la Mere d'un tel Fils *Virum Mariæ, de quâ natus est Jesus*.

En effet, il ne faut qu'entendre ces deux termes, Mere de Dieu, pour y trouver de quoi satisfaire amplement le zèle qu'on a pour la gloire de Marie; & quiconque a bien pénétré le sens de ces deux paroles, y découvre de quoi fonder & régler la dévotion des Fideles envers la sainte Vierge. Car remarquez avec moi, MESSIEURS, qu'il y a deux écueils

également à éviter dans le ſervice de Marie, dont le premier eſt de manquer de confiance en elle, & le ſecond, de porter ſa confiance juſqu'à une téméraire préſomption. Deux erreurs, qui étant oppoſées l'une à l'autre, nous privent également du ſecours le plus favorable & le plus puiſſant que nous ayons pour nous ſauver. Les uns diſputant à la ſainte Vierge ce pouvoir très-grand, & cette bonté extrême que l'Egliſe reconnoît en elle, renverſent les fondemens de notre confiance. Et les autres exaggérant cette bonté, & la faiſant aller juſqu'à une lâche indulgence pour leurs déſordres, tombent enfin dans une malheureuſe préſomption. Or je ſoutiens que la qualité de Mere de Dieu ſuffit pour redreſſer les uns & les autres: car en qualité de Mere de Dieu, elle a de quoi fonder une confiance légitime; & ſous cette même qualité elle a de quoi détruire une vaine préſomption. La premiere conſidération fournira de grands motifs de conſolation aux ſerviteurs de Marie, en

leur découvrant le fondement de leur confiance ; & la seconde leur inspirera une crainte salutaire de tomber dans le rélâchement, en détruisant le fondement de leur présomption : ce sont les deux parties de ce discours, & le sujet de vos attentions. *Ave.*

PREMIERE PARTIE. POUR vous convaincre par une preuve évidente & sensible que rien n'est plus solidement établi, que la dévotion envers la sainte Vierge, je n'aurois, Chrétienne Compagnie, qu'à vous produire le témoignage autentique de l'Eglise, & sur les vestiges de la tradition, remontant jusqu'aux premiers siécles, recueillant tous les suffrages des Peres Grecs & Latins, consultant les anciennes Liturgies, suivant les lumieres que l'Histoire Sainte nous fourniroit, je vous ferois un long dénombrement des Temples & des Autels qu'on a bâtis en son nom, des images peintes & gravées que nous avons héritées de nos ancêtres, des Ordres Réligieux établis en son honneur.

Je vous ferois souvenir de ce zèle ardent & universel que chaque siècle où Marie a été attaquée, a fait paroître pour la défense de ces intérêts; du grand nombre de fêtes que l'Eglise lui consacre, des prieres qu'elle ordonne aux fideles pour l'honorer, & enfin de ce consentement si général de tous les tems & de toutes les Nations, à célébrer ses grandeurs. De-là, comme d'un principe reconnu de tout le monde, je pourrois tirer cette conséquence infaillible contre les ennemis de la Vierge, que l'Eglise dans ses observances & ses cérémonies Réligieuses étant guidée par l'Esprit de Dieu, on ne peut douter que la vénération profonde qu'elle inspire à ses enfans pour Marie, que cette distinction qu'elle met entr'elle & les autres Saints, ne soit solidement fondée. Car s'il est vrai, leur dirois je, que les Fideles excédent dans les honneurs qu'ils rendent à la sainte Vierge; & que le culte dont on l'honore ne convienne qu'à Dieu seul, comment se pourroit-il faire que Dieu l'auto-

risât par des miracles ; qu'il souffrît que l'Eglise toujours gouvernée par le Saint-Esprit chantât les éloges de Marie ; que tous les Saints des siécles passés eussent eu en elle une confiance si extraordinaire, & que les personnes même qui vivent aujourd'hui avec le plus de piété, fussent encore dans cette erreur? N'aurions-nous pas droit, ajoûterois je, de nous plaindre de la Providence, qui s'est si solemnellement engagée à veiller sur la conduite de l'Eglise ?

Mais passons outre, Chrétiens, & pénétrons dans les intentions de l'Epouse du Saint-Esprit ; entrons dans le Sanctuaire ; tâchons de démêler les véritables motifs qui ont porté l'Eglise à nous inspirer une vénération si profonde pour Marie. Si nous en croyons les Peres & les Historiens, ce Culte a commencé à s'étendre par tout le Monde, & à s'accroître au point que nous le voyons, depuis le célébre Concile d'Ephése, où l'impie Nestorius fut condamné, & Marie demeura en possession du glorieux titre de Mere

de Dieu, que cet Héréſiarque lui diſputoit. L'Egliſe alors examinant les conſéquences qui ſuivoient de la déciſion qu'elle donnoit en faveur de la ſainte Vierge, dévelopant toutes les grandeurs renfermées dans l'auguſte nom de Mere de Dieu, comprit qu'elle ne pouvoit trop faire pour honorer une pure créature, que Dieu avoit élevée au plus haut point de la gloire.

Car voici comme elle entroit dans les ſentimens de Dieu même ſur les grandeurs de Marie. Quand Dieu appelle une créature à quelque miniſtére important, ou il ſuppoſe déja tout le mérite dans la perſonne qu'il choiſit, ou il donne avec l'emploi toutes les qualités néceſſaires pour le remplir dignement; parce qu'il eſt de ſa Providence de & ſa gloire, de ſoutenir le choix qu'il a fait. Ainſi lorſqu'il a élevé au miniſtere de l'Apoſtolat des hommes ſimples & groſſiers, il éclaire leur eſprit des lumiéres les plus pures, il affermit & fixe pour toujours leur volonté dans le bien, il leur donne le don des lan-

gues, il leur communique le pouvoir de faire des miracles : pourquoi cela ? parce qu'il en a voulu faire de dignes Miniſtres de ſa parole. Dieu donc ayant deſtiné Marie au plus auguſte miniſtere qui fut dans les idées de ſa ſageſſe increéée, l'Egliſe a conclu qu'il a dû répandre ſur elle tous les tréſors de ſes graces, la combler de toutes ſes faveurs, & la prévenir de tous les avantages qui pouvoient la rendre digne de ſoutenir la maternité d'un Dieu.

C'eſt de-là que l'Egliſe a bien jugé que Marie avoit été ſainte & immaculée dans ſa conception, parce que c'eût éte une indécence monſtrueuſe, que la mere d'un Dieu fût quelque tems ſous l'eſclavage du démon; qu'elle avoit reçu plus de graces & de vertus elle ſeule, que tous les Saints enſemble, parce qu'elle étoit appellée à une fin plus noble qu'eux; qu'elle n'a pas été compriſe dans la maſſe de perdition, parce que l'incarnation n'étant concluë qu'en conſéquence du péché d'Adam, la mere en cela a ſuivi la deſtinée de ſon fils;

qu'étant Mere, elle a néanmoins conſervé ſa pureté virginale, parce qu'il étoit de la bienſéance qu'un Dieu voulant ſe faire homme, eût une Vierge pour Mere. C'eſt enfin de-là que l'Egliſe a jugé que Marie faiſoit un rang à part entre Dieu & les autres créatures, parce que l'ordre hypoſtatique tient le milieu entre le Divin & le naturel; & que les plus ſaintes intelligences, n'étant deſtinées que pour être les ſerviteurs & les miniſtres du Seigneur, *Omnes ſunt adminiſtratorii Spiritus*, Marie ſeule étoit élevée juſqu'à la maternité de Dieu même.

C'eſt ainſi que l'Egliſe découvrant peu à peu toutes les grandeurs qui ſont renfermées dans cette glorieuſe qualité, & voulant enſuite rendre des hommages à Marie qui fuſſent proportionnés à la ſublimité de ſon état, après avoir uſé des termes les plus nobles, & des expreſſions les plus fortes, pour lui marquer tout le reſpect dont elle eſt touchée, n'étant pas ſatisfaite de ſes éloges, & déſeſperant d'en trouver jamais qui

ſoient dignes de ſa grandeur, s'écrie avec ſaint Auguſtin : *Quibus te laudibus efferam neſcio*. Vierge ſainte, pardonnez à la baſſeſſe de mes paroles ; je ne puis marquer toute la vénération que j'ai pour vous : & comme le nombre & l'excellence de vos perfections me ſurprend, m'éblouit, auſſi ne puis-je trouver de termes aſſez reſpectueux, ni d'éloges aſſez magnifiques pour célébrer vos grandeurs, *Quibus te laudibus efferam neſcio*. Et ce qui me jette dans l'étonnement où je ſuis, c'eſt que vous ſoyez la Mere d'un Dieu : *Quia quem cœli capere non poterant, tuo gremio contuliſti*. Voilà la véritable raiſon de mon inſuffiſance, & de l'impuiſſance où je me trouve de vous honorer autant que vous le méritez : *Quia quem cœli capere non poterant, tuo gremio contuliſti* ; c'eſt parce que le Créateur par votre miniſtere eſt devenu la créature ; c'eſt parce que vous avez porté dans votre ſein celui qui ſoutient le ciel & la terre ; c'eſt enfin parce que vous avez donné des bornes à cette immenſité que la vaſte étenduë des Cieux ne

peut

peut renfermer : & pour m'expliquer mieux par un ſeul mot, c'eſt encore une fois parce que vous êtes la Mere de Dieu : *Quia quem cœli capere non poterant, tuo gremio contuliſti.*

Mais ſi l'Egliſe a trouvé dans le titre de Mere de Dieu un objet ſi digne de vénération pour propoſer aux fideles, elle y a trouvé quelque choſe de plus conſolant & de plus édifiant pour nous. C'eſt là qu'elle a découvert ces tréſors infinis de graces qu'elle préſente à ſes enfans ; c'eſt là qu'elle a trouvé une Rédemptrice généreuſe, une Médiatrice toute-puiſſante, un aſyle ouvert à tous les pécheurs, une mere pleine de tendreſſe pour les hommes : car quiconque dit Mere de Dieu, dit tout cela.

Oui, Chrétiens, nous le pouvons dire avec l'Egliſe & les Peres, à la confuſion des ennemis de Marie : être Mere de Dieu, c'eſt être la Rédemptrice des hommes ; c'eſt être la cauſe du ſalut de l'Univers ; c'eſt fournir le Sang qui a été répandu pour nous ſur la Croix ; c'eſt former le corps

adorable qui a servi de rançon pour le genre humain : c'est produire de la meilleure partie de soi-même la victime qui doit appaiser un Dieu irrité, c'est la nourrir de son propre lait, c'est l'élever avec des peines & des soins inconcevables, c'est s'arracher avec violence au plus aimable Fils du Monde, pour le voir attaché à une Croix : c'est plus encore, ô ennemis de Marie, qui lui refusez le titre de Rédemptrice, c'est consentir à la mort de ce cher Fils, c'est le sacrifier à votre salut. Car selon la remarque des Peres, si le consentement de Marie a été nécessaire pour l'Incarnation, comme Dieu nous l'a fait connoître en le lui faisant demander, il a dû être bien plus nécessaire pour le mystere de la Passion ; & si le Verbe n'a pas voulu se former un corps du sang de Marie sans qu'elle y consentît, bien moins aura-t-il voulu livrer ce même corps aux supplices, & à la mort sans le consentement de celle qui le lui avoit donné. C'est pour cela qu'elle demeura ferme au pied de la Croix, comme pour marquer qu'elle

préſidoit ainſi que le pere Eternel, à l'exécution ſanglante de ſon Fils, bien plus, qu'elle étoit prête, ſelon la penſée d'un Pere, de l'immoler de ſa propre main, ſi Dieu l'eût ordonné, *Parata erat occidere Filium ſuum.* Voilà, ingrats, à qui vous refuſez le titre de Rédemptrice; mais voilà celle à qui l'Egliſe l'accorde à ſi juſte titre. Car pénétrée des plus tendres ſentimens de reconnoiſſance, examinant ce qu'a fait Marie pour ſes enfans, voyant qu'on attribuë à Eve la perte du genre humain, pour avoir préſenté le fruit défendu au premier homme, elle infére de là qu'on doit donc appeller Marie la cauſe du ſalut des hommes, puïſqu'elle a produit un fruit de vie, que la Croix a porté pour nous; & que ſi l'Ecriture a pu donner le nom de Sauveur à Joſeph, parce qu'il avoit nourri & conſervé les Egyptiens, en diſtribuant avec prudence & avec bonté les proviſions qui appartenoient à Pharaon, & dont ce Prince l'avoit fait le diſpenſateur, on peut dire à plus forte raiſon que la Vierge nous ſauve, bien que ce

ne ſoit que par les graces de Jeſus-Chriſt, dont elle eſt la diſpenſatrice & l'œconome ſouveraine.

Or du titre de Rédemptrice qu'on trouve dans la qualité de Mere de Dieu, l'Egliſe a tiré celui de Médiatrice : car deux choſes ſont néceſſaires pour cela ; une puiſſance ſouveraine ſur celui qu'il faut fléchir, & une extrême bonté envers les hommes, pour employer cette puiſſance en leur faveur. Or je ſoûtiens que la qualité de Mere de Dieu porte eſſentiellement ces deux caractéres, comme deux propriétés inſéparables. Car dirons-nous que Jeſus-Chriſt s'eſt diſpenſé de cette Loi qui nous ſoumet à ceux dont nous avons reçu la vie, lui, qui pendant l'eſpace de trente années n'a pas cru pouvoir rien faire de plus important pour le ſalut des hommes, que d'obéïr à Joſeph & à
Luc c. 2. Marie? *Et erat ſubditus illis* ? Dirons-nous que dans le ciel ſon état glorieux l'affranchit de cette ſoumiſſion ? Ce n'eſt point là l'eſprit de Jeſus-Chriſt; il ne nous apprend pas à ſecouer le joug de l'obéïſſance, quand nous

ſommes dans l'élevation: & comme il n'a pas exemté les Chrétiens de ce devoir, quand ils ſeroient devenus grands, auſſi leur donne-t'il lui-même l'exemple d'une parfaite condeſcendance aux volontés de Marie.

Quelle apparence qu'un Dieu qui s'eſt engagé à exécuter les ordres de ſes ſerviteurs, quand ils lui ſeroient fideles; ce ſont les termes de l'Ecriture, *Voluntatem timentium ſe faciet;* *Pſ. 144.* qui a donné un pouvoir ſans bornes à une foi vive; qui a aſſervi, pour ainſi dire, ſa Providence à l'autorité d'un homme, juſqu'à lui obéïr, en arrêtant le Soleil contre les loix & le cours ordinaire de la nature, *Obediente Domino voci hominis*: *Joſue. c. 10.* quelle apparence, dis-je, que ce même Dieu ait voulu limiter la puiſſance d'une Mere auſſi pure, auſſi ſainte, auſſi parfaite que Marie? *Pete, Mater mea.* *3. Reg. c. 1.* Non, non, ne ménagez point mon pouvoir, lui dit ſon Fils, avec beaucoup plus de raiſon que Salomon ne le diſoit à Betſabée; demandez, ma mere, ou plutôt commandez tout ce qu'il vous plaira. *Neque enim fas eſt* *Ibid.*

ut avertam faciem tuam. Car comment pourrois-je vous rien refuser, tandis que vous élevez vers mon Trône ces mains pures qui m'ont porté dans mon enfance; Voilà la toute puissance de Marie; elle n'est pas absoluë & indépendante comme celle de Dieu, mais elle est suppliante, & n'en est pas moins efficace, *Omnipotentia supplex.* Et c'est ce que les Peres ont reconnu, lorsqu'ils se sont adressés à Marie, avec des termes si respectueux & si soumis. *Ad te recurrimus, ô benedicta!* Nous avons recours à vous, s'écrie Origéne, à vous que tous les peuples bénissent. *Intercede, Hera, Domina, & Regina & Mater Dei pro nobis:* Intercedez pour nous, c'est la priere de S. Athanase, intercedez pour nous, ô sainte Dame, Maîtresse, Reine & Mere de Dieu. *Advolvor genibus tuis, ô Domina mea!* Je me jette à vos genoux, & je reconnois votre puissance: c'est celle de saint Ephrem. *Supplica Deo ut animas nostras salvet;* Demandez à Dieu qu'il nous sauve: c'est la priere de saint Jean Chrysostôme. *Aspice nos de cœlo oculo propitio:*

Jettez ſur nous un regard favorable ; c'eſt celle de ſaint Baſile. *Sancta Maria ſuccurre miſeris* : Vierge Sainte, ſecourez-nous ; c'eſt celle de ſaint Auguſtin.

Surquoi je vous prie, Chrétiens, de faire deux réfléxions avec moi : dont la premiere eſt, que ces grands hommes étoient ſans doute auſſi agréables à Dieu, que ceux qui ne croyant pas voir beſoin de l'interceſſion de Marie, s'adreſſent directemet à lui. Ces hommes de Dieu qui avoient de ſi longs & de ſi frequens entretiens avec lui, lorſqu'ils étoient élevés au-deſſus d'eux-mêmes dans leurs plus hautes contemplations : ces grands hommes, dis-je, qui pouvoient alors demander librement & ſans crainte ce qu'ils jugeoient leur être néceſſaire, non ſeulement ne dédaignoient pas d'implorer le ſecours & de reclamer la protection de Marie, mais ne croyoient pas pouvoir ſans elle obtenir ce qu'ils vouloient : ils ne craignoient pas de deshonorer par-là Jeſus-Chriſt, mais ils étoient perſuadés qu'ils ne

pouvoient ſe le rendre plus favorable, que par l'entremiſe de ſa Mere.

La ſeconde réflexion eſt, que ces gens qui font gloire de s'adreſſer immédiatement à Jeſus-Chriſt, ne me paroiſſent pas recueillir un plus grand fruit de leurs prieres. On ne voit pas que leur attachement pour le Fils redouble par le mépris qu'ils ont pour la Mere : & ce qui acheve de me les rendre ſuſpects, c'eſt que dans les affaires du Monde ils tiennent une conduite bien oppoſée à celle-là. Car à qui ne s'adreſſent-ils pas pour ſe rendre un Juge favorable ; quelles recherches ne font-ils pas de ceux qui ont accès auprès de lui, ou même auprès de ſes amis ? Par combien de canaux fait-on paſſer une ſollicitation, avant qu'elle aille juſqu'à celui qui doit décider de l'affaire ? on ne néglige pas même des domeſtiques. Et lorſqu'il s'agit de fléchir un Dieu irrité contre eux, d'obtenir une faveur dont ils doivent connoître qu'ils ſont indignes, de demander grace, & non pas juſtice, ils négligent l'interceſſion de Marie, & ne veulent pas reconnoître ſa puiſſance.

Ce n'eſt pas aſſez : ils attaquent ſa miſéricorde ; comme ſi Marie avoit pu oublier qu'elle n'a été Mere de Dieu que pour nous ; qu'étant les freres & les cohéritiers de Jeſus-Chriſt, nous ſommes ſes enfans ; qu'elle a porté dans ſes chaſtes entrailles le Sauveur de tous les hommes; qu'il ne s'eſt ſervi d'elle, que pour venir chercher ſur la terre ce qui avoit péri. Non, Chrétiens, Marie ne peut ſouſcrire qu'avec peine à la condamnation des pécheurs, & le Seigneur approuve la tendreſſe qu'elle a pour eux. Le Pere céleſte ne veut la perte du pécheur qu'à demi, tandis que ce fils rebelle eſt en état de ſe convertir ; il ne lance la foudre que quand perſonne n'arrête ſon bras : mais quand il trouve un Moyſe qui le prie, la priere le déſarme. Lorſqu'Aaron, l'encenſoir à la main, ſe jette au milieu du peuple, qui alloit être conſumé par le feu du ciel, Dieu ſe laiſſe fléchir par l'encens. Lui-même dans la réſolution où il eſt de perdre ſon peuple, &de le punir de ſes infidelités, il cherche un ſeul homme juſte qui puiſſe

appaiser sa colere, & il se plaint de
Ezech. c. 22. n'en pas trouver : *Quæsivi de eis virum, qui interponeret sepem, & staret oppositus contra me pro terrâ, ne dissiparem eam; non inveni.* Je n'en suis pas surpris, ô Pere des miséricordes! Marie n'étoit pas encore dans ces tems malheureux; vous n'aviez pas donné au Monde une si puissante Médiatrice : mais depuis que nous l'avons, combien de fois a-t-elle appaisé votre colere ? combien de fois a-t-elle arrêté votre bras? combien de fois s'est-elle mise entre vous & le pécheur, vous présentant les larmes que le repentir nous faisoit verser,& nous obtenant le pardon de nos crimes ? forçant même quelquefois, si je l'ose dire, votre Providence à faire des miracles pour nous sauver.

Heureuse donc l'Ame, qui a fondé son espérance sur Marie ! heureux, qui plein de vénération pour le Fils a appris dès son enfance à réclamer la protection de la Mere; qui n'a point séparé l'un de l'autre dans son cœur, & qui par un faux zèle ne s'est point soustrait mal-à-propos un des

ſecours les plus puiſſans & les plus efficaces que nous ayons pour nous ſauver ! Que ſi l'on ne voit plus aujourd'hui de ces converſions ſoudaines, de ces changemens admirables que la main du Seigneur opéroit en faveur des ſerviteurs de la Vierge, c'eſt parce qu'on a fermé au peuple ces entrailles de miſéricorde. On a ôté aux pécheurs leur aſyle ; & à force de leur retrancher tous les moyens de retourner à Dieu, on les a ſouvent réduits au déſeſpoir.

Dans ces heureux ſiécles où la Foi & la docilité des Fideles permettoit aux Peres de l'Egliſe d'expoſer tous leurs ſentimens ſur la Vierge, chaque Pere n'ayant devant les yeux que cette auguſte qualité de Mere de Dieu, s'efforçoit d'en ſoûtenir toute la grandeur par les éloges les plus glorieux ; & après avoir uſé des termes les plus nobles, ils avouoient qu'ils étoient toujours au-deſſous d'un ſi grand ſujet. Ce qu'un zèle qu'on oſe blâmer aujourd'hui, ſembloit leur faire dire de trop fort, étoit corrigé par la droiture de leur cœur : ils ne pen-

ſoient que ce qu'il falloit penſer; lorſqu'ils ſembloient dire ce qu'il ne falloit pas dire; & nous ne liſons pas que leurs écrits ayent cauſé du ſcandale parmi les Fideles. Nous liſons au contraire qu'ils faiſoient ſouvent de ces prodiges de la grace, qu'on ne voit point faire dans notre ſiécle, par ceux qui ont un ſi grand ſoin de rapeller les tems paſſés. Aujourd'hui quand on parle de Marie, on ne craint plus de n'en dire pas aſſez; mais on craint de bleſſer la délicateſſe de ceux qui ſe perſuadent qu'on en dit toujours trop : il faut preſque oublier que celle dont on parle eſt Mere de Dieu; & on n'oſe expoſer à des Catholiques les grandeurs, la puiſſance, & la bonté de la Vierge, qu'avec des tempéramens, qu'à peine les hérétiques auroient autrefois exigés.

O ſiécle! qu'avez-vous fait de cette ſainte docilité de nos Peres? Que n'avez-vous conſervé cet eſprit Chrétien, & pourquoi par un rafinement de réfléxions humaines, avez-vous étouffé ce zèle pour la gloire de Marie,

que nous devions hériter de ceux qui nous ont précédés ? Un mot contre le ſervice de la Mere de Dieu auroit révolté les eſprits : on auroit eu horreur d'entendre ce qui ſe pratique aujourd'hui comme une choſe agréable à Dieu ; & s'il falloit trouver parmi les Fideles de quoi ériger ces ſuperbes monumens qu'une vénérable antiquité a conſacrés, où trouveroit-on dans ce ſiécle ſi éclairé, ces largeſſes & ces profuſions, qui partoient d'un cœur ſi droit, & ſi plein de tendreſſe pour Marie ? Mais tel eſt l'eſprit du tems de regler tous les devoirs, & de n'en pratiquer pas un ; de réduire la Réligion à une ſécchereſſe de ſpéculation, qui dégénére dans l'indévotion & dans l'impiété.

Mais où m'emporte mon zèle ? non, Chrétiens, nous n'avons rien perdu de ce que les ſiécles paſſés nous ont inſpiré de reſpect & de confiance pour Marie ; & c'eſt ce ſoin même qu'on a eu de le conſerver, qui doit redoubler notre attachement pour elle. Car n'eſt-ce pas l'ouvrage de Dieu, que malgré les efforts de quelques zélés

indiſcrets, qui ont voulu diminuer la gloire de Marie, & ſur des prétextes malins étouffer cette confiance que les Fideles ont en elle, les Peuples ayent cependant conſervé tous les ſentimens qu'ils avoient; ils ont bien ſenti qu'on vouloit leur enlever ce qui leur étoit le plus cher; & la grace a fait dans leur cœur ce que la nature fait dans le cœur des enfans à l'égard de leur mere. Ils n'ont pu ſouffrir qu'on leur ôtat rien de leur confiance. On a pu abolir pluſieurs pratiques chrétiennes; on a même ralenti cette ardeur louable que les Fideles avoient pour la fréquentation des Sacremens: mais quand il a fallu arracher de leur cœur ces ſentimens tendres & reſpectueux pour Marie, que le Chriſtianiſme y a ſi profondément gravés, tous les efforts ont été inutiles. Ses Fêtes ont été célébrées avec toute la pompe & la ſolemnité ordinaire; ſes Autels chargés de vœux & des préſens; ſes Temples fréquentés par une foule de Fideles, malgré les mauvaiſes intentions de ſes ennemis. Oui, MESSIEURS, j'oſe le dire, que ce

zèle qu'on a de rectifier la dévotion envers la ſainte Vierge, n'eſt point un zèle chrétien. Car s'il étoit tel, ceux qui prennent tant de ſoin de réformer des abus imaginaires, auroient le même ſoin de rétablir ce qui manque, de leur aveu même, au ſervice de Marie : ils n'auroient pas épuiſé tout leur zèle à modérer celui que les Fideles ont fait paroître pour la gloire de la Vierge : ils l'auroient également employé contre ceux qui ſont ſi négligens à lui rendre leurs devoirs. Mais pour marquer que je ne prétens pas autoriſer ce qui pourroit y avoir d'exceſſif dans la dévotion dont je parle, je vous ferai voir en peu de mots que la qualité de Mere de Dieu bien entenduë ſuffit pour détruire toutes les vaines eſpérances des dévots préſomptueux : c'eſt le ſujet de la ſeconde Partie.

JE ne ſuis pas ſurpris, MESSIEURS, que parmi les perſonnes qui ſont profeſſion de ſervir Marie, il ſe trouve quelquefois des ſujets indignes de ſa protection : mais ce qui m'étonne, SECONDE PARTIE.

que ces serviteurs infideles qui manquent aux devoirs du Christianisme les plus essentiels, ne laissent pas de compter sur la protection de Marie, comme ceux qui la servent le plus fidelement, & que trompés par les apparences du culte extérieur qu'ils lui rendent encore, ils veulent entrer dans tous les droits & tous les priviléges des véritables enfans de la Vierge, tombant par-là dans une présomption dangereuse, qui les perd infailliblement : je m'explique. Il y en a peut-être parmi vous, qui après s'être dévoués sincerement au service de Marie, après s'y être maintenus long-tems par une vie exemplaire & irréprochable, sont enfin tombés peu à peu dans le relâchement, & delà dans des désordres considérables. Peut-être s'est-il formé avec le tems certaines habitudes, qui vous attachent au péché; & au lieu que vos premieres chutes étoient suivies d'un prompt repentir, qu'à peine étiez-vous tombés, qu'on vous voyoit vous relever avec avantage; peut-être maintenant asservis honteusement à

la passion que vous combattiez en ce tems-là, vous vous en êtes faits esclaves; & las, tantôt de vaincre, tantôt d'être vaincus, vous avez enfin pris le parti que prennent les gens de ce caractere, c'est-à-dire, de vous en tenir à l'état du péché mortel.

Dans cet état votre conscience vous a troublés quelquefois. Il a fallu la flater de quelque espérance, pour lui rendre la tranquillité qu'elle avoit perduë: car vous n'en étiez pas venus jusqu'à ce point d'insensibilité, que de pouvoir vous mettre l'esprit en repos sur un état si déplorable. Qui vous a donc rassuré l'esprit? Vous vous êtes souvenus que vous étiez serviteurs de Marie, & sur ce principe que je pourrois contester, quelles fausses conséquences n'avez-vous pas tirées pour dissiper ces craintes salutaires que la Mere de Dieu vous ménageoit? Car vous, qui, avant que de tomber, n'aviez pas assez de confiance en la sainte Vierge, & qui n'êtes peut-être tombé que pour avoir manqué de la réclamer dans les occasions périlleuses

qui vous ont perdu, après votre péché, quelle confiance, ou plutôt quelle présomption n'avez-vous pas? Vous supposez comme un principe qui suffit seul pour vous rassurer, que jamais serviteur de Marie ne se damna; qu'elle a des ressources infaillibles pour les plus désesperés: que l'ouvrage de votre conversion sera le sien; qu'il faut attendre le tems qu'elle a marqué pour cela; qu'il y a mille exemples de pécheurs plus obstinés & plus endurcis que vous, qu'elle a convertis à la mort, & qu'ainsi vous avez lieu d'attendre par sa médiation ces faveurs spéciales dont elle dispose. Ce n'est peut-être pas ainsi que vous vous expliquez; mais pour peu que vous vouliez vous interroger vous-même sur ce qui vous donne ce malheureux repos de conscience dans le péché; pour peu que vous vouliez vous répondre à vous-même de bonne foi, vous démêlerez que ce sont là vos véritables sentimens dans la mauvaise disposition où vous êtes.

Or je soûtiens que la seule qualité

de Mere de Dieu ſuffit pour détruire cette préſomption. Pour le comprendre, je vous prie de remarquer avec ſaint Thomas, que la préſomption ſuppoſe toujours deux actes, dont le premier eſt un jugement faux, par lequel le préſomptueux ſe perſuade que la bonté de celui dont il préſume, étant ſans bornes & ſans meſures, quelque offenſe qu'il puiſſe commettre à ſon égard, il en obtiendra le pardon; & le ſecond eſt un amour ſecret de nous-mêmes, qui nous inſpirant un dégoût & une averſion de tout ce qu'il y a de pénible dans les voies du ſalut, ſe décharge volontiers de ſon fardeau ſur un autre, & ſe repoſe ſur lui d'un ſoin, qui eſſentiellement nous doit être perſonnel. Voilà, dit ce ſaint Docteur, les fondemens ſur leſquels le préſomptueux s'appuie, & s'éleve avec tant d'orgueil. Or par le premier, il mépriſe la perſonne qu'il penſe honorer; & par le ſecond, il ſe rend impoſſible l'acquiſition d'un bien ſur lequel il croit avoir des droits inconteſtables: peut-on rien

voir de plus chimérique que ces deux idées dont il se flate.

Je dis que le présomptueux méprise la personne qu'il croit honorer. Car n'est-il pas visible, Chrétiens Auditeurs, que de porter la bonté de Marie jusqu'à cet excès d'indulgence, qu'elle autorise l'impénitence du pécheur, c'est se former l'idée d'une Mere de Dieu, sans équité, sans zèle pour la gloire de son Fils : & que comme il n'est rien de plus injurieux à sa miséricorde & à son pouvoir, que le désespoir de ceux qui s'obstinent à ne rien espérer d'elle, c'est outrager sa justice, que d'en attendre les faveurs les plus injustes
Eccli. c. 37. & les plus déraisonnables. *O! præsumptio nequissima unde creata es?* Malheureuse présomption, s'écrioit le Sage, qui emprunte les apparences de la vertu pour tromper l'esprit de l'homme, nous avons enfin découvert ta naissance & ton origine : tu semblois être émanée du sein de la vérité même, & tu n'es que la production informe de l'erreur & du mensonge : tu semblois rendre hom-

mage aux ſouveraines perfections de Marie, & tu déroges à la glorieuſe qualité de Mere de Dieu, & à cette éminente pureté qui la diſtingue de tout le reſte des créatures.

Par le mot de pureté, MESSIEURS, je n'entens pas ici cette pureté Virginale, en laquelle Marie a excellé : je prens ce terme dans ſa propre ſignification ; c'eſt-à-dire, pour une haine entiere du péché, pour une averſion ſincere de tout ce qui peut ſouiller une ame juſte : perfection que Marie a toujours poſſédée éminemment, & qu'elle eût préférée ſans doute à la maternité de Dieu même, ſi ces deux qualités euſſent été auſſi incompatibles enſemble, qu'elles ſont inſéparables l'une de l'autre : perfection que Marie n'a pas renfermée dans une exemtion perſonnelle du péché, mais qu'elle a étenduë juſques ſur les péchés des hommes. Non, elle n'a pas oublié qu'en qualité de Mere de Dieu, elle n'eſt venuë au Monde que pour combattre le péché, & pour ſervir au grand ouvrage de la

Rédemption ; qu'elle n'a fourni la plus pure partie de ſon ſang, que pour laver dans la perſonne du Sauveur, juſqu'aux moindres tâches dont l'homme s'étoit ſouillé.

Quelle eſt donc l'erreur du préſomptueux, lors qu'eſclave volontaire du péché, il ſe flate de la protection de la Vierge ? lors qu'au milieu de ſes déſordres, il ſe dit ſecrettement à lui-même ce que diſoit cet Iſraëlite, entendant la Loi
Deut. c. 29. de Moïſe : *Pax erit mihi, & ambulabo in pravitate cordis mei* : toutes ces ménaces ne m'allarment point ; je puis ſans danger continuer dans mes déſordres. N'eſt-ce pas vouloir rendre Marie en quelque maniere complice de nos crimes ? N'eſt-ce pas la déclarer la protectrice de nos iniquités ? N'eſt-ce pas reconnoître qu'on peut la ſervir, & ne pas bien vivre ; que ſa bonté lui ferme les yeux à nos déréglemens, & la fait condeſcendre à nos foibleſſes ? Or je vous demande, Chrétiens, ſi vous reconnoiſſez-là la Mere de Dieu ? y voyez-vous aucun trait de

cette pureté ſans égale, à qui la plus legere tâche fait horreur? y découvrez-vous cette haine du péché, qui la porta juſqu'à conſentir au ſupplice de ſon propre Fils? y trouvez-vous ce zèle pour la gloire de ſon Dieu, à qui elle a ſacrifié cette victime innocente? y remarquez-vous cet amour ſi tendre pour Jeſus-Chriſt, dont on veut qu'elle protége les ennemis?

Saint Auguſtin reprochoit autrefois aux Payens, comme la ſource de tous leurs déſordres, l'horrible profanation dont ils deshonoroient la Majeſté de leurs Dieux, en les déclarant en même tems & protecteurs & coupables de tous les crimes. Dieux indignes, s'écrie ce Pere, d'être ſervis par des hommes, puiſqu'ils ne ſçavent pas diſtinguer le vice d'avec la vertu! Permettez-moi, MESSIEURS, non pas d'accuſer de pareils excès ceux qui préſument trop de la bonté de Marie, mais de vous faire remarquer que leur préſomption cauſe dans le Chriſtianiſme preſque les mêmes abu

que nous condamnons dans le Paganiſme, lorſque pécheurs par état, & par une habitude volontaire, ils ne laiſſent pas de ſe flater de la protection de la Vierge.

Il eſt vrai, dit ce libertin, l'état où je ſuis peut avoir des ſuites très-funeſtes: mais auſſi dois-je compter pour rien le ſecours de la Mere de Dieu? quand on a une Médiatrice puiſſante, ne doit-on rien attendre de ſes ſoins? n'eſt-elle pas la Mere des pécheurs auſſi bien que des juſtes? Et delà quelle conſéquence? quelle ſuite? quel changement dans les mœurs? on n'en voit aucun, MESSIEURS, & c'eſt ce que j'appelle déclarer Marie protectrice de ſon péché. Tel ne craint point de bleſſer la réputation de ſon prochain avec les traits de la médiſance & de la raillerie la plus piquante, qui ſans ſe mettre en peine de la réparer, ſe répoſe ſur le titre de ſerviteur de la Vierge, qu'il croit ſeul ſuffiſant pour aſſurer ſon ſalut. Tel après avoir conſacré quelques heures le Dimanche au ſervice de Marie, ſe

ſçait

sçait si bon gré de ce leger sacrifice, qu'il ne fait aucun scrupule de passer la semaine entiere dans une oisiveté également indigne de son état, & dangereuse pour ses mœurs. Tel se trouvant logé dans une maison, qui devient pour lui un scandale & une occasion de se perdre, y demeure tranquillement, tandis qu'il voit autour de lui le feu de la concupiscence allumé de toutes parts. Tel appellé depuis long-tems à la retraite par une forte inspiration du Saint Esprit, qui lui fait connoître le danger qu'il court dans le Monde, refuse de répondre à la grace de sa vocation. Tel après avoir participé aux mysteres les plus saints s'engage le jour même en des compagnies, où il sçait par une funeste expérience, que l'intempérance & les excès sont inévitables. Tel passionné pour les spectacles, s'expose indiscrétement à toutes les impressions que peuvent faire sur son esprit des objets dont il n'a déja que trop senti le pouvoir & les atteintes mortelles. Et l'on prétend que Marie sera responsable de

tout cela ? on se croit à couvert de tous les traits de la colere de Dieu, tandis qu'on pourra s'appuyer de la protection de sa Mere ? Ainsi les Juifs, ces infideles, plus idolâtres que les idolâtres même, se flatant d'avoir seuls le Temple du vrai Dieu, bien qu'ils le profanassent par de fréquentes idolâtries, prétendoient qu'il devoit leur servir de refuge & d'asyle contre la Justice Divine. Ainsi comptoient ils sur cette Arche mysterieuse, qui jettoit la terreur dans l'armée de leurs ennemis, & qui les rassuroit contre tous les périls de la guerre, sans considérer que quand ils étoient mal avec Dieu, cette Arche même portoit leur ravage dans leur propre camp, & frapoit de mort subite ceux qui manquoient de respect pour ce gage sacré de l'alliance du Seigneur. Pour peu qu'ils fissent de réfléxions à ces funestes effets dont ils étoient eux-mêmes témoins, le sentiment que devoit naturellement leur inspirer la vuë de l'Arche, n'étoit-ce pas de sonder leur propre conscience, pour connoître s'ils

étoient bien avec Dieu, & pour ne pas faire de ce symbole mystérieux de la protection du Ciel, un triste instrument de sa colere & de son indignation? Et ne sont-ce pas là, MESSIEURS, les sentimens que vous doit inspirer la dévotion à la sainte Vierge?

Pour en être encore plus persuadés, faisons une derniere réflexion sur cette espérance trompeuse, dont notre amour propre nous flate, qu'avec le secours de Marie nous ne pouvons manquer de graces dans la suite, quoique nous refusions de coopérer aux graces présentes. Car remarquez, MESSIEURS, que le pouvoir de la Mere de Dieu est un pouvoir de médiation, où il s'agit de fléchir le Seigneur par la priere. Il est vrai qu'il n'est point de faveur si extraordinaire, qu'elle ne puisse nous procurer; mais c'est en demandant, & non pas en donnant; c'est en suppliant, comme parlent les Peres, & non pas en fournissant du sien, *Omnipotentia supplex.* Or sur ce principe, quelque puissante que

soit Marie, elle ne peut rien que ce que la bienséance lui permet de demander; & pour juger s'il est en son pouvoir, ou de vous sauver sans conversion, ou de vous convertir quand vous serez las de pécher, examinez si elle peut raisonnablement demander l'une ou l'autre grace.

Vous sauver sans conversion, ce n'est pas sans doute ce que vous prétendez: mais vous convertir quand il vous plaira, c'est encore moins ce que vous pouvez attendre. Car comment Marie le demandera-t-elle pour vous? pour vous, dis-je, qui la refusez tous les jours cette grace de conversion, qui la combattez, qui l'anéantissez par une obstination insurmontable: pour vous, à qui la Mere de Dieu l'a cent fois ménagée avec les soins & les empressemens les plus tendres, lorsque vous n'y répondiez que par d'horribles infidélités: pour vous, qui à l'heure que je vous parle, pouvez peut-être vous reprocher d'avoir épuisé plus de graces inutilement vous seul, qu'il n'en falloit pour pouvoir sauver trente

autres : pour vous, qui à force de remettre & de différer de jour en jour, vous mettez dans l'impuiſſance de jamais rien exécuter. Et ſous quel titre encore une fois pourra-t-elle obtenir ces graces pour vous ? Où ſont les prieres qu'elle puiſſe préſenter de votre part au Trône de Dieu ? Seront-ce les louanges de cette Vierge ſainte, que vous récitez quelquefois ? mais quelle grace ont les louanges dans la bouche d'un pécheur, dont le cœur eſt éloigné du Dieu même dont elle eſt la Mere ? Seront-ce vos communions ? mais ſi elles ſont défectueuſes, ou même indignes, pourra-t-elle les produire ? & n'avez-vous pas lieu de craindre qu'elles ſoient telles ? Mais ne peut-elle pas préſenter ſes mérites à ſon Fils ? Sans doute, MESSIEURS, & c'eſt ſur cela que vous devez compter préſentement ; mais non pas à l'avenir : ils ſuffiſent pour appuyer votre confiance, mais non pas pour autoriſer votre préſomption : ils vous aideront à détruire le péché, mais non pas à l'entretenir

comme vous avez peut-être fait, prévenu d'une erreur injurieuse à la qualité de Mere de Dieu.

En quel abîme de malheurs m'allois-je donc précipiter, sous prétexte du culte que je rens à Marie? Entrez, Chrétiens, dans ces sentimens. Quelle assurance m'a-t-elle donnée de me sauver en vivant mal? & quelle idée ai-je conçuë de la Vierge, lorsque j'ai cru qu'elle autoriseroit le relâchement de mes mœurs? Est-ce un culte, ou plutôt une abomination dont j'ai profané ses Autels? comment me suis-je flaté de la protection de la Mere, lorsque j'ai donné la mort à son Fils? Telle est l'erreur où j'ai vécu, Vierge sainte; tel est l'outrage que j'ai fait à votre miséricorde: voilà la cause de ces discours injurieux que vos ennemis ont publiés contre vous. Le monde témoin de mes égaremens & ravi de trouver un prétexte de ne vous pas honorer, a rejetté sur vous des déreglemens qui étoient un pur effet de ma malice & de mon ingratitude; & tel qui pût être touché

d'un bon exemple, s'il m'avoit vu mener une vie plus réglée, ſeroit venu vous préſenter des hommages ſinceres, me voyant dans le déſordre, n'a conçu que du mépris pour les exercices d'une ſolide dévotion : il s'abuſoit ſans doute, il connoiſſoit mal les ſentimens de votre cœur ; il ne ſçavoit pas que je n'étois plus des vôtres qu'en apparence ; & que vous ne me ſouffriez que comme un ſerviteur infidele, dont vous aviez autrefois agréé les ſervices, & dont vous attendiez encore le repentir. Ah ! Vierge ſainte, ſouffrez que je ſois encore du nombre de vos enfans ; je ne demande à demeurer dans votre ſervice que pour détruire ce que j'ai malheureuſement établi. *Docebo* *Pſ.* 50.
iniquos vias tuas. Je veux qu'on diſtingue entre les ſentimens que vous m'inſpirez, & ceux que le libertinage vous impute : que vos ennemis, édifiés de la vigilance & de la conduite de vos véritables ſerviteurs, courent en foule à vos Autels ; que ceux qui ont été témoins de mes déſordres, témoins auſſi du change-

ment admirable que votre main aura operé, jugent par-là du pouvoir que vous avez auprès de Dieu ; qu'ils s'engagent à vous ſervir dans l'attente des mêmes faveurs, & que par votre ſecours ils arrivent à la gloire éternelle. Ainſi ſoit-il.



SERMON
SUR
LA VIGILANCE CHRÉTIENNE.

Ductus est Jesus à Spiritu in desertum, ut tentaretur à Diabolo.

Jesus-Christ fut conduit par l'Esprit dans le désert, pour y être tenté du Diable. En S. Matth. chap. 4.

QUEL est cet esprit qui conduit aujourd'hui le Fils de Dieu dans le désert ? C'est, répond saint Thomas, l'Esprit Saint, qui choisit ce champ de bataille, pour y commettre JESUS-CHRIST avec le Prince des Ténébres. Combat que le Fils de Dieu ne devoit pas refuser pour quatre raisons importantes qu'en apporte ce saint Docteur. Car en premier lieu, il étoit juste que comme Jesus-Christ étoit venu

vaincre notre mort par la ſienne; c'eſt-à-dire, ôter à cet objet de terreur ce qu'il avoit de plus formidable pour les hommes; il en uſât de même à l'égard de nos tentations; & qu'en triomphant du Démon, il affoiblît ce fort armé qui ſe prévaloit de la foibleſſe de ſes adverſaires. En ſecond lieu, il étoit de la ſageſſe & de la bonté du Fils de Dieu, de nous inſpirer une défiance ſalutaire de nous-même, & une vigilance continuelle dans la voie du ſalut: or pouvoit-il mieux nous faire entrer dans ces ſentimens, qu'en nous faiſant connoître par ſon propre exemple, que la ſainteté la plus éminente ne nous exemte pas de la tentation; que le lieu le plus reculé du monde ne nous met pas hors des atteintes de notre ennemi, & que l'objet en apparence le moins capable de nous toucher, peut devenir entre les mains du Démon le funeſte inſtrument de notre perte. En troiſiéme lieu, il étoit de la bienſéance que Jeſus-Chriſt nous mettant en tête un ſi redoutable ennemi,

il nous apprît par ſon exemple à en ſoûtenir les attaques, à en découvrir les embûches, pour ne nous pas laiſſer vaincre par ſa violence, ni ſurprendre par ſes artifices. Il falloit en dernier lieu, que dans un combat auſſi inégal que celui-là, le Sauveur du monde raſſurât nos eſprits contre la crainte d'être vaincus, par l'eſpérance d'une puiſſante protection : or pouvoit-il nous la rendre plus favorable, cette protection ſi néceſſaire, qu'en voulant bien éprouver lui-même les forces du Tentateur, pour régler ſur le beſoin que nous aurions, le ſecours qu'il nous prépare, & daignant s'abbaiſſer juſqu'à nos foibleſſes pour ſe rendre par-là plus ſuſceptible des ſentimens de compaſſion : *Non enim habemus Pontificem, qui non poſſit compati infirmitatibus noſtris, tentatum autem per omnia.* *Heb. c. 4.*

C'eſt donc en faveur des hommes que Jeſus-Chriſt veut être aujourd'hui tenté dans le déſert : c'eſt pour nous apprendre l'art de combattre le ſeul véritable ennemi que nous

ayons, & pour arrêter le progrès qu'il fait dans le monde à la honte du Christianisme. Leçon importante pour tous les états, & pour toutes les conditions de la vie, puisqu'il n'est point d'âge, ni de profession, où l'homme n'ait plusieurs combats à soûtenir contre les ennemis de son salut. Tâchons, mes chers Auditeurs, d'en profiter, & implorons les lumieres du Saint-Esprit par l'entremise de Marie, en lui disant avec l'Ange, *Ave.*

QUAND le Fils de Dieu nous instruit dans l'Evangile de la méthode que nous devons observer pour combattre sans péril, & pour vaincre infailliblement : il réduit toutes ses instructions à deux devoirs essentiels, où sont contenus tous les
Matth. autres : *Vigilate & orate, ut non in-*
c. 26. *tretis in tentationem*, veillez, & priez, afin de ne pas succomber à la tentation. Pourquoi cela ? parce que ces deux devoirs renferment toute l'œconomie de la grace & de la liberté de l'homme, qui doivent concourir

enſemble pour ſurmonter la tentation. La priere nous attire du Ciel le ſecours dont nous avons beſoin pour combattre, & la vigilance nous met en état de nous ſervir avantageuſement de ce ſecours : mais dès que nous manquons à l'un de ces deux devoirs, il faut par une ſuite néceſſaire que l'autre demeure inutile, & ſans effet.

Vous priez, dites-vous, & dans la ferveur de vos prieres vous demandez à Dieu de bonne foi la victoire d'une tentation importune, qui vous tourmente depuis longtems. Juſques-là vous marchez dans les voies du Seigneur, & rien n'eſt plus louable que votre zèle : mais en priant, vous manquez de vigilance, & vous attendez tout de la grace; en cela vous vous abuſez, & vous ne ſatisfaites pas à l'étroite obligation que Jeſus-Chriſt vous impoſe, de veiller ſur vous même au même tems que vous priez. Je veille, me direz-vous, & je n'omets aucun remede, quelque violent qu'il puiſſe être, pour me fortifier contre

la tentation ; c'eſt ſatisfaire à une partie de ſes devoirs : mais pour les remplir parfaitement, il faudroit joindre à la vigilance la priere que vous omettez ; *Vigilate & orate.* Prier ſans veiller, c'eſt préſumer de la grace, & ſe flater d'une eſpérance chimérique de vaincre ſans combattre l'ennemi ; veiller ſans prier, c'eſt préſumer de ſes propres forces, & s'expoſer témérairement au péril de ſuccomber à la tentation : prier ſans veiller, c'eſt compter ſur un ſecours, ou que nous n'aurons pas, ou que nous rendrons inutile ; veiller ſans prier, c'eſt compter ſur un ſecours trop foible pour nous ſoûtenir, & trop exiger d'une nature auſſi corrompuë que la nôtre. Ces deux conſidérations nous obligeront à joindre, ſuivant le conſeil du Fils de Dieu, la vigilance à la priere, *Vigilate, & orate* ; ce ſont les deux parties de ce diſcours, & le ſujet de votre attention.

Ibid. *Ibid.*

PREMIERE PARTIE.

JE remarque trois devoirs de la vigilance Chrétienne ſans leſquels

il eſt impoſſible que la priere que nous faiſons à Dieu nous obtienne les ſecours néceſſaires pour vaincre la tentation. Il faut en premier lieu, connoître ſon ennemi, & pour cela examiner tous les mouvemens de notre cœur, avoir les yeux toujours ouverts ſur notre conduite, & s'appliquer à ce mûr & juſte diſcernement des eſprits, que le Seigneur n'accorde qu'à ces ames ſoigneuſes & timorées qui le cherchent en vérité. En ſecond lieu, quand on eſt aſſez éclairé pour connoître l'ennemi, il faut ſçavoir l'art de ſe défendre; s'il eſt plus à propos de réſiſter en fuyant qu'en combattant; ſi la retraite en certains tems & en certains lieux n'eſt pas un parti plus ſûr pour nous, qu'un combat inégal & périlleux. Enfin quand nous ſommes pleinement inſtruits de la maniere de nous défendre, la vigilance nous y doit préparer, & nous doit revêtir de ces armes ſpirituelles que l'Apôtre nous ordonne de prendre, pour ſoûtenir tous les efforts de l'eſprit tentateur: ſans cela, quelque

priere que nous fassions à Dieu, nous nous abusons, & nous nous flatons d'une vaine espérance de vaincre les ennemis de notre salut. Voilà la cause véritable de notre langueur, & du peu de succès que nous avons dans cette milice sainte où nous engage la profession Chrétienne. Examinons ces réfléxions, MESSIEURS, & tâchons de nous bien disposer à repousser toutes les attaques ausquelles nous nous trouvons sans cesse exposés.

Vous priez & vous ne veillez pas; votre priere, mon cher Auditeur, vous devient inutile, ou même préjudiciable. Pourquoi? c'est parce que ne veillant pas, vous ne voyez pas les piéges que vous tend votre ennemi, & que toutes vos prieres ne servent qu'à vous inspirer une vaine confiance, qui vous empêche d'apperçevoir l'abysme où le Démon peu à peu vous conduit. En effet, MESSIEURS, tel est l'aveuglement de notre esprit, & l'ignorance où nous sommes des biens & des maux véritables, que nous

comptons nos vices même au nombre de nos vertus. La paſſion donne à nos déſordres des couleurs ſi belles; notre humeur qui nous gouverne, nous fait entrer ſi naturellement dans les ſentimens de la paſſion; nos amis qui nous flatent, la ſecondent, & la fortifient ſi avantageuſement; tout conſpire ſi fort à nous égarer, que ſans une extrême vigilance, il eſt impoſſible de ne ſe pas laiſſer ſurprendre.

Tel par le malheur de ſa naiſſance, ou par la prévention d'un eſprit opiniâtre, ſe trouve engagé dans l'erreur, qui touché d'une fauſſe compaſſion pour ſes Freres, demande à Dieu qu'il les éclaire, & qu'il le fortifie lui-même dans ſa Religion. Tel outré du reſſentiment d'une injure qu'il a reçuë, regarde ſa vengeance comme une action ſi juſte & ſi équitable, qu'il s'efforce par ſes vœux & par ſes prieres d'intéreſſer le ciel à l'exécution de ſon crime. Celui-ci que l'amour impur tient aſſervi depuis long-tems ſous des chaînes inviſibles, & dont le cœur

a déja reçu mille atteintes mortelles, demande à Dieu qu'il le conſerve dans des ſentimens qu'il enviſage comme les effets d'une amitié honnête, ou d'une charité Chrétienne. Celui-là ſe trouvant chargé d'un grand nombre d'enfans qu'il ne veut ou qu'il ne peut pourvoir dans le Monde, ſe perſuade que c'eſt par un pur mouvement de piété qu'il les veut conſacrer à Dieu, le conjure de les vouloir accepter, & force enſuite la victime d'aller à l'Autel préſenter un ſacrifice que Dieu déſavouë. L'un élevé au-deſſus du vulgaire, & conſtitué en Dignité, exerce impunément ſon humeur tyrannique & impérieuſe, ſous prétexte de faire obſerver la Loi ; & demande à Dieu qu'il augmente ſon équité chimérique, & qu'il autoriſe cette humeur impitoyable à l'égard des malheureux. L'autre eſt venu par une infinité de libertés criminelles, comme par autant de degrés, déja preſque juſqu'au dernier crime, qui ſe croyant innocent pour ne l'avoir pas encore commis, demande à Dieu qu'il le

conſerve ſans tomber dans un pas auſſi gliſſant que celui-là, & compte pour rien toutes les libertés paſſées, parce qu'elles n'ont pas été ſuivies d'un plus grand libertinage.

Aveugles que nous ſommes, nous flaterons-nous juſqu'au milieu de nos déſordres? Serons-nous les ſeuls à qui nos vices ſeront cachés, au même tems qu'ils ſont connus à tout le Monde? Pour peu que nous euſſions de vigilance dans l'affaire la plus importante, qui eſt celle du ſalut, combien trouverions-nous de fauſſes démarches dans la conduite que nous obſervons? Il ne faudroit pas même, dit ſaint Jerôme, une ſi longue diſcuſſion pour cela; & je ne voudrois que le bruit que vous avez dans le Monde, & que le témoignage qu'on vous rend dans le Public, pour vous inſtruire de l'aveuglement déplorable où la paſſion vous a conduit. *Aperi, quæſo, aures tuas, & clamorem totius Civitatis exaudi*: Rendez-vous attentif au bruit commun qui ſe répand dans la ville; que la voix publique ſoit *Hieron.*

pour vous un oracle, qui décide souverainement des désordres qu'il faut retrancher, & qu'elle vous apprenne à vous connoître. *Jam perdidistis vestra vocabula, & mutuò ex vobis cognomina suscepistis* : déja les assiduités que vous rendez à la personne que vous croyez aimer innocemment, ont fait un si grand bruit dans le monde, que vos noms sont confondus l'un avec l'autre. *Tu illius disceris* : on dit hautement que vous lui êtes entierement devoué, & qu'elle vous est engagée par un dénouement réciproque. Le scandale est connu par tout, & c'est le sujet ordinaire des conversations: on insulte aux gens de bien, qui s'efforcent inutilement de détourner les atteintes qu'on donne à votre réputation; vous seul ignorez le déplorable état où vous êtes. Les inquiétudes, les transports, les ennuis, & tous les simptomes de cette passion malheureuse, que vous avez déja peut-être éprouvés, n'ont pu vous ôter ce bandeau fatal que vous avez devant les yeux; souffrez que le monde vous

Idem.

Idem.

l'ôte, & qu'il vous détrompe aujourd'hui : *Aperi, quæso, aures tuas, & clamorem totius Civitatis exaudi.* Ainsi ce Pere exhortoit-il une personne aveuglée sur la passion qu'elle entretenoit, à commencer par connoître la véritable situation de son cœur, avant que de penser à combattre l'ennemi ; persuadé qu'on ne peut autrement le vaincre, & que sans cette précaution on adresse en vain des prieres au ciel.

En effet, à bien définir la priere d'un Chrétien dans cet état, n'est-ce point la plus grande abomination dont on puisse profaner les Autels ? Et n'est-ce pas contre les gens de ce caractere, que le Sage a prononcé ces paroles foudroyantes ? *Qui declinat aures suas ne audiat Legem, oratio ejus erit execrabilis* : Quiconque n'aura pas soin d'écouter la Loi, & d'examiner à fonds ce qu'elle exige de lui, en vain demandera à Dieu la grace de l'accomplir, & c'est plutôt charger l'Autel d'exécrations, qu'honorer le Seigneur. Car que demande à Dieu cet homme aveugle ; *Prov. c. 28.*

nous avertiſſent qu'il faut alors faire face à l'ennemi, l'aſſaillir avec courage, & le combattre ouvertement: & la raiſon de cette défenſe inégale eſt, que d'un côté nous riſquons viſiblement quand nous ne fuyons pas, & que de l'autre nous ſommes vaincus dès-là que nous ceſſons de combattre. Or le devoir de la vigilance Chrétienne eſt d'examiner de quelle nature eſt la tentation; s'il faut ſe retirer ou s'expoſer: elle en juge ſelon les principes de l'Evangile, elle meſure nos forces, elle a égard à nos obligations, aux devoirs de notre charge, aux bienſéances du caractere dont on eſt revêtu, à l'état où l'on ſe trouve engagé, & de toutes ces circonſtances mûrement peſées, elle conclut ſelon les beſoins différens, à la fuite ou au combat, & demande enſuite la grace de vaincre. Sans cette précaution que la vigilance nous fait prendre, en vain nous prions; nos prieres n'auront jamais la force de nous préſerver du péril inévitable où nous nous expoſons.

Car que faites-vous en priant de la ſorte ? vous appliquez des graces de fuite à combattre l'ennemi, & des graces de combat à le fuir ; vous vous jettez dans le monde, d'où peut-être Dieu vouloit vous retirer ; & vous fuyez la retraite, où peut-être Dieu vouloit vous engager : & par-là vous anéantiſſez la grace en la détournant à un uſage pour lequel Dieu ne l'a pas deſtinée. C'eſt ſur ce pied-là qu'il faut juger de ces perſonnes, qui ſe ſentant d'ailleurs quelque inclination pour le bien, avec d'aſſez bons principes de conſcience, voudroient ſe trouver en certaines aſſemblées, entrer dans certains partis, & ſe mêler dans certaines affaires, où ils ſçavent que leur innocence a ſouvent échoué, & où cependant ils voudroient la maintenir ſans rompre ce fatal commerce, pour lequel ils ont un extrême attachement. C'eſt ſur ce pied-là qu'on doit condamner ces gens, qui, pour entretenir des amitiés tendres, ſe flatent ſur ce qu'ils n'ont pas un deſſein formé de les porter

juſqu'aux dernieres extrémités, & qui dans cet état, ont recours à Dieu pour le conjurer qu'il les retienne ſur le penchant du précipice; vaine & inutile priere, ſi vous n'allez juſqu'à la racine du mal.

Il vaudroit mieux en quelque ſorte ne point prier : car nous n'aurions pas ce faux prétexte dont nous nous abuſons, & nous ouvririons peut-être enfin les yeux, ſi un reſte de piété apparente ne nous les tenoit fermés. Envain les perſonnes les plus ſages & les plus éclairées ſe mettent en devoir de nous faire connoître le danger de notre état ; envain remontant juſqu'à la ſource du mal, & nous faiſant remarquer les progrès inſenſibles qu'il a faits, ils nous font une image affreuſe des ſuites funeſtes qu'il traîne après ſoi. Tant que nous nous ſentons un peu de bonne volonté; que nous remarquons dans nos exercices ordinaires des prieres ferventes & réïterées, pour obtenir & pour conſerver la grace de Dieu, nous ne pouvons nous figurer qu'il y ait à craindre pour nous : ſembla-

bles à Loth, dont il eſt fait mention dans la Généſe, qui ne pouvoit croire que Sodome dût être réduite en cendres. Ce fut inutilement que l'Ange du Seigneur lui commanda de ſortir avec ſa famille de ce lieu d'abomination; Loth traita ce diſcours de raillerie, *Viſus eſt enim quaſi ludens loqui*; & ſon aveuglement fut tel, que la Ville étant déja toute en feu, il fallut que l'Ange le prît par la main, & le contraignît de force à mettre ſa vie en ſureté, *Apprehenderunt manum ejus, & coëgerunt eum.* Image naturelle de ceux qui ne croient jamais être en péril, qui comptent ſur le ſoin qu'ils ont de prier, & qui ſe perſuadent que le feu de la concupiſcence reſpectera leur âge, ou leur état. Plût à Dieu que nous fuſſions aſſez heureux pour les contraindre du moins, & pour les mettre à couvert du danger où ils ſe perdent ſans le ſçavoir.

Gen. c. 19.

Ibid.

Pour moi, MESSIEURS, ce qui me fait trembler, quand j'enviſage cet état, & ce qui me convainc que la priere devient inutile, lorſqu'elle

n'eſt pas ſoutenuë par la vigilance Chrétienne qui nous apprend à fuir l'occaſion, c'eſt la chute déplorable de ſaint Pierre. Jamais on ne vit un homme mieux diſpoſé à ſoûtenir les intérêts de ſon Maître ; trois fois il avoit proteſté d'être éternellement fidele ; la priere même ne lui manqua pas, & quelle priere, Chrétiens Auditeurs ? la priere d'un homme Dieu, qui faiſoit autant de miracles qu'il
Luc. 22. adreſſoit de vœux au Ciel : *Rogavi pro te, ut non deficiat fides tua* : j'ai prié, Pierre, que ta fidélité fût inébranlable. Avec cela que pouvoit-il appréhender, & quel gage plus aſſuré pouvoit-il avoir d'un attachement inſéparable à Jeſus-Chriſt ? Cependant ſaint Pierre s'expoſe de ſon premier mouvement ; il ne conſulte point ſa foibleſſe; il n'examine point ſi l'Eſprit du Seigneur le porte où il va ; il manque en un mot de cette ſage vigilance qui l'auroit empêché de rien riſquer, & ſoûtenu qu'il eſt de la priere d'un Homme Dieu, il tombe néanmoins dans cette monſtrueuſe infidélité, qui doit ſervir d'une éter-

ficelle instruction à tous ces Chrétiens indiscrets, qui sans aucun discernement se prévalent de leur priere, & exposent la grace à des combats, où Dieu n'est nullement engagé à nous la conserver.

Le troisiéme devoir de la vigilance Chrétienne & le plus important, c'est de se préparer à soûtenir les attaques de l'ennemi, & de ne souffrir pas qu'il y ait aucun endroit foible en nous, par où il nous puisse surprendre. Voilà, Chrétiens Auditeurs, le point essentiel; voilà en quoi nous manquons tous, & ce que la priere ne fera pas seule. Je ne vois rien de plus recommendé dans l'Ecriture que ce soin de prévenir la tentation, d'être toujours sur ses gardes, & de faire un fonds de vertu capable de déconcerter tous les desseins du Tentateur : *Ad tentationem* *Eccli.* *præpara animam tuam*; disposez-vous, *c. 23.* dit le Sage, à être tenté : *Accipite* *Ephes.* *armaturam Dei, ut possitis resistere* *c. 6.* *in die malo* : armez-vous, dit l'Apôtre saint Paul, d'une Foi vive & animée, comme d'un casque capable de

résister à tous les coups de l'ennemi.
1. Pet. c. 5. *Sobrii estote & vigilate* : soyez sobres & vigilans pour être toujours en état de résister. Celui, dit Jesus-Christ, dont la maison est fondée sur une terre ferme & solide, ne craint, ni la violence de l'orage, ni le débordement des eaux. Que veut dire cela, Chrétiens ? sinon que la milice spirituelle a ses loix aussi bien que la milice temporelle : & que comme ce seroit une témérité inexcusable à un homme qui fait profession des armes, d'accepter un combat sans s'y être préparé par les exercices ordinaires ; aussi c'est une présomption & une folie qui n'est pas pardonnable, que d'entrer en lice avec le Démon, sans apporter les dispositions nécessaires pour soûtenir un combat aussi inégal que celui-là. Voilà encore une fois la source de nos malheurs.

Il s'agit, mon cher Auditeur, de ne vous laisser pas surprendre aujourd'hui aux artifices de votre ennemi, & pour cela il vous falloit peut-être un assemblage de toutes les vertus Chrétiennes, dont vous n'avez pas

cependant les premiers principes. Il faut, par exemple, ne pas trahir les intérêts de votre conſcience, pour établir votre fortune dans le monde. On vous préſente un emploi, une charge, un parti injuſte à la vérité & dangereux pour le ſalut, mais avantageux pour vos affaires temporelles : la tentation eſt délicate, & le pas eſt gliſſant. Qu'avez-vous fait pour ne pas tomber ? Vous priez, dites vous, je louë votre zèle : mais quelle diſpoſition du côté de votre cœur ? Avez-vous les maximes de votre Réligion profondement gravées dans l'ame ? La crainte de Dieu eſt-elle imprimée bien avant dans votre eſprit ? Vous êtes-vous accoûtumé de longue main à mépriſer les biens de fortune ? Vous êtes-vous, pour ainſi dire, naturaliſé à ces ſentimens généreux que le Chriſtianiſme inſpire ? Vous êtes-vous eſſayé ſur quelque article de moindre importance ? Avez-vous eu ſoin de réprimer quelquefois la convoitiſe inſatiable, qui eſt née avec vous ? Trouvez-vous enfin dans le ſouvenir de votre vie

passée quelque trait d'une ame assez désintéressée, pour vous promettre qu'aujourd'hui vous n'oublierez pas votre devoir ? Car si au lieu de ces saintes dispositions, vous vous trouvez une ame uniquement occupée des biens de la terre; qui s'est faite une idole de la fortune ; qui cent fois a déja sacrifié le repos de sa conscience à des intérêts plus legers, que celui qu'on vous présente ; qui en un mot, par un long tissu de lâches artifices, des gains sordides, s'est, pour ainsi dire, familiarisée au crime, & se l'est presque rendu nécessaire dans la suite : ah ! mon cher Auditeur, que j'ai lieu de craindre qu'une habitude aussi profondement enracinée que celle-là, ne démente votre priere, ou ne détruise tout l'effet de la grace que vous obtiendrez.

Il s'agit pour un autre de résister à une tentation d'impureté, qui le sollicite, & qui le presse jusqu'à l'importunité : il y va même, si vous voulez de l'intérêt de sa fortune de succomber aux pressantes sollicitations que lui fait une ame perduë

d'honneur & de conſcience. A ce trait inévitable & ſubit quelle vertu oppoſez-vous ? Il vous falloit la chaſteté d'un Joſeph, ou la pudeur d'une Suſanne, & peut-être déja vaincu avant que d'être attaqué, vous vous êtes rendu la victoire moralement impoſſible. Déja mille libertés criminelles vous ont frayé le chemin juſqu'aux dernieres diſſolutions ; votre cœur d'intelligence avec l'ennemi eſt prêt à vous trahir à toute heure. Les paroles, les converſations tendres & paſſionnées, les préſens, les rendez-vous, & mille autres choſes que ſaint Jerôme appelle les derniers ſymptomes d'une virginité prête à expirer, *Moriture virginitatis indicia* ; tout ce funeſte appareil a diſpoſé la victime à être brûlée par les feux d'une ſale convoitiſe. *Hier.*

Vous priez cependant, & ſur le penchant de votre chute, vous demandez à Dieu qu'il vous retienne : inutile priere, que la vigilance n'accompagne pas ; priere injuſte & déraiſonnable. Car c'eſt dire à

Dieu : Je vous demande, Seigneur, moi qui ſuis depuis long-tems un impudique, qui n'évite nulle occaſion de vous offenſer, qui ignore juſqu'au nom même de la mortification & de la pénitence : je vous demande, dis-je, la grace d'être chaſte dans une rencontre, où la vertu la plus héroïque auroit peine à ne pas tomber. Je vous demande que moi, qui ſuis le plus intéreſſé des hommes, je ſacrifie aujourd'hui ma fortune dans une occaſion, où l'ame la plus généreuſe & la plus déſintéreſſée auroit peine à ſoûtenir ſon caractere. Je vous conjure que moi, qui ſuis violent, emporté, colére, je donne aujourd'hui un exemple de la plus rare modération que puiſſe pratiquer un homme, qui depuis vingt ans s'eſt fait une habitude de réſiſter à ſes paſſions. Encore une fois, rien n'eſt plus injuſte que cette priére, & rien à l'examiner de près ne paroît plus chimérique, ni plus contradictoire : car c'eſt demander à Dieu d'être chaſte ſans avoir la vertu de chaſteté, d'être tempérant ſans

avoir la tempérance, d'être déſintéreſſé ſans déſintéreſſement, fidelle ſans fidélité, équitable ſans juſtice, prudent ſans vigilance, & Chrétien ſans Réligion.

La grace eſt puiſſante, me direz-vous, dans une pareille occaſion : elle ſuppléera à l'habitude qui me manque. Ainſi nous flatons-nous en exaltant la puiſſance, & l'efficace de la grace, & nous ne faiſons pas réfléxion que notre conduite eſt ſeule capable de l'anéantir. Je dis en premier lieu, que nous nous flatons : car bien qu'il ſoit dans la puiſſance du Seigneur de former des enfans d'Abraham des pierres les plus dures, & de faire naître la lumiere de l'obſcurité des ténébres, c'eſt-à-dire ſans figure ; qu'encore que la grace puiſſe opérer de ces ſoudains changemens, qui nous font paſſer ſans milieu des plus grands déſordres à la plus haute ſainteté ; cependant la grace réguliérement parlant ne fait point ces miracles : elle a ſes commencemens & ſes progrès inſenſibles, & le trajet du vice à la vertu eſt

d'une trop vaste étenduë, pour l'entreprendre en un moment. Il faut pour cela ménager le tems, avancer pas à pas, se fortifier dans la pratique des vertus, & leur donner le loisir de prendre racine chez nous. C'est ainsi que par nos soins, & par notre application continuelle, nous voyons enfin mûrir ces fruits salutaires des vertus Chrétiennes, quand nous nous sommes long-tems appliqués à les cultiver : mais en vain attendrons-nous que la rosée du ciel, ou qu'un regard favorable le fasse croître, si la vigilance ne nous fait mettre la main à l'œuvre.

J'ai dit en second lieu, que c'étoit anéantir la grace, sous prétexte d'élever son pouvoir, & de reconnoître son efficace. Et n'est-ce pas dans ce fatal écueil que donnent tous les gens dont je parle ; Personne fait-il de plus beaux éloges de la grace, & personne y est-il plus infidele ? N'a-t-elle pas dans leur bouche un pouvoir absolu sur l'esprit de l'homme ; & dans leur cœur est-il rien de plus impuissant que ses efforts ? Ne

conviennent-ils pas que la grace rend tout poſſible ; & cette grace peut-elle gagner ſur eux qu'ils faſſent la moindre démarche pour l'affaire de leur ſalut ? Avec quelle ardeur s'efforcent-ils de l'obtenir ; avec quelle négligence ſe mettent-ils en devoir d'en profiter ; & par l'indigne lâcheté qu'ils ont de ſe décharger ſur la grace de tout le ſoin de leur ſalut, n'ont-ils pas trouvé le ſecret de détruire & d'anéantir toute ſa force & toute ſa vertu ?

Ce n'eſt pas-là ce que nous ont appris ces illuſtres Solitaires de l'ancienne Egliſe ; ces hommes qui paſſoient leur vie dans la méditation des choſes du ciel, & qui après avoir donné la meilleure partie de leur tems à la priere, conſacroient le reſte aux devoirs de la vigilance Chrêtienne.

Certes ſi la priere eſt capable de nous mettre elle ſeule à couvert des traits de l'ennemi, perſonne eut-il jamais plus lieu de ſe croire dans une entiere aſſurance que ces grands Saints, qu'on voyoit à peine diſ-

continuer ce ſaint exercice ? Qu'un ſaint Antoine que le Soleil levant trouvoit proſterné dans le lieu même, où en ſe couchant il l'avoit laiſſé ? Ces hommes ſi remplis de l'Eſprit de Dieu, n'auroient-ils pas eu plus de raiſon que nous de ſe répoſer ſur la grace ? A quoi leur auroit ſervi cette exacte vigilance, & cette application continuelle ? Pourquoi fuyoient-ils avec tant de ſoin des occaſions, qui nous paroiſſent ſi peu dangereuſes ? Qui obligeoit ſaint Hilarion de paſſer les mers, pour aller vivre en inconnu dans les Iſles les plus écartées ? Pourquoi ces Saints extenués par les jeûnes, & par tant d'autres auſtérités, évitoient-ils la vuë & l'entretien d'une femme, comme un écueil toujours à craindre pour la vertu ? s'ils euſſent raiſonné ſelon nos principes, n'auroient-ils pas à la faveur de leur priere affronté, pour ainſi dire, les occaſions les plus périlleuſes : mais n'y ſeroient-ils pas auſſi-bien tombés que nous ?

Ils ſçavoient ſans doute, & ils l'avoient appris de la vérité même,

que rien ne doit nous dispenser de la vigilance Chrétienne, *Vigilate.* Ils sçavoient qu'il étoit d'une extrême importance de se défier de ses forces. Ils n'ignoroient pas que la disposition essentiellement requise pour bien combattre, est de s'aguerrir par un exercice continuel des vertus Chrétiennes; qu'il n'est pas tems d'apprendre, quand l'ennemi nous presse; qu'il ne faut qu'un endroit foible & mal défendu, pour lui donner entrée dans notre cœur; & que c'est toujours par-là qu'il nous attaque, & qu'il nous surprend.

C'est ce défaut de vigilance que saint Cyprien reprochoit aux lâches déserteurs de la Foi, qui pendant la persécution de l'Eglise, avoient présenté de l'encens aux idoles. Mes Freres, leur disoit ce saint Homme sensiblement touché de leur chute, ce n'est point la persécution qui vous a rendus infideles; elle n'a fait que montrer ce que vous étiez pendant la paix de l'Eglise. Au lieu de vous disposer à soûtenir les efforts de nos ennemis par un détachement entier

des biens de la terre, chacun de vous ne penſoit qu'à ſa fortune, & ne s'appliquoit qu'à s'enrichir: on voyoit regner parmi vous le luxe & la molleſſe comme parmi les Idolâtres; vous ne formiez à leur exemple, que des deſſeins ambitieux. Faut-il s'étonner après cela que l'orage venant à éclater, il vous ait tellement intimidés, que vous ayez été allarmés de la proſcription de vos têtes & de vos biens, & que vous trouvant vuides des choſes du ciel, & ſi remplis de celles du monde, vous ayiez ſacrifié votre conſcience à un intérêt temporel? Ah! que pouvois-je eſpérer autre choſe des malheureuſes diſpoſitions d'eſprit, où je vous voyois.

Après cela excuſons-nous aux Tribunaux de la Pénitence ſur notre foibleſſe, ou reſervons ce prétexte au jour du Seigneur. Ce ſera là même que Dieu trouvera le point eſſentiel de notre condamnation. Vous étiez foible, dites-vous; mais paroît-il par votre conduite que vous ayez eu ces ſentimens là de vous-même?

Eſt-il une occaſion ſi délicate, à laquelle vous ne vous ſoyez expoſé ? N'avez-vous pas eu les yeux ouverts à tous les ſpectacles, qui vous pouvoient inſpirer de l'amour ? Vous voyoit-on rien ſacrifier des aiſes & des commodités de la vie, pour affoiblir cette inſatiable cupidité qui vous dominoit. Avez-vous jamais pris des meſures pour cela ? Vous étiez foible ; vous deviez donc fortifier votre vertu chancelante par un fréquent uſage des Sacremens, vous deviez nourrir votre eſprit par la lecture des livres ſaints, & non pas l'amollir par celle des livres profanes ; vous deviez l'appuyer de bons conſeils, le remplir d'une crainte ſalutaire de mes jugemens. En un mot, vous étiez foible, parce que vous avez voulu l'être. A cela qu'aurez-vous à répondre ? Ne ſerez-vous pas condamné par vos foibleſſes prétenduës ? *De ore tuo te judiço.* *Luc c. 19.*

Veillez donc, Chrétiens Auditeurs, & quand nous aurons accompli tous les devoirs de la vigilance Chrétienne, ne comptons pas telle-

ment ſur nous-mêmes que nous n'ayons recours à Dieu par la priere: car ce ſeroit une eſpêce de préſomption plus dangereuſe que la premiere. C'eſt le ſujet de la ſeconde Partie de ce diſcours.

SECONDE PARTIE.

VEILLER ſans prier, c'eſt trop préſumer d'une nature auſſi foible, & auſſi corrompuë que la nôtre. Cette propoſition ne ſouffre nulle difficulté dans l'eſprit de pluſieurs perſonnes; mais comme il s'en trouve parmi nous, qui dans la pratique ne paroiſſent pas aſſez perſuadés de cette vérité, elle mérite qu'on la dévelope, & qu'on examine les principes ſur leſquels elle eſt fondée.

On ſçait aſſez quelle corruption le péché d'origine a laiſſé dans toutes les puiſſances de notre ame. Cette corruption eſt telle, qu'il eſt de la Foi, que non ſeulement l'homme ne peut ſans le ſecours de la grace réſiſter aux tentations qui attaquent directement les vertus Chrétiennes; mais encore qu'il ne peut ſans elle

pratiquer les actes des vertus Morales, ni en grand nombre, ni longtems. Or le canal par où la grace vient à nous, eſt, ſelon le ſentiment des Peres, l'Oraiſon dont l'exercice nous eſt ſi ſouvent recommendé dans l'Ecriture. Et Saint Jerôme en étoit ſi perſuadé, que dans la lettre qu'il écrit à Ctéſiphon ſur les erreurs de Pélage, il reproche à cet Héréſiarque la témérité qu'il a euë, d'oſer détruire la néceſſité de la Priere, en niant la néceſſité de la grace; & lui fait voir qu'on ne peut nier que la grace de Jeſus-Chriſt ſoit néceſſaire, ſans ſoûtenir par une conſéquence naturelle que la priere eſt inutile.

En vain les Philoſophes ſe ſont mis en devoir de réformer la nature par les ſeules lumieres de la raiſon: ils ont bien pu donner des préceptes pour régler les mœurs; mais ils n'ont pas donné la force de les exécuter. Ils ont trouvé le ſecret de vaincre certaines paſſions, mais en s'aſſujettiſſant à d'autres; & ces hommes qui ſe piquoient de tant de rai-

ſon, en ſont venus, dit ſaint Paul, à de ſi horribles déréglemens, qu'ils ſe ſont abandonnés aux paſſions les plus ſales & les plus brutales. Viſibles & funeſtes effets de ce ſens réprouvé, où l'on a vu par un Jugement redoutable de Dieu aboutir toute leur ſageſſe profane.

Mais ſans qu'il ſoit beſoin de remonter juſqu'aux premiers ſiécles, pour trouver des exemples de la fragilité des hommes, notre ſiécle ne fournit-il pas de ces Sages ſelon le Monde, qui raiſonnent inceſſamment ſur leurs paſſions, ſans que la raiſon ſoit capable de les guérir; qui connoiſſent le néant des choſes humaines, ſans avoir la force de s'en détacher; qui font des diſcours ſi juſtes & ſi ſenſés ſur la vertu, que leur conduite ſoûtient ſi mal; qui par des vuës mondaines prennent des meſures pour éviter les effets de certains défauts qui les diffament devant les hommes, & où malgré toute leur Philoſophie, ils retombent chaque jour?

Combien de femmes ſoûtenuës

par leur ſeule fierté naturelle, ont-elles eſpéré de conſerver leur pudeur, qu'on a vu deſcendre juſqu'aux plus lâches ſoumiſſions, & démentir en ſecret ce caractere grave & modeſte, qui n'inſpiroit que du reſpect & de la crainte ? Combien de Magiſtrats qui ſe piquoient d'une infléxible équité, & qui ſe prévaloient en public d'une fermeté à l'épreuve de tout, ont cédé à un intérêt caché & inconnu, qui mettoit leur nom à couvert de l'opprobre & de l'infamie ? Combien d'eſprits forts ont tourné en ridicule la folie des hommes, qui s'attachent aveuglement à la fortune, & ont enſuite eux-mêmes fléchi le genou devant l'Idole ? Combien de fois ont-ils philoſophé ſur le mépris des injures, & quelle eſt néanmoins leur délicateſſe au premier trait de raillerie ? Combien de ſages mondains ont-ils eſperé de corriger un défaut par un autre ; de ſacrifier l'amour à l'ambition, la paſſion du jeu à l'avarice, le plaiſir à la gloire, & l'intérêt à leur élévation; qui n'ont remporté pour tout fruit

de leurs veilles, que le chagrin de fomenter au même tems deux passions qui sembloient incompatibles, de fournir au public un exemple autentique de notre extrême foiblesse, & de faire voir qu'il n'appartient qu'à la grace de fermer cette plaie mortelle qui saigne encore depuis le péché du premier Homme.

Ah! Seigneur, s'écrioit saint Augustin, qu'est-ce que l'homme, quelque grand qu'il puisse être, dès-là qu'il est homme? *Et quis est homo quilibet, cùm sit homo?* Dieu ne se plaît-il pas à faire voir dans les plus grands Hommes, les plus grands & les plus célébres exemples de la fragilité humaine; comme il se plaît à faire éclater dans les hommes les plus obscurs & les plus foibles, les traits les plus visibles de sa puissance & de sa grandeur? Et quel étoit mon aveuglement, lorsque me persuadant que la continence pouvoit être un fruit de mes soins & de mes peines, après de longs raisonnemens & de fortes résolutions, je m'étonnois de me trouver aussi foible que jamais?

Aug.

Je me réprochois à moi-même mon inconſtance ; je me cherchois moi-même dans moi-même, & ne me trouvois plus tel que je m'étois vu ; plus d'eſtime & de vénération pour le célibat & pour la continence. Eh ! quoi, diſois-je, je trouve de l'obéïſſance dans tous mes ſens ; l'œil s'ouvre & ſe ferme ſelon les ordres de ma volonté ; la main ſe rend ſouple à tous les mouvemens qu'il me plaît de lui ordonner ; il n'y a que mon cœur qui ſe révolte ; je ne ſçaurois l'attacher aux objets que j'eſtime, ni le détacher de ceux qui me font horreur. Les Philoſophes me promettoient une Morale, qui m'affranchiroit du joug inſupportable de mes paſſions ; les Manichéens ſe flatoient de me mettre l'eſprit dans un calme & dans un repos parfait ; les Aſtrologues me promettoient de me trouver dans les Aſtres une deſtinée plus heureuſe. Après trente ans d'eſpérances chimériques, je me trouve plus eſclave que je n'étois. Ainſi parle ce Pere du tems où il ne comptoit que ſur les forces de la nature. Mais

quand il ſe fut ſoumis à la grace: Que vous ſoyez, dit-il, éternellement loué, Seigneur; vous avez rompu les chaînes qui m'attachoient, *Dirupiſti vincula mea; tibi ſacrificabo hoſtiam laudis.* Il s'étonne d'avoir trouvé de la difficulté dans la pratique des vertus Chrétiennes, & il reconnoît que la ſource de ſon malheur, étoit une dangereuſe préſomption, qui lui faiſoit trop attendre de ſes propres forces. *Maledictus homo qui confidit in homine, & qui ponit carnem brachium ſuum*: malheur à l'homme qui compte ſur l'homme; & plus encore à celui qui compte ſur lui-même, & qui s'appuye ſur un bras de chair.

Pſ. 118.

Jerem. c. 17.

Car il ne faut pas ſe perſuader, que le ſeul péché d'origine nous ait rendu le ſecours de Dieu néceſſaire. Quand l'homme ne ſeroit pas auſſi corrompu qu'il eſt, c'eſt aſſez qu'il ſoit homme, pour être eſſentiellement ſujet à tomber dans le déſordre, & une créature a toujours beſoin d'être ſoûtenuë par le Créateur; non ſeulement pour ne pas retomber

dans

dans le premier néant de la nature, mais même dans celui de la grace, qui est le péché. L'Ange qui sortoit des mains de Dieu tout éclatant de lumiere, avec des connoissances si vastes, & de si bonnes inclinations, sans trouver dans soi-même ce penchant violent que nous avons au mal, & au-dehors cet ennemi qui travaille sans relâche à notre perte : l'Ange plus parfait que nous, s'oublia néanmoins, & fit bien voir par sa chute, combien nous sommes peu capables de nous défendre dans la tentation.

Mais je veux, Chrétiens Auditeurs, que le respect humain vous ait soûtenus dans une occasion d'éclat, où le bien de vos affaires, où votre honneur a éxigé de vous le sacrifice de votre plaisir : outre que l'action n'est nullement méritoire pour le ciel ; que ferez-vous pour vous préserver des péchés de pensée, qui se commettent sans témoins ? que ferez-vous quand l'ennemi vous surprendra seul, & que vous suscitant vous-même contre vous-même,

vous ne trouverez plus de défenſe à lui oppoſer, qu'un cœur déja corrompu depuis long-tems, & que l'œil des hommes n'intimide plus ?

Quand même quelques bonnes inclinations naturelles vous rendroient moins ſuſceptibles d'une paſſion en particulier ; que ferez-vous ſans le ſecours de la grace, quand l'ennemi les ſoulevera contre vous toutes enſemble, ou les fera ſuccéder l'une à l'autre avec tout l'artifice & toute la violence que la haine lui inſpire ? Et combien de fois nous trouvons-nous à cette épreuve ? *Si libido compreſſa eſt*, dit ſaint Cyprien, *exurgit ambitio ; ſi ambitio proſtrata eſt, ſævit avaritia.* On a pris, ſi vous voulez, aſſez d'empire ſur ſoi, pour régler la paſſion du jeu; le Démon d'impureté ne reprend-il pas de nouvelles forces, & ne vient-il pas exercer ſa tyrannie avec plus d'aſcendant ? Si vous vous êtes rendu inſenſible au plaiſir, l'ambition n'eſt-elle pas incontinent réveillée? Si ce monſtre eſt étouffé, l'avarice livre-t-elle une guerre moins cruelle?

Cypr.

Et si une vertu du premier ordre vous a élevé au-dessus de ces foiblesses, l'honneur de vous voir distingué de la foule par une vertu aussi épurée que celle-là, ne vous inspire-t-il pas le secret poison de l'orgueil, qui corrompt tous ces avantages, & qui gagne jusqu'au cœur ? Qu'importe à l'ennemi par quel endroit il nous vainque, pourvu qu'il se rende maître de nous ?

Que sur cela, Chrétiens, chacun se consulte soi-même, & reconnoisse de bonne foi sa foiblesse. Où est l'homme parmi nous, qu'une tentation long-tems & souvent réïtérée, n'ait enfin réduit au consentement ? Où est l'ame assez ferme & assez résoluë, pour ne se pas démentir pendant tout le cours de sa vie ? On a bien la force de se défendre quelques jours ; mais le fera-t-on quand l'ennemi ne se lasse jamais, & qu'il imagine toujours de nouveaux artifices contre nous ; qu'il profite de sa défaite, & s'acharne davantage à notre perte ; que furieux comme un lion attaché à sa proie, il nous suit

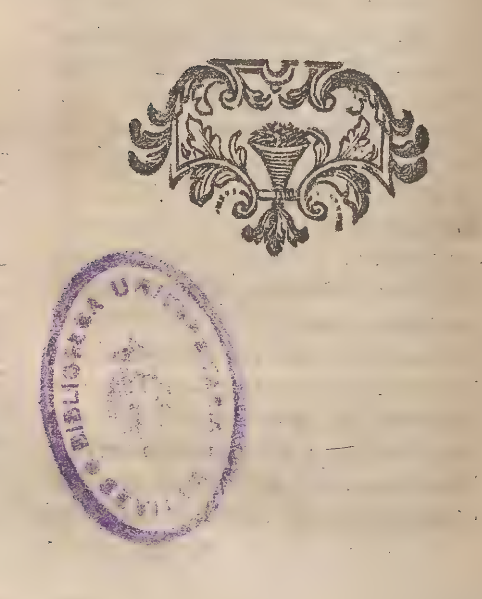
Job.c.20 pas à pas ? *Vadent & venient super eum horribiles* : car c'eſt ainſi que Job en parle. Rappellez, je vous prie, dans votre eſprit ces fatales conjonctures, ſi vous vous y êtes jamais trouvés. Combien de fois votre repos a-t-il été interrompu par les images affreuſes dont l'Eſprit de ténébres vous a rempli l'imagination ? N'a-t-il pas cent fois réveillé votre reſſentiment contre ceux à qui vous vouliez pardonner ? N'a-t-il pas mille fois rallumé des feux preſque éteints ? Ne vous a-t-il pas troublé juſques dans les affaires les plus ſérieuſes ? Ne vous a-t-il pas ſuivi juſqu'à l'Autel ? A-t-il reſpecté le Sanctuaire ? La préſence adorable du Fils de Dieu a-t-elle mis des bornes à ſon inſolence, & aſſuré la paix & la tranquillité de votre cœur ?

Hélas! après dix années de réſiſtance, il ne faut qu'un fatal moment pour vous enlever tout le fruit de vos victoires ; & qui ſçait ſi l'ennemi ne s'eſt pas déja emparé de votre cœur, lorſque vous penſez encore lui réſiſter ? Qui ſçait ſi parmi le déſordre

qu'il a excité dans vous, votre fidélité qui d'abord a formé toutes les oppoſitions imaginables, ne s'eſt pas laiſſée corrompre dans la ſuite, & ne s'eſt pas flatée d'un avantage qu'elle a perdu ? Combien de fois dans ces cruelles perpléxités, où nous réduit la difficulté de diſcerner le conſentement d'avec la tentation, vaincus ſans le ſçavoir, & pleins d'une confiance téméraire, portons-nous dans notre cœur des plaies mortelles, que nous nous cachons à nous-mêmes, & que nous fomentons juſqu'à la mort ? Encore une fois, MESSIEURS, qu'une ame eſt mal gardée, quelque protection qu'elle ait d'ailleurs, quand elle n'a pas ſoin d'engager le Seigneur par ſes prieres à veiller à ſa défenſe ! *Niſi Dominus cuſtodierit civitatem, fruſtrà vigilat qui cuſtodit eam.* Pſ. 126.

Allons donc, à l'exemple du Sage, reclamer la protection de Dieu, & reconnoiſſons que ſans lui il n'y a point d'homme, qui puiſſe gouverner ſes paſſions : *Et ut ſcivi quoniam aliter non poſſem eſſe continens niſi Deus* Sap. c. 8. & 9.

det, adii Dominum, & deprecatus sum, & dixi: Deus Patrum nostrorum, da mihi, &c. Donnez-moi, Dieu de nos Peres, cette sagesse inestimable qui préside à tous vos conseils; qu'elle éclaire tous mes pas; qu'elle conduise toutes mes démarches, & qu'elle me fasse entrer dans la gloire. Je vous la souhaite, &c.



SERMON
SUR
LA PATIENCE CHRÉTIENNE.

Patior, ſed non confundor ; ſcio enim cui credidi.

Je ſouffre, mais je n'en ai point de confuſion ; car je ſçais qui eſt celui ſur la parole duquel je me repoſe. Dans la 2. Epît. à Timoth. ch. 1.

MADAME,

Si l'Apôtre ſaint Paul doit beaucoup à la Foi, qui le ſoûtient, & qui le conſole dans les diſgraces d'une vie auſſi ſouffrante que la ſienne ; on peut dire que par une eſpéce de retour, la Foi doit beaucoup à ſaint Paul, qui y demeure inviolablement attaché, malgré les perſécutions qu'il

La Reine d'Angleterre.

endure. C'eſt une grande bonté à Dieu, de fournir à l'homme dans les vérités de la Foi ce fonds inépuiſable de conſolation, qui l'anime,& qui l'encourage au milieu de ſes peines, juſqu'à lui faire dire avec l'Apôtre : *Patior, ſed non confundor* : je ſouffre, mais je n'en ai point de confuſion. Mais qu'il eſt beau auſſi à l'homme affligé, déſolé, accablé ſous le poids de la perſécution de ſe repoſer ſur la parole du Dieu,pour lequel il ſouffre, & qui ſemble l'avoir oublié; *Scio cui credidi* ! Sans la Foi, il eſt des afflictions dans la vie où l'homme devroit être inconſolable; & ſans la Foi, Dieu n'auroit pas la gloire d'avoir des Martyrs & des Saints, qui ſouffrent pour lui. Ainſi l'homme malheureux trouve ſa conſolation dans la Foi, au même tems que Dieu y trouve ſa gloire : deux motifs également engageans que la Foi nous ſuggere, dont je vais faire les deux Parties de ce diſcours. Rien de plus conſolant pour l'homme dans les afflictions, que la Foi : rien de plus glorieux à Dieu que la foi d'un

homme affligé. Demandons les lumieres du Saint-Eſprit par l'entremiſe de Marie. *Ave Maria.*

C'EST une erreur du monde de ſe perſuader que ceux-là ſont à plaindre, qui dans leurs afflictions n'ont plus de reſſource, que dans les penſées de la Foi. Job le plus affligé des hommes ne trouvoit dans ſes amis que des flateurs, qui le repaiſſoient de conſolations frivoles, ou qui le déſoloient par leurs reproches & par leurs inſultes, en voulant qu'il fût coupable, parcequ'il étoit malheureux: *Conſolatores oneroſi omnes vos eſtis.* Au lieu qu'après les avoir congédiés, il trouvoit en Dieu une douceur, une force, qui l'animoit, qui le conſoloit, juſqu'à s'eſtimer heureux ſur ſon fumier. Il n'appartient qu'à la Foi de nous élever ainſi au-deſſus des foibleſſes humaines. En effet, Chrétiens, quand on croit vivement ce que l'Evangile nous enſeigne, il n'y a qu'à creuſer & à ſuivre cette veine; c'eſt une ſource féconde, qui ne tarit jamais, & où chacun peut puiſer les

PREMIERE PARTIE.

Job. c. 16.

motifs & les réfléxions qui sont le plus à son goût.

Tantôt la Foi nous éleve au-dessus des choses visibles, rompt le charme qui trompe nos sens, & nous éclairant des plus purs rayons de sa lumiere, nous fait appercevoir d'un coup d'œil, toute la vanité de cette figure du Monde qui passe. Elle nous rapproche le moment inévitable de la mort: & dans ce point de vuë, où la vérité se montre toute entiere, elle nous fait voir l'heureux & le malheureux, le sain & le malade, le riche & le pauvre, le puissant & le foible, le vainqueur & le vaincu, celui qui brille aux yeux des hommes, & celui qui languit dans l'obscurité, confondus ensemble, aboutir au même terme, c'est-à-dire, au tombeau: solide considération qui nous soûtient dans le fort de nos malheurs, en nous faisant tomber d'accord que tout n'est
Ecc. c. 1. que vanité: *Vanitas vanitatum*.

Tantôt la Foi nous découvre le péril que cache la prospérité. Elle nous fait observer des piéges invisibles qui échappent aux plus éclairés. Elle nous

met devant les yeux ces exemples célébres de la fragilité humaine, ces grands hommes enyvrés de leur bonheur, qui ont fait une fin déplorable, & nous conſole ainſi par la vuë d'un état moins expoſé.

Tantôt c'eſt un Dieu ſouffrant, qu'elle nous préſente dans une mortelle agonie : c'eſt l'homme de douleurs, qu'elle nous propoſe pour modele. Elle nous fait ſouvenir que nous ſervons un maître mort en croix ; que les afflictions ſont, pour ainſi dire, conſacrées dans ſa perſonne. A ce triſte ſpectacle, la nature eſt obligée de ſe taire ; nos peines nous deviennent cheres & vénérables, nous reconnoiſſons ſenſiblement l'indécence monſtrueuſe que commet un Chrétien, qui veut être plus heureux ſur la terre, que le Dieu qu'il adore.

Tantôt la Foi nous ouvre le ſein de la gloire. Elle étale à nos yeux toute la pompe & toute la magnificence du ſéjour des bienheureux. Elle nous apprend que toute l'Eternité peut être la récompenſe d'un moment de tribulation, que tous les Saints qui la

poſſedent, ont paſſé par-là ; & que peut-être on touche de plus près qu'on ne penſe à ce terme heureux, qui doit finir les miſeres de la vie.

Tantôt elle rappelle dans notre eſprit l'idée d'un Dieu juſte & ſévere. Elle expoſe devant nous la multitude innombrable de nos péchés. Elle nous enſeigne à faire un ſaint uſage de l'adverſité. Elle nous ouvre ces priſons, d'où l'on ne ſort qu'après avoir payé juſqu'aux moindres dettes ; & nous oblige à croire pour notre conſolation, qu'à chaque moment que nous ſouffrons, nous pouvons racheter des années de peines par notre patience ; que tout eſt compté ; que Dieu ne punit pas deux fois, & que les afflictions qui viennent de ſa main ſont des pénitences de ſon choix, plus propres à ſatisfaire pour nos péchés, que toutes les auſtérités du Monde. D'autres fois, c'eſt un Pere qui vous châtie, mais qui vous aime ; qui vous humilie dans ce Monde, mais pour vous rendre glorieux dans le Ciel, qui vous ſacrifie ſouvent juſqu'à ſa propre gloire, pour aſſurer votre

ſalut. Enfin qui que vous ſoyez, pécheur ou ſaint, innocent ou coupable, la Foi vous offre un aſyle ; elle eſſuie vos larmes, elle vous raſſure, elle vous fortifie : plus on eſt malheureux, plus elle a dequoi conſoler.

Ce n'eſt pas aſſez : la Foi ne ſoûtient pas ſeulement une Ame par la vuë de l'Eternité ; elle fait naître pour le tems même des eſpérances, une confiance ſans trouble, ſans allarmes : & tandis que la prudence humaine toujours timide, flotante & ſoupçonneuſe, ne découvre dans l'avenir que des abyſmes, des précipices, qui font trembler ; la Foi trouve dans la Providence une reſſource infaillible qui raſſure le Fidele. Car ou Dieu veut ſon élevation, ou il ne la veut pas. S'il la veut, qui peut réſiſter à ſes ordres ? Joſeph doit être un jour le maître de ſes freres ; la Providence en a ainſi ordonné : quoi qu'il arrive, ſon tems viendra : *Non eſt conſilium contra Dominum.* Prov. c. 21. Mais par quel chemin, Seigneur, le conduiſez-vous à la gloire ? il eſt éxilé, vendu, calomnié, chargé de fers ; quels degrés

pour monter ſur le Trône! où eſt le mondain, le courtiſan, qui n'eût cent fois déſeſpéré de ſa fortune? il y viendra cependant. Joſeph eſt malheureux; mais Joſeph eſt toujours fidele: content dans les chaînes, tranquille au milieu de l'orage, il dort, pour ainſi dire, dans le ſein de la Providence: ſon élévation doit être l'ouvrage de Dieu: que tous ſes ennemis ſe liguent contre lui, ils conſpirent ſans y penſer à ſa fortune; ce ſont les diſgraces qui l'élevent; non, Joſeph n'eût rien été, s'il n'eût été malheureux. Jacob ſouffre pendant ſept années, eſpérant toujours en Dieu; & ſa foi le rétablit enfin dans un état plus floriſſant que jamais. Joſué ſe plaint à Dieu que ſon Armée déſerte, & qu'il eſt abandonné: vous êtes encore trop, lui répond le Seigneur, il marche preſque ſeul, & ſa Foi lui donne une victoire complette ſur ſes ennemis. Les Iſraëlites, ce Peuple, tout ingrat qu'il eſt, renfermé dans un coin de la Terre, voit durant des ſiécles entiers tous ſes voiſins ligués contre lui; eſclave & gémiſſant ſous

le joug d'une domination étrangere, il trouve toujours une ressource dans sa foi : Dieu suscite les Moïses, les Gédéons, les Esdras. Esther exilée devient Reine : Judith affligée fait l'action la plus glorieuse de sa vie : Ezéchias se croit perdu ; l'Ange exterminateur le délivre. Par tout l'Ecriture nous fournit des exemples mémorables de personnes affligées, qui doivent à la Foi leur rétablissement & leur élévation : *Mortificat, & vivificat ; deducit ad inferos, & reducit* ; le Seigneur mortifie & vivifie, quand il lui plaît ; il afflige & il console ; il abbaisse, & il reléve, & des portes même de la mort, il rappelle à la vie. Voilà pourquoi saint Paul exhortoit les Fideles à se consoler par la lecture des Livres saints, *Per patientiam & consolationem Scripturarum.*

1. Reg. c. 2.

Rom. c. 15.

Mais si Dieu par une providence particuliere, ne veut pas finir pour le tems, les peines de quelques Ames choisies qu'il destine à un degré de gloire plus élevé ; que la Foi les sçait bien dédommager avec usure, & leur

faire ſentir les avantages de leur état d'une maniere plus conſolante! Car au lieu que la plûpart des ſuperſtitions de l'Orient regardant les gens malheureux comme des gens haïs du Ciel ; la ſeule Religion Chrétienne qui connoît le tréſor caché des ſouffrances, conſidere ceux qui ſouffrent comme les bien-aimés de Dieu. La Foi les a fait entrer comme en poſſeſſion de toutes les vérités de l'Evangile : chaque page de ce Livre ſaint offre à nos yeux quelque maxime en faveur des Ames ſouffrantes ; chaque mot renferme un Oracle qui nous ſoûtient. Là ceux qui pleurent ſont bénis du Pere céleſte ; on promet d'eſſuyer leurs larmes : heureux dit-on, ceux qui ſont perſécutés pour la juſtice ; vous ſerez heureux, quand vous aurez la malédiction du Monde. Ici au contraire, les heureux du ſiécle ſont maudits & chargés d'anathêmes : malheur à vous, riches : malheur à vous, qui riez : malheur à vous, qui avez votre conſolation dans la vie préſente. Il faut faire violence au Texte ſacré pour les ſauver ;

mais ne diroit-on pas que Jesus-Christ n'a prêché l'Evangile aux hommes, que pour consoler les affligés; que la Religion toute entiere n'a été faite que pour eux?

C'est ici, Chrétiens, que je ne puis m'empêcher de vous reprocher votre infidélité. Qu'on attaque les Mysteres les plus incroyables aux sens & à la raison; qu'on ose se déclarer contre le Sacrement adorable de l'Eucharistie; vous regardez comme hérétique celui qui contrédit à la parole du Sauveur des hommes; votre foi réveillée perce au travers des voiles, où la Divinité se cache, vous croyez que Jesus-Christ y est, & vous le croyez sur sa parole; plutôt que de manquer à la foi de ce Mystere, vous renoncez à tous les préjugés. Or dites-moi, Chrétiens, le même Dieu qui a dit: Ceci est mon Corps, n'a-t-il pas dit: Heureux ceux qui pleurent? Est il moins jaloux de la Morale qu'il est venu vous enseigner, que de la sainteté de ses Mysteres? Sa parole n'est-elle pas aussi expresse, aussi formelle, aussi infaillible sur une vérité

que ſur l'autre ? Et cependant, ô prodige d'infidélité ! qui le croit parmi nous ? Le Prêtre qui lit au peuple les ſaints Evangiles ; le Solitaire dans un Cloître, qui fait profeſſion de les ſuivre ; le Chrétien dans le Monde, je ne dis pas le Mondain, mais le Chrétien, prêt à répandre ſon ſang, à expoſer ſa vie pour les vérités de la Foi ; croit-il celle-là ? Le plus zélé qui ſe diſtingue dans toutes les aſſemblées de bonnes œuvres, eſtime-t-il heureux les affligés, qu'il ſoulage ? envie-t-il leur ſort ? ou plutôt ne les conſidere-t-il pas comme des gens frapés de la main de Dieu ? aime-t-il les amis malheureux ? les regarde-t-il du même œil après leur diſgrace ? ou plutôt n'a-t-il pas ſoin de les éviter, comme des gens dont le commerce eſt contagieux ?

Allez après cela, Ame infidelle, allez aux pieds de Jeſus-Chriſt vous conſoler dans vos peines : il n'a rien à vous dire que de terrible, que d'effrayant, que de déſeſpérant pour vous. Que le Monde vous conſole, vous qui ſuivez ſes maximes ; Jeſus-

Chriſt a ſes diſciples fideles, dont il a ſoin; il ſçait adoucir par l'onction de ſa grace, la croix dont il les charge. Pour vous, ame mondaine, il vous livre à toute la triſteſſe du ſiécle: il a prononcé que les perſonnes affligées étoient heureuſes; il faut que l'Oracle s'accompliſſe, dans ceux qui le croient: que la nature ſe révolte contre cet Arrêt; il ſçaura trouver le ſecret de l'éxécuter en dépit du Monde.

Et voilà, Chrétiens, le miracle de la Foi: elle va juſqu'à nous rendre heureux dans nos peines; elle ſçait tirer l'huile de la pierre, & faire naître la lumiere du ſein des ténébres. Non, Dieu n'eſt point aſſervi aux regles ordinaires, il tire des cauſes ſubalternes, des effets tout contraires à leur nature; il ſe ſert du feu pour rafraîchir les enfans dans la fournaiſe; il ſe ſert du limon & de la bouë pour rendre la vuë: il ſe ſert des croix & des adverſités pour rendre les ſiens heureux dans la vie. Combien en ſont venus juſqu'à aimer leur malheur; juſqu'à être jaloux de leurs propres

disgraces ; jusqu'à en faire gloire ? Moïse, maître de sa destinée, ne balance pas à choisir entre la servitude, & le Trône : il aime mieux vivre affligé avec le Peuple de Dieu, sous le joug d'un rude esclavage, que de regner un jour adopté par une Princesse infidelle ; il aime mieux souffrir toute la dureté des Egyptiens, que de goûter le plaisir passager d'un péché qui doit finir. Saint Paul baise ses fers : saint André embrasse sa croix : saint Ignace le Martyr invite les lions à le déchirer : les premiers Chrétiens font retentir leurs prisons de Cantiques célestes ; la joie entre dans ces lieux de ténébres où l'horreur habite ; on souffre avec plaisir l'exil & la proscription de ses biens ; on sort content des Tribunaux de la Justice, où l'on a été traité avec ignominie : nos Chrétiens, dit Tertullien, se glorifient de leurs persécutions, comme les soldats de leurs blessures. Miracle encore une fois de la Religion Chrétienne ! Je reconnois ici le doigt de Dieu ; il n'appartient qu'à vous, Seigneur, de faire

des heureux par la voie des tribulations.

Mais c'eſt foibleſſe d'eſprit, dit un ſage Mondain; c'eſt un tour d'imagination; ce ſont des viſions de gens que la dévotion a gâtés. Glorieuſe foibleſſe! ſainte illuſion! ſage folie de la Croix! c'eſt cette foibleſſe qui fait la force du Chrétien; c'eſt cette ſainte folie de la Croix, qui lui donne une ſi haute ſageſſe; qui lui inſpire une modération ſi rare, une patience ſi héroïque; qui le rend humble ſous la main de Dieu, égal, doux, docile, ſoumis aux ordres de la Providence: c'eſt elle qui étouffe les plaintes, les murmures; qui fixe ſes deſirs; qui lui fait goûter une paix profonde au milieu du trouble & des allarmes. Donnez-la moi, Seigneur, cette foibleſſe que le Mondain dédaigne; je n'en rougirai point, non plus que ſaint Paul; *Patior, ſed non confundor.* 2. Tim. c. 1.

Ah! Chrétiens, quand la foi n'auroit point d'autre uſage que de nous ſoûtenir dans nos peines, ce ne peut être que l'œuvre de Dieu; c'eſt une preuve de ſa vérité: le menſonge &

l'illusion pourroient-ils être le principe de tant de vertus ? O don de Dieu, lumiere descenduë du Ciel, science des Saints, éternelle sagesse, donnez-nous cette consolation solide que le Monde ne peut donner ! O Esprit Consolateur des ames affligées, ne me réprouvez point du nombre de vos enfans, qui versent leurs larmes dans le sein du Pere céleste, du Dieu de toute consolation ! Que les hommes se taisent & ne se mêlent point de vouloir soulager ma douleur:
Job.c.16. *Consolatores onerosi omnes vos estis*: Fâcheux Consolateurs, je ne veux point, ni de votre sagesse profane, ni de vos espérances trompeuses ; tout cela me laisse un fond de chagrin, un poids sur le cœur, une secrette amertume. Laissez moi soupirer aux pieds du Dieu que j'adore ; lui seul peut charmer mes ennuis ; c'est pour lui que je souffre ; il le sçait, il le voit,
2. Tim. c. 1. c'est assez pour moi : *Scio cui credidi.*

Il y a long-tems que la raison orgueilleuse, fiére, indépendante, fait des efforts inutiles pour s'élever audessus des disgraces de la vie, elle re-

tombe toujours par ſon propre poids dans la triſteſſe & dans la déſolation. Ah! Chrétiens, ne prenons pas le change. Que peut la raiſon humaine ſans la Foi, qui doit être ſon appui? C'eſt en vain qu'on emploie les plus beaux raiſonnemens du monde; tandis qu'on ne voit rien qui remplace le bien que l'on perd, on a toujours ſujet d'être inconſolable.

Mais ſi l'homme affligé trouve ſa conſolation dans la Foi, Dieu au même-tems y trouve ſa gloire, c'eſt le ſujet de ma ſeconde Partie.

QUELLE idée nous donne-t-on de Dieu, me direz-vous? d'un maître ſévere, qui nous afflige, & qui tire ſa gloire de nos humiliations. Cela s'accorde-t-il avec cette bonté par excellence, qui fait ſon caractere? Oui, Chrétiens: Dieu nous aime, il eſt vrai; il ne hait rien, dit l'Ecriture, des ouvrages qui ſont ſortis de ſes mains: il n'aime pas, dit-elle ailleurs, à voir ſouffrir les innocens; il ne veut la perte de perſonne: mais il eſt une ſorte de mérite que nous ne pouvons

SECONDE PARTIE.

avoir ſans qu'il nous en coûte. Un Prince peut combler de biens un favori, mais lui donnera-t-il la gloire des Armes, la réputation d'être brave, ſi celui-ci ne ſignale ſa valeur ? Il faut pour cela que le Prince l'expoſe au péril; qu'il prodigue une vie qui lui eſt chere; qu'il le rende digne de ſon eſtime, auſſi-bien que de l'approbation publique. Tel eſt notre Dieu: il nous aime encore une fois; & pouvons-nous en douter, après ce qu'il a fait pour nous ? mais il eſt un mérite qu'il ne peut nous donner que par la voie des afflictions. Qu'il nous honore de ſes graces; qu'il nous comble de ſes bienfaits, voilà ſes faveurs: mais qu'il nous éprouve par la tribulation, voilà notre vrai mérite. Otez aux Martyrs leurs combats, vous leur ôtez la Couronne, dit ſaint Ambroiſe:
Ambr. *Tolle certamina, tuliſti coronas.* Il a fallu que Dieu les éprouvât, dit le Sage, pour montrer qu'ils étoient di-
Sap. c. 3. gnes de lui : *Tentavit eos, & invenit illos dignos ſe.* Or c'eſt proprement par les afflictions que Dieu connoît ſi l'homme eſt digne de ſon choix, & que

que le Fidele fait honneur au Maître ſur la parole duquel il ſe répoſe. Comment cela ? deux réfléxions vous le feront connoître. Une ame affligée fait honneur au ſouverain domaine de Dieu par ſa ſoumiſſion ; une ame affligée honore la ſouveraine bonté de Dieu par ſon attachement : dévelopons ces deux penſées.

Tout le monde convient que le ſacrifice eſt non ſeulement l'acte le plus excellent de la Réligion : mais qu'il lui eſt même ſi eſſentiel, que ſans ſacrifice elle ne pourroit ſubſiſter, puiſque c'eſt par-là qu'elle reconnoît l'autorité ſuprême du tout puiſſant. Qualité dont Dieu eſt ſi jaloux, qu'à la fin de chaque Loi portée dans le Deutéronome, il ajoûte ces paroles, *Ego Dominus*, je ſuis le Seigneur. Mais qualité que l'homme honore excellemment par le ſacrifice ; lorſqu'en détruiſant la victime, il reconnoît que Dieu a pouvoir de vie & de mort ſur tous les êtres de la nature. C'eſt pour cela qu'entre les ſacrifices, l'holocauſte eſt le plus parfait; parce qu'il ne reſte rien de la victime, & que tout

eſt anéanti en la préſence du Créateur de toutes choſes, qui nous a tirés du néant, & qui peut nous y faire rentrer quand il lui plaira. Or il eſt à remarquer que dans le ſacrifice, l'homme ne ſubſtituë une victime en ſa place que parce que Dieu ne lui permet pas de s'immoler lui-même : ce qu'il doit être en état de faire, ſi le Seigneur l'ordonnoit ; & ce qu'il fait d'une maniere excellente dans les afflictions, où par une foi ſoumiſe il devient lui-même la victime.

Ce n'eſt plus le ſang des animaux, qu'il ſacrifie, mais ſa ſanté, ſa gloire, ſa fortune, ſa vie, ſa perſonne en un mot : & c'eſt ici qu'il faut appliquer les paroles de l'Ecriture : *Melior eſt* 1. Reg. c. 15. *obedientia quàm victimæ* ; l'obéiſſance vaut mieux que les ſacrifices. En voici la raiſon, dit ſaint Grégoire : *per vic-* Greg. *timas aliena caro, per obedientiam voluntas propria mactatur* : dans le ſacrifice, c'eſt une chair étrangere, mais par une ſoumiſſion reſpectueuſe aux ordres de Dieu dans les afflictions, c'eſt ſa volonté propre qu'on immole, avec des circonſtances qui font plus

d'honneur à Dieu que toutes les victimes du monde.

On a de la foi dans un état où tous les ſens ſont révoltés : on adore la main qui nous châtie ; on approuve des ordres rigoureux en apparence ; on étouffe la voix de la nature, qui veut éclater en murmures ; on fait taire la raiſon, qui veut fournir des ſujets de plaintes ; on l'oblige à ſacrifier tous ſes préjugés, à rendre hommage à Dieu, qu'elle n'entrevoit que dans les ténébres, & qu'elle croit ſur ſa parole : *Scio cui credidi* : on eſt content de ſe voir humilié, & comme anéanti ſous ſa main puiſſante : on n'expire pas ſous le fer ; mais hélas ! il ſeroit ſouvent plus aiſé de mourir, que de vivre. Soumiſſion plus glorieuſe au Maître qui nous gouverne, que tous les autres ſacrifices.

Que David, après la défaite des ennemis d'Iſraël immole cent victimes, qu'il faſſe retentir le Temple des Hymnes qu'il a faites à l'honneur du Dieu des armées ; je n'en ſuis pas ſurpris : il lui eſt aiſé de paroître au pied des Autels environné de gloire, & de

baiſer la main qui le couronne de lauriers. Mais que le même David affligé, déſolé, pourſuivi par un fils rebelle qui veut le détruire, abandonné des ſiens, & réduit à chercher un aſyle contre la violence d'Abſalon, ſe ſoumette en cet état aux ordres du Ciel : qu'il ſoit le ſeul qui juſtifie la conduite du Seigneur ; qu'au lieu de murmures & de plaintes, la douleur ne puiſſe lui arracher que cet aveu ſi glorieux à Dieu : *Faciat quod bonum*
2. *Reg.* c. 15. *eſt coram ſe.* Il eſt le maître abſolu de mon Trône & de ma vie ; qu'il diſpoſe de moi comme il voudra ; qu'il ne conſulte ſur cela ni mes inclinations, ni mes intérêts, ni ma gloire, mais qu'il faſſe ſans exception tout ce qui paroîtra meilleur à ſes yeux : je conſens à tout, ſa volonté ſuffit pour me calmer, qu'il prononce ſeulement cette parole déciſive de mon ſort : vous ne me plaiſez pas, & je ſuis prêt à deſcendre du Trône, où ſa main m'a élevé : *Si dixerit mihi :*
Ibid. *non places : præſto ſum.* Je ne laiſſerai point à mes amis le ſoin de fermer une plaie ſi douloureuſe ; le même

moment qui verra David malheureux, le verra ſoumis. Voilà encore une fois, Chrétienne Compagnie, une ſoumiſſion plus glorieuſe à Dieu que tout le reſte. Que les autres faſſent couler dans le Temple le ſang des Taureaux: le ſaint Roi verſe des larmes reſpectueuſes devant Dieu. C'eſt ſon Sceptre, c'eſt la paſſion la plus capable de flater une grande Ame, c'eſt ſon cœur, c'eſt ſa raiſon, c'eſt David tout entier, dont il fait un holocauſte : victime qui honore d'autant plus le Seigneur, qu'elle eſt plus noble. Dieu trouve dans un ſeul ſujet de quoi faire taire tous les murmures de l'univers. Il nous ſied bien de nous plaindre à lui, tandis qu'il voit des têtes couronnées ſoumiſes, réligieuſes, humbles, mettre leur Couronne aux pieds de l'Agneau, baiſer la main qui les humilie, s'eſtimer heureuſes d'avoir un Empire à lui ſacrifier.

Dieu ne veut pas ſeulement être adoré comme Seigneur de toutes choſes, il veut être aimé comme bon par excellence, & plus l'amour eſt pur & déſintéreſſé, plus il honore

cette bonté souveraine, qui doit être aimée pour elle-même. C'est ce qu'il est assez difficile de connoître dans la prospérité : *Qui non est tentatus*, dit l'Ecclésiaste, *quid scit* ? celui qui n'est point éprouvé par la tentation, peut il répondre de la disposition de son cœur ? Que sçait un homme heureux & comblé de biens, qui croit aimer Dieu, si ce n'est pas le bienfait qu'il aime, au lieu du bienfacteur ? C'est une énigme qui n'est pas facile à deviner, que le cœur de l'homme : *Pravum est cor omnium & inscrutabile : quis cognoscet illud* ? Or nous avons à servir un Dieu qui prend la qualité d'un Maître jaloux : *Dominus zelotes nomen ejus* : il veut sonder ce cœur, tout impénétrable qu'il semble être ; il en veut démêler les sentimens les plus secrets. Sçachons-lui gré de sa délicatesse : il nous est glorieux qu'un Dieu soit jaloux de la possession de notre cœur. Mais c'est par l'épreuve des afflictions qu'il veut s'en assurer : c'est la pierre de touche. S'il nous trouve également fideles dans cet état, il est sûr de

Ecclef. c. 35.

Jer. c. 7.

Ex. c. 34.

nous: mais pour s'en éclaircir, il commence par nous dépouiller lui-même de ce qu'il nous a donné de plus cher. Il en veut à la fortune, au bien, à la gloire, à la réputation, au plaiſir, à la ſanté, à la vie. Au reſte il ne ſe cache point du mal qu'il nous fait: il ſe déclare auteur de tout ce qui nous arrive; & quoiqu'il emprunte quelquefois une main étrangere pour nous fraper, il veut bien que nous croyions que c'eſt lui qui nous porte tous les coups, dès là qu'il permet un mal qu'il peut empêcher: *Si erit malum in civitate, quod dominus non fecerit?* *Amor. c. 3.*

Lors donc qu'il trouve dans ces cruelles conjonctures une ame fidele, qui non ſeulement ne l'abandonne pas, mais qui contre ſes propres intérêts, & malgré l'averſion preſque inſurmontable que nous inſpire la nature pour ceux qui nous affligent, eſt conſtante à le ſervir; qui s'attache à lui plus fortement que jamais, lors même qu'il ſemble tâcher de ſe rendre moins aimable; peut-il alors douter qu'il ſoit recherché pour lui-

même ? Quelle plus forte marque d'amour peut donner une foible créature à l'Auteur de ſon être, que de perſévérer de la ſorte, lorſqu'il lui eſt ſévére, dur en apparence, impitoyable, & qu'il ſemble ne l'avoir créée que pour la rendre malheureuſe?

Voilà de quoi Dieu fait gloire devant le démon, qui lui avoit reproché que la fidélité de Job étoit intéreſſée: vous avez, dit-il, pris ſa maiſon ſous votre protection: *Nonne tu vallaſti eum, ac domum ejus*? Il eſt riche en grains, en troupeaux, en pâturages, heureux en enfans, plein de vigueur & de ſanté; eſt-il ſurprenant qu'il s'attache à un maître qui le comble de ſes faveurs? Mais étendez le bras, frapez-le, Seigneur, & vous verrez alors s'il eſt à vous. Dieu comme piqué d'émulation, livre pour un tems à la tentation le Juſte qu'il aime: il le trouve fidele juſqu'à en recevoir des bénédictions, malgré les réproches d'une femme impie qui raille de ſa ſimplicité; c'eſt alors que le Seigneur triomphe: il ſemble que ce ne ſoit pas Job, mais que ce

Job. c. 1.

ſoit Dieu lui-même, qui ait remporté la victoire. L'avez-vous vu, dit-il, mon ſerviteur? a-t-il ſon pareil ſur la terre? *Numquid conſideraſti ſervum meum Job, quod non ſit ei ſimilis in terra?* il ne put s'empêcher de féliciter Abraham, après l'avoir éprouvé, juſqu'à lui faire lever le bras pour immoler ſon fils. *Nunc cognovi.* Ah! je connois maintenant que vous m'aimez. Avantage que n'ont point les Princes de la terre: ils veulent quelquefois ſe flater d'avoir des ſujets déſintéreſſés, qui ne ſont attachés qu'à leurs perſonnes: mais qu'ils ceſſent de verſer des graces ſur eux, qu'ils les humilient, qu'ils les dépouillent de leurs biens, de leurs emplois, & qu'ils trouvent en eux une fidélité qui ſoit à l'épreuve de ces diſgraces. Il n'appartient qu'à vous, ô mon Dieu, d'avoir des ſerviteurs de ce caractere, qui ne s'éloignent point de vous, quand vous les maltraitez: que dis-je? qui ſoient alors plus attachés à votre ſervice, plus ſoigneux de vous plaire, plus zélés pour votre gloire, plus contens de vous que

Ibid.

ceux-là même que vous rendez heureux ſur la terre, & qui devroient vous aimer le plus.

Mais il nous ſemble quelquefois que Dieu ſeroit plus glorifié, s'il donnoit du ſuccès aux perſonnes, dont l'exaltation eſt néceſſaire pour le bien de l'Egliſe; que c'eſt abandonner ſes intérêts, que de négliger les leur. Non, Chrétiens, ce n'eſt point là l'Eſprit de l'Evangile; laiſſons à Dieu le ſoin de ſa gloire, & prenons garde que nous ne ſoyons plus jaloux de la nôtre que de la ſienne. Il connoît mieux que nous par quelle route il y doit aller: ce n'eſt ni à la puiſſance des Grands, ni à la valeur des guerriers, ni à l'éloquence des Orateurs, ni à la ſageſſe des Philoſophes, ni à l'opulence des riches, que l'Egliſe de Jeſus-Chriſt eſt redevable de ſon établiſſement & de ſon progrès: c'eſt au ſang des Martyrs, c'eſt à la patience des Chrétiens: c'eſt par-là que la foi s'eſt établie, & j'oſe dire qu'elle ſe conſervera par-là plus que par toute autre voie. Tandis que l'Egliſe aura des Chrétiens fideles, patiens, hum-

bles, ſoumis, réſignés, courageux, & conſtans dans les afflictions; des hommes faits de la ſorte, feront plus d'honneur à la Réligion que des Conquerans: Dieu n'a beſoin de perſonne.

Ce n'eſt pas après tout que quand la grandeur humaine eſt humiliée & anéantie devant ſes yeux, il ne s'en ſerve alors utilement pour ſa gloire. Il a mis en œuvre la valeur des Conſtantins, des Clovis, des Charlemagnes, & de tant de Héros Chrétiens, qui n'ont pas dédaigné l'humilité de la croix: & c'eſt une même conduite aſſez ordinaire à la Providence, de commencer par humilier ceux dont elle veut ſe ſervir pour de grandes choſes. Moïſe deſtiné à la délivrance du peuple de Dieu, vit la main qui devoit opérer tant de merveilles couverte de lépre. Saint Paul, ce vaiſſeau choiſi de Dieu pour porter ſon nom aux gentils & aux Princes de la terre, eſt appellé à ce ſaint Miniſtere par des afflictions: je lui ferai voir, dit le Seigneur, combien il doit ſouffrir de choſe en mon Nom.

Et voilà, MADAME, ce qui releve

l'espérance des personnes qui ont le véritable esprit de l'Evangile. Si VOTRE MAJESTE' n'avoit que les grandes qualités que le monde admire ; que cet air noble & majestueux qui paroît fait pour l'Empire ; qu'un esprit sublime & délicat : qu'une ame assez sensible, & assez éclairée pour ne laisser rien échaper de ce qu'il y a de plus affligeant dans les disgraces, mais assez ferme & assez élevée pour les soûtenir toutes entieres : si VOTRE MAJESTE', dis-je, n'avoit que ce mérite distingué qui charme les hommes du siécle, les gens de bien auroient peut-être lieu de craindre que tout cela ne fût pas recevable au jugement de Dieu. Mais comme les perfections naturelles qui éclatent en votre personne, sont jointes à une piété qui en rehausse le lustre ; que l'édifice de tant de vertus héroïques est fondé sur l'humilité Chrétienne, il n'est rien que nous ne devions espérer. Tout engage Dieu à vous rendre la Couronne que vous lui avez sacrifiée : vous regnerez dans ce monde & dans l'autre où nous conduise, &c.

SERMON SUR LE PARDON DES INJURES.

Ego autem dico vobis : Diligite inimicos veſtros.

Pour moi je vous dis : Aimez vos ennemis. En S. Matth. ch. 5.

LA vérité que j'ai à vous prêcher aujourd'hui, MESSIEURS, trouvera ſans doute dans vos eſprits d'étranges préjugés à combattre. Je ſçais qu'on éleve la jeuneſſe dans le Monde à des ſentimens bien contraires à ceux de Jeſus-Chriſt ſur cet article, & que la nobleſſe ſe fait du point d'honneur comme un Evangile à part. Auſſi, MESSIEURS, ſi je ne ſuivois en cela que mes propres lumieres, j'aurois abandonné mon deſſein, dans la crainte de n'y point réüſſir.

Mais d'autre part je vois que l'Evangile nous fait du pardon des injures un point capital de Réligion ; que les Apôtres ont trouvé les mêmes obſtacles, ou de plus forts à vaincre, & qu'ils les ont ſurmontés ; qu'une doctrine ſi ſublime a mieux fait connoître la ſainteté de la Réligion Chrétienne, que les miracles. Je ne veux donc point déſeſpérer d'établir parmi les Fideles ce que les Apôtres ont établi parmi les Payens.

Je ne prétens point au reſte m'arrêter là-deſſus à l'autorité de l'Ecriture : dès-là qu'on eſt Chrétien, on eſt perſuadé que ſelon les principes de l'Evangile, il n'y a point de ſalut pour ceux qui refuſent de pardonner à leurs ennemis : les plus obſtinés ne diſputent pas du fait, il eſt trop évident ; mais on ſe rétranche ſur l'un de ces trois articles, ou que la Loi qui commande le pardon des injures eſt une Loi injuſte, ou qu'elle eſt trop difficile, ou qu'il en faut au moins reſtraindre l'obligation à certains devoirs, auſquels on ſe contente de ſatisfaire. Or voilà, MESSIEURS,

à quoi je veux répondre dans ce Diſcours; en juſtifiant cette Loi, ce ſera le ſujet de mon premier Point; en la facilitant, c'eſt mon ſecond Point; en faiſant ſentir toute l'étenduë qu'elle doit avoir, c'eſt le troiſiéme Point. Je vous demande, mes chers Auditeurs, que dans une matiere auſſi importante que celle-là, vous ſuſpendiez vos préjugés pour quelque tems. Implorons le ſecours du ciel par l'interceſſion de Marie. *Ave.*

PREMIERE PARTIE.

C'EST une choſe étrange, MESSIEURS, que la paſſion la plus injuſte du monde ſe plaigne qu'on lui faſſe injuſtice, quand on veut la réprimer, je veux dire le deſir de la vengeance. Le vindicatif eſt injuſte, premiérement à l'égard de Dieu; ſecondement à l'égard du prochain: troiſiémement à l'égard du Magiſtrat revêtu de l'autorité publique; quatriémement à l'égard de lui-même.

Injuſte en premier lieu, MESSIEURS, à l'égard de Dieu. La juſtice vindicative eſt un acte d'autorité ſouveraine: il n'eſt point de Seigneur, qui ayant

droit de justice sur ses Terres, ne regardât comme un attentat à ses droits, qu'on osât se la faire par soi-même. Or Dieu a un droit naturel de justice sur tout l'Univers, & il nous déclare
Deut. c. 32. qu'il se le réserve : *Mea est ultio, & ego retribuam* : le grand & le petit, le maître & l'esclave, tous sont ses sujets. Qui êtes-vous donc, ô homme, pour oser prendre une autorité, que Dieu n'a donnée à personne dans
Rom. c. 9. sa propre cause ? *O homo tu quis es* ? Un Pere de famille dans sa maison ordonnera qu'aucun de ses gens n'entreprenne d'en punir un autre, & qu'on ait recours à lui : cela est dans l'ordre ; on s'y soumet. Dieu se réserve le même droit ; & le vindicatif ne veut pas obéir à cette Loi : quoi de plus déraisonnable ? *Mea est ultio, & ego retribuam.*

Le vindicatif en second lieu, est injuste à l'égard du prochain, soit qu'on examine les causes de la vengeance, soit qu'on en considére les effets. Je dis les causes de la vengeance: car qui a allumé dans son cœur une haine irréconciliable ? c'est souvent

le devoir. Un Magiſtrat ne vous a pas été favorable, & il n'a pu l'être dans les régles : *Inimicus factus ſum verum dicens.* Un homme par obligation de ſa Charge a fait rapport de votre mauvaiſe foi, de vos fourberies, s'eſt opposé à votre ambition, à vos injuſtices, a refuſé un mariage, vous a diſputé un héritage, ſur lequel il croit avoir droit; il n'a pas voulu ſigner un acte qui lui paroît injuſte, ou dans lequel il y a à riſquer : il ſe trouve votre concurrent dans la pourſuite d'une grace, & il l'obtient; il ne vous a pas fait un plaiſir d'ami, qu'il n'eſt pas obligé de vous faire: incontinent voilà la guerre déclarée; la colere éclate, vous devenez ſon ennemi, vous cherchez à le perdre : qu'y a t'il de plus injuſte ? Gal. c. 4.

Car enfin cet homme ſoumis à ſon devoir eſt-il coupable pour n'avoir pas voulu conſentir à vos injuſtices ? eſt-il obligé de vous céder ſes prétentions, de vous faire des graces d'ami ? Mais il les fait à d'autres : eſt-il rien de plus libre que les graces : Dans votre emploi, quand vous reprenez

ceux qui manquent, & que vous faites votre devoir, trouvez-vous bon qu'on vous traite comme un ennemi; qu'on regarde les fonctions de votre Charge comme des actes d'hostilité? Autre injustice: souvent celui dont vous vous croyez offensé ne le sçait pas même, & n'en a pas eu la pensée. Vous vous faites juges de ce qui se passe dans son cœur, vous enflez, vous grossissez, vous interprétez, vous empoisonnez les paroles les plus innocentes, les actions les plus simples; votre délicatesse leur donne des couleurs si noires, des intentions si malignes, que cet homme, à vous entendre parler, ne pense qu'à vous nuire. Or je vous demande où est la justice, de juger ainsi des intentions les plus secrettes de votre prochain.

L'injustice n'est pas moins grande, si nous considérons les effets de la vengeance. Car premierement, on ne garde pas l'égalité qu'il doit y avoir entre le châtiment & l'offense: il y a des gens qui regretent les tems de la Loi de Moïse, & qui citent la Loi *Exod. c. 2.* du Talion, *Oculum pro oculo, dentem*

pro dente. On ne considere pas, dit saint Isidore, que ces paroles sont dans la Loi, pour celui qui offense, afin d'arrêter les saillies de sa colere, & non pas pour celui qui est offensé, ni pour allumer le desir de la vengeance. Mais tenons-nous-en même précisément à ces termes: où sont ceux qui observent cette égalité dans la vengeance: il m'a fait telle chose, dit-on; & on n'ajoûte pas, il y a dix ans que ma haine dure, & depuis ce tems-là je lui ai fait tous les déplaisirs que j'ai pu. Il a dit cela de moi; & on n'ajoûte pas, il y a dix ans que pour une parole je le déchire à tout propos, je le tourne en ridicule, je censure toutes ses actions, je le calomnie même. On dit, il m'a refusé telle grace; & on n'ajoûte pas & moi depuis ce tems-là je lui ai refusé les devoirs les plus communs de la civilité & du Christianisme. Vous ne le dites pas; mais vos amis trouvent la chose si déraisonnable, qu'ils le disent pour vous, & en sont souvent indignés. Avec cela ces personnes qui trouvent le précepte in-

juste, se sçavent bon gré de ces excès de vengeance: ils se font une mauvaise gloire d'être rédoutables dans une ville; d'être des gens qu'on n'ose attaquer; de ne rendre pas le double, mais le centuple. O homme vindicatif, quel est votre aveuglement?

Secondement, on va à la vengeance par toutes sortes de voie: on n'examine plus rien; tout paroît légitime contre un ennemi. Mais vous lui disputez un droit qui lui est acquis, un rang que personne ne lui dispute: mais vous usez pour cela de médisance; vous voulez que tout le monde entre dans les sentimens de votre passion; on n'en fait jamais assez à votre avis: pour un ennemi qu'on vous a fait, vous en suscitez cinquante; le parjure, le mensonge, l'injustice, tout y est employé: où est, je vous prie, la raison?

Le vindicatif en troisiéme lieu, est injuste à l'égard du Magistrat revêtu de l'autorité publique. L'ordre de la Justice demande, que nul ne soit Juge dans ce qui le regarde; c'est un sentiment universel: or le vindicatif veut

ſe rendre arbitre de ſa vengeance. En matiere civile un homme ſeroit ridicule de vouloir prononcer lui-même ſur un procès qu'il a ; nos intérêts nous aveuglent : ainſi les Loix divines & humaines reſervent le droit de juger à l'autorité publique du Prince, ou du Magiſtrat. Mais ils ne le font pas, me direz-vous : c'eſt alors leur faute, & non celle de la Loi ; c'eſt au jugement de Dieu qu'il en faut appeller : *Arguet in æquitate pro manſuetis terræ.* Mais il eſt permis de repouſſer la force par la force : c'eſt-à-dire, que lorſqu'on vous a fait injure, vous pouvez empêcher qu'on ne vous la faſſe ; mais ce n'eſt pas à dire, que quand elle eſt faite, il vous ſoit libre de la venger : autrement il vous ſera permis d'aller vous-même piller les maiſons de ceux qui poſſedent votre bien injuſtement : & de-là, MESSIEURS, quel déſordre ? *Iſai c. 11.*

Enfin, le vindicatif eſt injuſte à l'égard de lui-même. Quoique ce terme, à le prendre dans la rigueur de l'école, ne ſoit pas tout-à-fait juſte ; il eſt certain que le vindicatif ſe prive du

droit commun que lui donne le précepte du pardon des injures ; en quoi il se fait un tort considérable. Car enfin il n'est pas exemt de fautes, & les plus délicats ne sont pas toujours les plus discrets à l'égard d'autrui : or en condamnant d'injustice cette Loi, il prononce contre lui-même, & empêche qu'on ne lui pardonne : *Si peccatorem & peccaturum se homo cogitet*, dit saint Pierre Chrysologue, *tunc incipiet amare veniam, & non amare vindictam. Audis-tu, quia remittere debeas, & quia remitti tibi debeat nunc audis ; peccabis & tu illi cras, qui hodie tibi peccavit.*

Pet.Chrys.

Et c'est ici, MESSIEURS, que la bonté de Dieu me paroît admirable, d'avoir pourvu à nos intérêts avec tant de soin. En effet, mon Dieu, que vous importoit que des vers de terre comme nous s'entredéchirassent, se voulussent du mal, pourvu que chacun vous adorât en particulier, vous rendît ses devoirs, vous aimât, vous priât ? l'intérêt de votre gloire étoit par-là à couvert. Que vous importoit-il de chercher le

nôtre, & de le chercher même à vos dépens : de vouloir qu'on nous aimât, lors même que nous ſommes vos ennemis par le péché ; de vouloir qu'on laiſſât à l'Autel le ſacrifice, qui eſt l'action la plus ſainte de la Réligion, pour venir ſe reconcilier avec nous ; de remettre toutes les offenſes à ceux qui nous remettoient les nôtres ; en un mot, de venger notre querelle par l'enfer, comme la vôtre ?

Ah ! MESSIEURS, reconnoiſſons à ces aimables ſoins les entrailles paternelles d'un Dieu qui nous aime, qui regarde ſes enfans comme une partie de lui-même : aimons un Chef ſi plein de charité pour ſes membres : il jugeoit bien par notre extrême délicateſſe à ſupporter les défauts d'autrui, & par notre fragilité à offenſer notre prochain ; que l'Egliſe des Fideles ſeroit troublée par des diviſions continuelles, s'il ne ſe mettoit, pour ainſi dire, entre nous, pour appaiſer les différends : s'il ne portoit une Loi, qui ne ſervît comme de barriere contre la fureur du vin-

dicatif. Mais on ne me pardonne pas à moi : à qui en est la faute, MESSIEURS, est-ce à la Loi, ou à ceux qui la violent ? Si elle étoit observée comme autrefois dans la primitive Eglise, y auroit-il une paix, une union égale à celle des Chrétiens ? mais vouloir pour cela accuser la Loi d'injustice, n'est-ce pas manquer de respect pour le souverain Législateur ?

A cela, mes Fréres, je sçais ce qu'on oppose ordinairement : une injure soufferte, dit-on, attire une autre injure. Et moi je soûtiens le contraire, & j'ai l'expérience pour moi ; une injure pardonnée étouffe les inimitiés, *carbones ignis congeres super caput ejus* : mais une injure vengée éternise les querelles ; c'est un héritage qui passe de pere en fils ; c'est un feu qui ne s'éteint jamais.

Rom. c. 12.

Il y a du moins, ajoûte-t'on, de la lâcheté à pardonner, & du courage à se venger. Mais qui le dit, MESSIEURS ? la difficulté de l'action, & le penchant qui nous porte avec tant de facilité à la vengeance, pour laquelle il ne faut qu'une impétuosité

naturelle

naturelle commune aux bêtes, font bien voir le contraire. Ce ſont là des craintes chimériques: tout ce qui a raiſonné en homme eſt d'un avis différent. Socrate, Phocion, Caton, Sénéque, Epictéte, tant d'autres Sages du monde ont pardonné à leurs ennemis. Je les cite, non pas à des Chrétiens, mais à des gens qui ſe piquent d'être Philoſophes, & de ſe mettre au-deſſus du commun des hommes en beaucoup de choſes où il ſeroit expédient qu'ils ſe ſoumiſſent à la Foi, & qui dans ce rencontre s'aſſujettiſſent à des idées populaires.

J'en appelle, MESSIEURS, à vous-mêmes: de bonne foi, qu'avez-vous penſé des réconciliations que vous avez vuës dans le monde: qu'en a-t-on dit? Quand elles ont été l'effet d'une injuſtice, d'un complot criminel, comme celle d'Hérode & de Pilate, *facti ſunt amici in ipſa die*: *Luc. c. 23.*
on en a mal parlé, on a tourné en ridicule la vanité, l'avarice, la crainte ſervile, la baſſeſſe de ces ennemis jurés, qui ont ſacrifié tous leurs reſſentimens, & leur honneur même à

des intérêts temporels. Mais quand par un eſprit purement Evangélique, & ſans avoir aucune prétention humaine, on a vu des perſonnes remettre des injures qu'on leur avoit faites, alors n'a-t-on pas regardé cette action comme un exemple de généroſité Chrétienne? On en a été édifié; on n'a point traité de lâche, d'eſprits bas & foibles ceux qui l'ont pratiquée; on a été ſurpris de cette force héroïque; on s'eſt voulu du mal de n'avoir pas autant de courage; on a eu honte de ſa foibleſſe. Tels furent les ſentimens de Saül, lorſqu'il connut ce que David, qu'il perſécutoit, venoit
1. Reg. c. 24. de faire pour lui : *Levavit vocem ſuam, & flevit; dixitque ad David: Juſtior tu es, quàm ego.*

Mais ſi je ne me venge, on l'attribuera à la crainte, & non pas à la Religion; & mon honneur enfin y eſt toujours intéreſſé. Je répons à cela, MESSIEURS, que toutes les injures à pardonner ne regardent pas le point d'honneur : ainſi vous ne pouvez pas diſconvenir que le pardon alors ne vous fût honorable. D'ail-

leurs ces loix maudites du ſiécle corrompu ne ſont pas pour tous les états, & il eſt honteux de voir des gens d'Egliſe, & de Robe s'en prévaloir, eux qui par leur caractere & leur profeſſion, au ſentiment du Monde le plus mondain, ſe deshonorent par la vengeance, & devroient ſe faire honneur de la modération. C'eſt de plus une maxime à préſent établie dans la plus ſaine partie de la Nobleſſe & des gens d'épée, après les Edits des Princes, les Anathêmes des Souverains Pontifes, qu'il y a d'autres voies que celles de la vengeance pour reparer ſon honneur, & effacer l'outrage qu'on a reçu. Il ſeroit indigne que le caprice de quelques gens indiſcrets décidât le contraire. Jamais il n'y eut moins de duels que dans le ſiécle où nous ſommes, & jamais il n'y a eu plus de bravoure & de véritable valeur.

Enfin, ce vain honneur dont on fait tant de bruit, le conſerve-t-on avec un ſi grand ſoin dans toutes les autres occaſions? Cet honneur exigeroit de vous de la probité, de la fidélité dans le commerce, dans les paroles

qu'on donne ; point de menſonge, de fourberie, de mauvaiſe foi, de trahiſons quand il s'agit de vos intérêts ; point d'emportemens, de violences ; point d'excès, de débauches qui font honte à la nature : c'eſt là où il faudroit avoir ſoin de ſon honneur, & c'eſt-là où on l'oublie. Au contraire que dans une occaſion de pardonner ce phantôme de l'honneur ſe préſente, c'eſt un monſtre inſurmontable, & c'eſt ici que Dieu vous ordonne de le ſacrifier : alors vous reprenez cet honneur flétri dans le monde, cet honneur perdu, anéanti, pour autoriſer votre vengeance. O ſiécle ! que dirai-je ſur cela de ta bizarrerie ? Elever la jeuneſſe dans cette délicateſſe du point d'honneur ſur les injures ; & ſouffrir qu'elle renonce à l'honneur par une conduite criminelle & une vie corrompuë ! Il ſemble, ô mon Dieu, que ce ſoit aſſez que votre Loi défende une choſe pour la rendre légitime au jugement du Monde : je dis ce Monde que vous avez toujours regardé comme votre ennemi ; ce Monde réprouvé, pour lequel il ne peut y avoir de ſalut.

Après tout, MESSIEURS, j'avouë qu'il eſt difficile de pardonner une injure, & que l'action eſt héroïque : mais il eſt des voies pour vous faciliter cette Loi ; c'eſt le ſujet de ma ſeconde Partie.

NON, Chrétiens, cette impuiſſance prétenduë que vous alléguez, ne vient pas de la choſe même ; elle vient de la malignité de votre fonds. Vous ne pouvez pas ici vous excuſer comme du jeûne ſur la maladie, ou ſur la foibleſſe de votre compléxion : la ſanté n'y contribuë rien. Il ne s'agit point d'aumônes, vous pourriez vous en excuſer ſur vos beſoins. On ne vous demande point un exercice pénible, des méditations profondes ; vous pourriez apporter ſur cela votre peu de ſuffiſance. On vous demande ſeulement de pardonner à la perſonne qui vous a offenſé : le tort qu'il vous a fait eſt perſonnel ; vous pouvez le relâcher ; il ne vous en coûtera qu'un peu de violence que vous vous ferez pour le Ciel ; & cette violence ſera même payée dans le tems SECONDE PARTIE.

par le repos d'eſprit où vous vous mettrez en pardonnant:

Car penſez, s'il vous plaît, à ce que vous allez faire. Vous dites qu'il eſt trop difficile de pardonner, mais ne l'eſt-il point davantage de vous venger? La perſonne dont vous vous plaignez eſt peut-être au-deſſus de vous; hors d'atteinte aux coups que vous lui porterez: ce ſera vous attirer de nouvelles diſgraces. Et comme ceux qui s'embarquent ſur mer par eſpérance du gain riſquent beaucoup, & perdent ſouvent le principal; ne craignez-vous point qu'en vous embarquant ſur une mer auſſi orageuſe que celle de la vengeance, il n'y ait plus à perdre pour vous qu'à gagner.

Il vous faut des miniſtres de votre vengeance, engager des gens dans votre parti, plaider, ſolliciter, pourſuivre, faire des frais conſidérables au péril de ne rien retirer, eſſuyer la fatigue d'une longue procédure, ou faire un coup d'éclat qui vous engage à ces ſuites tragiques que vous avez vuës dans les autres, & que vous avez déplorées. Le moins qui vous

en puisse arriver, c'est de perdre le repos, & de vivre dans cette agitation continuelle qu'inspire la haine. Car comme le feu s'attache à son propre sujet, avant que d'agir sur un sujet étranger; ainsi la haine commence par déchirer le cœur qu'elle possede, avant que d'exercer sa cruauté sur l'ennemi qu'on poursuit.

Ce seroit ici le lieu de vous tracer l'image d'un cœur possedé du desir de la vengeance : mais qui le peut mieux que vous, qui en avez senti les traits les plus vifs ? N'est-ce pas un enfer anticipé, que de brûler jour & nuit d'un feu cuisant, qui sans cesse vous retrace le souvenir de la personne que vous poursuivez, comme d'un monstre odieux; qui grossit l'injure, qui vous enflamme d'indignation, qui vous souleve à la seule vuë de votre ennemi? Quelle rage, s'il est heureux, & s'il réüssit dans ses entreprises? quel dépit, s'il est honoré? Quel désespoir, s'il est puissant? Quelle envie, si on en parle bien? Quelle appréhension, s'il a le dessus? Quels soupçons, s'il a de l'adresse & de l'habileté?

Quelle inquiétude pour ſuivre les menées qu'il trame peut-être contre vous ? Quels combats de paſſions, qui ſe ſuccédent ſans ceſſe ? Ah ! combien de fois a-t-on ſouhaité dans le ſecret du cœur de n'avoir jamais formé cet orage, ni remué l'affaire où l'on s'eſt engagé ?

Cependant eſclave du reſpect humain on traîne ſa chaîne, on n'en veut pas, dit-on, avoir le démenti; on redouble ſes ſoins ; on met tout en œuvre, argent, amis, crédit, pouvoir, artifices : & après des fatigues incroyables qu'on a eſſuyées dans le cours d'une vengeance, je ne puis, dit on, pardonner ; cela eſt trop difficile. Hélas ! Seigneur, ſi vous aviez ordonné par une Loi toutes les peines que ſe donne le vindicatif, qui l'obſerveroit ? Qui ne s'excuſeroit ſur une impuiſſance abſoluë ? Qui ne condamneroit votre Loi de tyrannie ? Vous voulez nous exempter de ces peines, & on veut les eſſuyer pour ſe ſatisfaire : la paſſion rend tout aiſé & facile ; la Loi rend tout impoſſible, & nous prétendons que cette im-

puiſſance volontaire nous excuſe ?

La paſſion de la vengeance eſt aſſez forte, me direz-vous, pour paſſer par-deſſus un intérêt temporel. Il eſt vrai : mais le ſera-t-elle aſſez pour paſſer pardeſſus celui de votre ſalut ? *Deus*, dit ſaint Auguſtin, *dura præcepit, ſed majora promiſit.* Ne vous arrêtez pas tellement à la difficulté de l'action, que vous ne faſſiez réfléxion à la grandeur de la récompenſe : *Dimittite & dimittemini.* Admirez la bonté de Dieu, qui a attaché un intérêt auſſi conſidérable que ſa grace, au pardon des injures. Peut-être votre vie n'a pas été réguliere, les jugemens de Dieu vous effrayent & avec raiſon, vous ne ſçavez ſi vous êtes en grace, ni par où il y faut rentrer : voici une voie ſûre & infaillible, auſſi immanquable que la parole de l'Evangile. Pardonnez, & tenez pour aſſuré que Dieu vous pardonne : que l'énormité de vos péchés ne vous étonne point ; ſi vous pardonnez à votre ennemi, le pardon vous eſt acquis. Voilà la régle des bontés de Dieu ſur nous : *Dimittite & dimittemini.*

Luc c. 6.

Ainſi, Chrétiens, ſi votre conſcience vous intimide, demandez-vous dans le ſecret du cœur : pardonnai-je ſincerement à cette perſonne? & ſi vous trouvez que cela ſoit ainſi, toutes vos appréhenſions doivent être calmées par-là. Au contraire, euſſiez-vous fait la pénitence la plus auſtére, ſi vous conſervez du reſſentiment dans le cœur, vous n'avez rien fait :
Matth. 6. 28. *Sic & Pater meus cæleſtis faciet vobis, ſi non remiſeritis unuſquiſque fratri ſuo de cordibus veſtris.* Il y a plus : Dieu rétracteroit même le pardon accordé; & il ſera plus irrité de la dureté que vous aurez pour votre prochain, que de tous vos crimes paſſés. *Serve nequam, omne debitum dimiſi tibi : nonne ergo oportuit & te miſereri conſervi tui?*

Ajoûtons que Dieu nous a engagés à prononcer tous les jours contre nous-mêmes, ſi nous ne pardonnons. Il a voulu inférer dans la priere qu'il nous a enſeignée, cette clauſe
Matth. 6. qui nous condamne : *Dimitte nobis.... ſicut & nos dimittimus ;* pardonnez-nous, comme nous pardonnons.

C'eſt-à-dire, ne nous pardonnez pas, ſi nous ne pardonnons pas ; ſoyez dur à notre égard, ſi nous le ſommes à l'égard de nos freres ; faites-nous ce que nous leur faiſons : haïſſez-nous, abandonnez-nous, réjouiſſez-vous de notre mal, travaillez à renverſer notre maiſon, oppoſez-vous à nos deſſeins, traverſez-nous en tout, ſi nous nous comportons de la ſorte envers les autres, *ſicut & nos.*

Mais voici, mon cher Auditeur, où je vous attends : peut-être les actions d'un Dieu feront-elles plus d'impreſſion ſur vous que ſes paroles. Vous êtes Chrétien, & Dieu vous a fait la grace de vous conſerver la foi : donnez, je vous prie, un moment d'attention au pied de votre crucifix à ce que votre Dieu vous apprend : le cœur ſur ce ſujet eſt plus difficile à réduire que l'eſprit : ſouffrez qu'un exemple ſi beau faſſe ſur vous ce qu'il a fait ſur tant d'autres : ne vous rendez qu'à votre Sauveur, il eſt le ſeul qui le mérite : mais ne le rebutez pas; il y auroit de l'injuſtice de n'obéir pas au Légiſlateur, qui exemt de la Loi

par la ſupériorité de ſon être, veut bien s'y ſoumettre le premier.

Si quelqu'un eut jamais droit à la vengeance, ça été Jeſus-Chriſt. Il avoit reçu tous les outrages imaginables. Vous le voyez ſans honneur, attaché à une croix entre deux criminels, dépouillé, abreuvé de fiel, chargé de malédictions, & traité comme le dernier des hommes: il ne s'eſt attiré ce traitement par aucune action, je ne dis pas mauvaiſe, mais même indiſcrete: ſi l'injure croît à proportion de la qualité de la perſonne, je veux bien n'oublier pas ici votre mérite & votre rang, mais n'oubliez pas le ſien: enfin il n'ignoroit pas en quoi conſiſte le véritable honneur, & il ne pouvoit ſe tromper dans le jugement qu'il en
Aug. faiſoit. *Vidiſti pendentem*, dit ſaint Auguſtin, *audi clamantem*. Vous ſentez toute la grandeur de l'outrage; elle révolte votre eſprit, juſqu'à ébranler votre foi: *Audi clamantem*: ce qu'il va dire en cet état, non pas long-temps après l'outrage, mais dans le fort de l'action, dans l'inſulte

même, dans les approches de la mort la plus honteuſe, lorſque ſes ennemis ſe moquent de lui, confondra ſans doute votre délicateſſe. *Pater, dimitte illis.* Il ne dit pas : Juge des vivans & des morts, vengeur de l'innocence opprimée ; ce ne ſont point ces titres odieux, dont il a beſoin. *Pater* : c'eſt le nom de Pere qu'il emploie, pour exciter, réveiller ſa tendreſſe, & pour obtenir plus aiſément ce qu'il demande. *Dimitte illis*, pardonnez-leur la trahiſon, le parjure, les calomnies, la violence, l'envie, enfin le déïcide infame qu'ils commettent. *Pater dimitte* : oubliez tous ces crimes, dont l'idée ſeule redouble votre colere, & penſez ſeulement que vous êtes mon Pere, & que c'eſt un Fils mourant qui vous prie. *Illis* : à eux ; mais encore à qui ? à ce peuple ingrat, que j'ai préféré à toutes les Nations du Monde ; à Judas, qui m'a trahi, aux Phariſiens, qui m'ont livré ; à Pilate, qui m'a condamné ; à Hérode, qui m'a traité d'inſenſé ; aux faux témoins, qui ont dépoſé contre moi ;

aux bourreaux, qui m'ont attaché à cette croix : pardonnez-leur, mon Pere : *Nesciunt enim quid faciunt* : ils ne connoissent point l'énormité de leur crime. Mais comment pouvez-vous, Seigneur, alléguer cette excuse en leur faveur ? Ils ont été
Joan. c. 19. témoins de vos miracles : *Quid facimus, quia hic homo multa signa facit* ? Pilate, qui vous a condamné, a reconnu lui-même votre innocence :
Joan. c. 11. *Non invenio in eo causam* : sa femme l'en a averti, l'a intimidé : *Nihil tibi*
Matth. c. 17. *& justo illi* ? Les soldats en voulant vous saisir, sont tombés à la renverse. Ce peuple ingrat peut-il ignorer que c'est à l'Auteur de la vie qu'il s'est
Luc c. 23. attaqué ? Il n'importe ; *Pater dimitte illis*, mon Pere pardonnez leur. Voilà, Chrétiens, de quelle maniere votre Dieu a vengé sa mort, en priant pour ses ennemis : priere si efficace, que ce sont ceux qui l'ont fait mourir, qui ont participé les pre-
Ibid. miers au mérite de son sang. *Videns autem Centurio.... & omnis turba eorum qui simul aderant.... percutientes pectora sua, revertebantur.*

Or ce que le Fils de Dieu a fait, mon cher Auditeur, il nous a ordonné de vous l'annoncer : c'eſt ſon Teſtament. *Pater tuus præcepit nobis, ut hæc tibi verbis illius diceremus : Obſecro ut obliviſcaris ſceleris fratrum tuorum, & peccati atque malitiæ, quam exercuerunt in te.* L'ingrat qui vous a outragé ne mérite aucune grace ; ne lui pardonnez donc pas à lui ; il eſt indigne de vos bontés. Mais ne puis-je obtenir que vous me pardonniez à moi ? L'outrage qu'il vous a fait, vous doit-il faire oublier le bien que je vous fais ? Pourquoi, ſi ſenſible à la haine d'un ennemi, êtes-vous inſenſible à mon amour ? L'image de cet ennemi qui réveille votre reſſentiment, m'a-t-elle pleinement effacé de votre cœur ? Eſt-ce trop vous demander que ſa grace, en vous obtenant la vôtre ? Et mon ſang qui peut appaiſer la colere d'un Dieu irrité par tant d'offenſes, ne pourra-t-il calmer la fureur d'un homme offenſé par un autre homme ? M'en demandez-vous plus pour la faute de votre frere, que mon Pere ne Gen. c. 5.

m'en a demandé pour vos crimes ; & ſi un Dieu eſt ſatisfait du ſang d'un homme, un homme pourra-t-il ne l'être pas du ſang d'un Dieu ?

On répond à l'exemple de Jeſus-Chriſt, qu'il étoit Dieu : mais qu'eſt-ce à dire, MESSIEURS, il étoit Dieu ? c'eſt-à-dire, l'offenſe étoit énorme, & la mienne n'eſt rien ; Jeſus-Chriſt avoit un droit abſolu de ſe venger, & moi je ne l'ai pas ; il pardonne ſans intérêt de ſa part, & moi j'ai mon ſalut à ménager ; la vengeance lui étoit permiſe, & elle m'eſt à moi défenduë.

Mais ne faut-il, pour achever de vous réſoudre, que vous propoſer pour exemple des hommes comme vous ? J'aurois à vous produire une nuée de témoins, comme parle ſaint
Heb. c. 12 Paul, *Nubem teſtium* : un nombre infini de Martyrs, qui faiſoient paroître plus de courage au ſentiment des Peres, en pardonnant les injures, qu'en ſouffrant la mort ; tant de grands Perſonnages de l'un & de l'autre ſexe, qui ont ſacrifié tous leurs reſſentimens. Mais quelles injures

pardonnoient-ils ? la proſcription de leurs biens & de leurs têtes, des ignominies publiques, mille ſupplices différens. Ces gens traités de la ſorte, traitoient les tyrans avec reſpect: *Sanctiſſimis imperatoribus*; c'eſt le titre de leurs Apologies, c'eſt le terme dont ils uſoient dans leurs prieres. La légion des Thébains pouvant ſe révolter, quitte le baudrier, ſe laiſſe maſſacrer, & embraſſe ſes bourreaux.

Gens au reſte, qui connoiſſoient auſſi bien que vous, en quoi conſiſte le véritable honneur. Il y en avoit parmi eux de la premiere qualité, hommes, femmes, filles; des Magiſtrats vénérables par leur caractere & par leur mérite: ils pardonnoient; que dis-je? ils regardoient comme amis leurs perſécuteurs.

Entre eux, quelle paix! quelle union! lorſqu'on diſoit au ſaint Sacrifice de la Meſſe, *Pax Domini ſit ſemper vobiſcum*, que la paix du Seigneur ſoit avec vous, alors ceux qui avoient quelque méſintelligence ou quelque inimitié, ſacrifiant tout au

pied des Autels, s'embrassoient en présence de tous les Fideles, & sentoient mourir leur haine auprès de ce Sacrement d'amour. Aujourd'hui nous voyons les parens, les voisins, au même Sacrifice, à la même table, sans se parler jamais ensuite.

Je vous ai proposé des hommes comme vous, quand pardonnerez-vous comme eux? Pourquoi pas à présent, au sortir de cette Eglise? Attendez-vous que la mort mette fin à vos ressentimens, qu'elle vous surprenne la haine dans le cœur? Pourquoi différer? cela ne sert qu'à envenimer la plaie. *Quisquis pacem differt, occasionem quærit nunquam ignoscendi.* Il en est de ceci, dit saint Chrysostôme, comme d'un os disloqué, qui se remet plus aisément sur l'heure, & plus difficilement après un long-tems. Mais il y a du tems que nous ne nous voyons plus : hé! quoi, MESSIEURS, prétendez-vous qu'il y ait prescription pour la haine, & qu'à force de conserver des inimitiés, on les rende légitimes? quelle excuse devant Dieu! Mais au contraire,

August.

quelle édification pour le prochain, quand les perſonnes, dont la méſintelligence étoit ſi ſcandaleuſe dans la Ville, rentrent dans leur devoir, & ſe réconcilient !

Mais voici la derniere reſſource du vindicatif : je ne veux point de mal à cette perſonne, mais je ne puis me réſourdre à la voir, il ne faut pas qu'elle attende aucun ſervice de moi : ou bien, je ſuis prêt à lui pardonner ; mais ce n'eſt pas à moi de faire les premieres démarches, j'ai été offenſé le premier. Donnons là-deſſus en peu de mots quelques régles : c'eſt la troiſiéme Partie.

J'AVOUE, MESSIEURS, que la loi du pardon des injures a comme les autres ſes obligations de précepte, & ſes pratiques de conſeil : mais je dis en général, ſans rien décider en particulier, que rien n'eſt plus dangereux que de s'en tenir au précepte en cette matiere. Pourquoi ? Premierement, parcequ'il eſt malaiſé de ſe fixer à ce point indiviſible de la Loi. Secondement, parcequ'on

TROISIÉME PARTIE.

croit toujours être le plus offensé & le mieux fondé en droit. Troisiémement, parceque le conseil passe en précepte au sentiment même des Docteurs les moins séveres, quand il y a du scandale, ou lorsque, par exemple, il y a espérance d'amollir la dureté de cœur de votre frere, & de le gagner, en observant le conseil,
Matth. c. 18. *Lucratus eris fratrem tuum*; & qu'au contraire une délicatesse à contretems le peut envenimer à n'en jamais revenir.

Mais je veux bien, Chrétiens, que vous vous en teniez au précepte,
Matth. c. 5. examinons-en toute l'étenduë. *Ego autem dico vobis: diligite inimicos vestros*; aimez vos ennemis. *Benefacite his qui oderunt vos*: faites du
Ibid. bien à ceux qui vous haïssent. *Orate pro persequentibus vos*: priez pour ceux qui vous persécutent. Faisons-nous cela, MESSIEURS? Je lis au Chapitre dix-neuviéme du Lévitique:
Levit. c. 19. *Non quæras ultionem, nec memor eris injuriæ civium tuorum*: on veut que le Juif ne se venge pas, & qu'il oublie même l'injure: la Loi nouvelle en

demande davantage du Chrétien ; mais bien loin de donner ce ſurplus, il manque aux premieres obligations. Delà ces divorces ſcandaleux : des Chrétiens dans l'Egliſe, des enfans de la même Mere paſſent les années entieres ſans ſe voir.

On tâche de les excuſer ſur une fauſſe délicateſſe ; il faut dit-on, ménager ces humeurs contraires ; ils s'emporteroient, ils éclateroient ; on a l'expérience du paſſé ; une entrevuë réveilleroit leur haine. Je révere ſur cela, MESSIEURS, les déciſions ſages des Docteurs : mais malheur à qui s'eſt réduit par ſa faute à avoir beſoin de ces tempéramens. Le remede peut être ſagement ordonné ; mais il ſuppoſe un mal bien grand, une diſpoſition d'eſprit bien peu Chrétienne, une enflure de cœur bien coupable devant Dieu : & ſi Dieu fait à ces perſonnes la grace de ne les pas damner, je tremble pour l'horreur des ſupplices qu'ils auront à ſubir dans le Purgatoire. Car après tout, l'Egliſe des Fideles eſt toujours ſcandaliſée, de voir des

gens qui font profession de piété, ne pouvoir se souffrir : elle n'y remarque point ce caractere de vraie charité, qui porte avec soi la douceur & la patience. Il seroit à souhaiter, dit-on, que ces gens de bien commençassent par se pardonner ; ce seroit-là le solide de la dévotion : quoi qu'ils fassent, le Monde dira toujours : Voilà des gens qui sont mal ensemble, & qui ne peuvent vivre en paix l'un avec l'autre. Or quel compte à rendre devant Dieu ?

Finissons par ces paroles de Jesus-Christ : *Hoc est præceptum meum, ut diligatis invicem.* Le Monde vous inspire d'autres maximes ; mais voilà, nous dit le Sauveur, mon commandement : Aimez-vous les uns les autres. C'est au pardon des injures ; c'est à l'union que vous conserverez entre vous, qu'on connoîtra si vous êtes mes disciples : & c'est à cela même que je les distinguerai, pour leur donner un jour la récompense éternelle que je leur ai promise. Ainsi soit-il.

Joan. c. 15.

SERMON
SUR
L'IMPURETÉ.

Non regnet peccatum in veſtro mortali corpore, ut obediatis concupiſcentiis ejus.

Ne permettez pas que le péché regne dans votre corps mortel, & n'en ſuivez pas les mouvemens déreglés. Aux Rom. ch. 6.

J'AI long-tems délibéré, MESSIEURS, ſi je traiterois une matiere auſſi épineuſe, & auſſi délicate que l'eſt le péché d'impureté. Je ſçais que le lieu où je parle eſt ſaint; que la parole que je porte eſt encore plus ſainte; qu'il ne faut pas bleſſer la délicateſſe des ames innocentes, & même des criminelles : car notre ſiécle en eſt venu à ce point, de commettre les actions les plus honteuſes, &

cependant d'éxiger une modeſtie ſcrupuleuſe, dans ceux qui ſont chargés du ſoin de reprendre les vices publics. Tout cela ſans doute m'auroit empêché de m'engager dans un ſujet également difficile & dangereux, ſi d'ailleurs je n'avois fait réfléxion que ce vice regne avec trop d'empire, qu'il damne la plûpart des hommes, & qu'il marcheroit avec d'autant plus d'inſolence, qu'il croiroit être plus à couvert de la cenſure.

J'en parlerai donc avec tout le reſpect que vous attendez de moi. On vous a dépeint ce vice comme un feu dévorant, qui embraſe, qui conſume tout, ſans diſtinction d'âge, d'état, de profeſſion : pour moi, je me contenterai de vous faire ſentir l'eſclavage où nous réduit cette paſſion. Autrefois pour confondre les Epicuriens qui faiſoient conſiſter le ſouverain bonheur dans les plaiſirs, on leur dépeignoit la volupté comme une Reine ſur le Trône, & tenant toutes les vertus dans les fers. Cela ſeul, dit ſaint Auguſtin au livre cin-

quiéme

quiéme de la Cité de Dieu, leur étoit inſupportable : *Nihil hac picturâ dicunt eſſe ignominioſius & deformius, & quod minùs bonorum ferre poſſit aſpectus, & verùm dicunt.* Tâchons donc de bien faire ſentir aux Chrétiens l'indignité de cette ſervitude : car ſi tout homme ſe pique de liberté, le Chrétien qui ſe pique de la liberté des enfans de Dieu, n'omettra rien pour ſecouer un joug ſi peſant & ſi odieux. Demandons, &c. *Ave.* *Aug.*

QUAND je dis, que l'impureté nous met dans une ſervitude indigne de l'homme, ce n'eſt pas un motif purement humain que je vous apporte ; & je veux bien même vous avouer, que la plûpart des Philoſophes qui ont ſi bien parlé de la tyrannie de cette infame paſſion, ne s'en ſont pas pour cela exemtés : il faut une force ſupérieure à celle de l'homme pour s'en affranchir. Mais ſi les Payens l'ont enviſagée comme une honteuſe ſervitude, avec quels yeux les Chrétiens ne la doivent-ils point regarder ? Perſonne n'ignore cette

fâcheuſe contrarieté qui ſe trouve dans nous, dont le péché d'origine eſt la ſource, & qui ne finit qu'à la mort:
Gal. c. 1. *Caro concupiſcit adversùs ſpiritum, ſpiritus autem adversùs carnem*: la chair combat contre l'eſprit, & l'eſprit contre la chair: celui des deux qui eſt vaincu, dit l'Apôtre, devient eſclave
2. Pet. c. 2. de l'autre, *A quo quis ſuperatus eſt, hujus & ſervus eſt*. Si l'eſprit prend le deſſus, il traite le corps en eſclave, & le fait ſervir à ſa ſanctification; mais ſi le corps ſe rend maître de l'eſprit, il s'en ſert auſſi comme d'un eſclave, & le fait ſervir à ſa réprobation. Il eſt donc important de faire ſentir à des Chrétiens toute l'indignité de cette ſervitude, afin qu'ils faſſent un dernier effort pour s'en délivrer. Examinons la choſe par degrés: c'eſt tout mon deſſein.

I. SERVITUDE cruelle à l'homme, à qui elle ôte le repos. En effet, MESSIEURS, c'eſt une ſuite néceſſaire du péché d'impureté, que l'inquiétude: car dès-là que les choſes ne ſont pas dans leur ordre naturel; que le

corps commande à l'eſprit, & que l'eſprit devient eſclave du corps, ce déſordre ſeul porte le trouble avec ſoi. Il y a toujours dans l'homme, quelque corrompu qu'il ſoit, une grandeur & une nobleſſe qui lui fait ſouffrir ce joug impatiemment; on a beau flater l'ame par les attraits de la volupté, elle revient de ſon yvreſſe; elle s'apperçoit qu'elle ne tient pas le rang qu'elle doit avoir; qu'on l'abbaiſſe à un état indigne d'elle; que ce n'eſt point enfin à elle à obéïr.

Venons au détail: ſoit que l'on conſidére le péché que je combats, avant qu'il ait été commis; ſoit qu'on examine quelle amertume il laiſſe dans le cœur après qu'on l'a commis; je trouve, ſelon la penſée de Boëce, que preſque toujours l'inquiétude précéde & le répentir ſuit: *Appetitus fornicationis anxietas eſt, ſatietas verò pœnitentia.* Quelles allarmes de la conſcience avant le crime! Si l'impudique n'a pas encore ſecoué tout-à-fait la crainte de Dieu; tous les principes, toutes les maximes d'une ſainte éducation ſe révoltent à ce moment contre Boëc.

lui : l'œil de Dieu qui l'éclaire ; le Jugement formidable qui l'attend ; le feu qui le doit consumer ; l'éternité malheureuse, dont il est ménacé ; quels sujets de trouble & de frayeur! A-t-il étouffé les remords de sa conscience? Il faut toujours éviter l'œil des hommes : car enfin le monde, tout méchant qu'il est, ne sçauroit souffrir le vice : il faut donc prendre des mesures ; épier les occasions, compter les momens, ménager des rendez-vous, prévenir tous les contre-tems : il faut éviter l'œil d'un pere vigilant, tromper une mere attentive à vous observer, s'assurer de la fidélité de celui-ci, payer bien cher les soins de celui-là : il faut trembler à toute heure d'être surpris, aller même au-devant des vaines appréhensions que forme la crainte : il faut préparer des années entieres une malheureuse intrigue ; essuyer pour cela mille caprices & mille bizarreries, dissimuler tout, souffrir tout.

Bien plus : quels sujets de soupçon & de défiance! que de secrettes jalousies! Un homme ne sçait s'il est aimé;

ſi on ne le ſacrifie point à un rival; ſi ce n'eſt point lui qui fait les frais & la dépenſe d'une paſſion, qui regarde un autre : il ne ſçait s'il peut compter ſur la parole qui ſe donne mutuellement dans un commerce auſſi honteux & auſſi infidele que celui-là. *O quantæ præcedunt vigiliæ*, s'écrie ſaint Bernard, *& quàm modicum feſtum in modicâ libidine ſequitur*? *Bern.*

L'impudique n'eſt pas encore à la fin des cruelles agitations, que lui cauſe ſa paſſion : car s'il eſt aſſez malheureux pour l'avoir enfin ſatisfaite, le répentir ſuit ſon crime de près; *ſatietas verò pœnitentia.* Il eſt ſurpris qu'un plaiſir qui lui a tant coûté, lui échape en un moment, & qu'il ne lui en reſte que la peine devant Dieu, & le réproche devant les hommes. Mais quel trouble, lorſqu'il penſe aux ſuites de ſon péché ; à l'éclat que doit faire ſa conduite, ſi elle eſt connuë ? Quelle honte ! quelle diffamation ! Qui pourroit exprimer les frayeurs d'une jeune perſonne, que la paſſion a ſéduite, & à qui il reſte encore un peu d'honneur ? Il s'en eſt trouvé, qui

se sont donné la mort de désespoir: car comment se réposer sur la parole d'un homme vain, frivole, qui s'engage par des protestations feintes, & qui finit ordinairement par la raillerie? *In novissimo mordebit ut coluber.*

Prov. c. 23.

Cependant la passion que vous avez voulu satisfaire, n'est pas pour cela éteinte. Si ce n'est le même objet, un autre la rallume: vous vous y êtes livré; elle vous tyrannise sans relâche; elle vous presse en tout tems, en tous lieux; dans les affaires les plus serieuses, elle vous retrace l'image des plus sales voluptés; jusqu'au pied des autels, elle vous suit, & arrache de vous des complaisances criminelles: *Oculos habentes plenos adulterii, & incessabilis delicti*, dit saint Pierre; un impudique a des yeux pleins d'adultere, & d'un péché dont on ne voit jamais la fin quelque objet qui se présente à lui; il en est blessé, & son cœur y vole; il y pense jour & nuit, lors même qu'on le croit attentif aux choses les plus serieuses; dans les conversations les plus honnêtes & les plus innocentes, il forme en secret

2. Pet. c. 2.

mille projets sensuels. Est-il accablé d'affaires? celle-là est toujours la principale, qui l'occupe : il n'y a point de lieu si saint, de personne si sacrée, de tems si privilegié qui l'arrête ; & tel jour, telle semaine, tel mois, telle année dans la vie de ce malheureux esclave, n'est qu'un tissu continuel de péchés, qu'on n'ose nommer, de sacriléges, d'adulteres, d'incestes.

Il n'y a que vous, ô mon Dieu, qui lisiez dans ce cœur toutes les pensées, tous les desirs qui roulent les uns sur les autres comme les flots d'une mer écumante, selon l'expression de l'Apôtre saint Jude, *Fluctus feri maris, despumantes suas confusiones.* *Jud. v. 13.* Est-il une plus cruelle servitude ; & si quelques-uns ne la sentent pas, en sont-ils moins à plaindre, pour s'être rendu ce joug familier?

II. SERVITUDE honteuse : quoique cela semble propre à chaque passion, c'est le caractere particulier de celle-ci. Les vices de l'esprit font quelquefois honneur dans le monde, l'ambition, par exemple, qui est un

amour outré de ſa propre gloire; quoique blâmable devant Dieu, eſt ſouvent honorable aux yeux des hommes : l'impureté eſt, pour ainſi dire, le vice honteux par excellence ; l'ambition eſt le péché des Anges, l'impureté eſt le péché des bêtes : il y a une tâche ineffaçable que porte avec ſoi ce péché, qu'on s'efforce inutilement de couvrir & de déguiſer. Tant qu'il y aura de la raiſon, il y aura de la pudeur; & tant qu'il y aura de la pudeur, le vice que j'attaque ſera honteux.

C'eſt une eſpéce d'yvreſſe, qui fait oublier à l'impudique tout ce qu'il eſt : une fille ne ſe ſouvient plus que ſon honneur eſt attaché à ſa vertu; un Magiſtrat n'a plus d'égard à ſon caractere, qui le rend vénérable au peuple ; un homme d'Egliſe n'a plus devant les yeux la ſainteté de ſa profeſſion, & l'indignité qu'il y a de la ſouiller ; un ami oublie les devoirs les plus ſacrés de l'amitié, & porte le deshonneur dans la famille de ſon ami ; un homme, une femme ne penſe plus à la fidélité du mariage, & à la parole donnée aux pieds des Autels;

une personne de qualité & de naissance quitte cette fierté, qui lui fait ailleurs dédaigner ceux qui sont au-dessous de sa condition; l'infamie publique disparoît, dès que ce feu vous possede : *Supercecidit ignis, & non viderunt solem :* & tout cela s'appelle amour de la personne, attachement à la personne, préférence de la personne, estime, respect, beaux noms, honnêtes prétextes, qui couvrent la passion la plus infame & la plus brutale. *Psal. 57.*

Tout cela est peu de chose, dit-on, & passe dans le monde pour galanterie. Parlez de bonne foi, Ame voluptueuse : avant votre péché, étiez-vous bien persuadée, que ce n'étoit rien? avez vous tout d'un coup étouffé la pudeur naturelle; & ne vous en a-t-il rien coûté pour vous affermir sur cela contre vous-mêmes ?

Mais d'ailleurs, la corruption est-elle donc en effet si universelle, qu'elle ait effacé de l'esprit des hommes toutes les idées de la vertu, que la nature y a gravées? Qui a ainsi secoué le joug? Est-ce le sexe ? mais qui ignore que le sentiment de toutes les nations a atta-

ché à la pudeur l'honneur des femmes? Quelqu'effort qu'ait pu faire le libertinage pour s'élever au-dessus de cette loi, le siécle s'est toujours maintenu en possession de regarder comme infames, celles qui se seroient oubliées: le rang, la qualité, la naissance, loin de couvrir ce défaut, ne servent qu'à en faire paroître toute la honte avec plus d'éclat. Sont ce les personnes engagées dans l'Eglise, & consacrées à Dieu? Ah! quelle profanation, que la moindre faute qui blesse la sainteté de leur caractere, & la pureté de leur profession! Quel scandale, quelle horreur, de voir que les membres de Jesus-Christ, pour user de l'expression de l'Apôtre, deviennent ceux d'une
1. Cor. 6. femme débauchée! *Tollens ergo membra Christi, faciam membra meretricis.* Sont-ce les personnes du monde? mais qui ne sçait que les gens qui sont constitués en dignité se deshonorent encore par ce vice; que l'infamie de leur jeunesse se répand souvent jusques
Prov. c. 6. sur leur vieillesse: *Turpitudinem & ignominiam congregat sibi, & opprobrium illius non delebitur.* Il faut une

vertu du premier ordre, une vertu d'éclat pour effacer la honte des premieres années. Sont-ce les gens d'épée ? la débauche ne leur fait pas plus d'honneur qu'aux autres: un homme, qui dans les maiſons qu'il fréquente, laiſſe une mauvaiſe impreſſion de ſa conduite, eſt dès-là regardé comme un homme ſuſpect & dangereux : on l'éloigne, on le décrie, on l'évite : quelques avantages qu'il ait d'ailleurs, on refuſe ſon alliance ; & c'eſt ce qui fait bien voir combien le péché d'impureté eſt en abomination.

Mais les libertins en font gloire : quoi, MESSIEURS, le ſentiment de quelques gens ſans probité, ſans vertu, ſans autorité, peut-il rendre ce vice honorable ? Et de quoi enfin ont-ils ſujet de faire gloire ? Eſt-ce d'avoir ſéduit & ſuborné l'innocence d'une jeune perſonne? Eſt-ce de l'avoir trompée lâchement par des feintes proteſtations ? Eſt-ce d'avoir paſſé les mois entiers à conclure l'exécution d'un projet criminel ; d'y avoir employé des ſommes conſidérables, ou d'avoir uſé pour cela de mille mom-

meries ridicules ? Eſt-ce d'avoir fait mille baſſeſſes pour plaire, & cependant d'avoir été cent fois la duppe d'une infidele, qui vous vend, tandis qu'elle vous nourrit d'eſpérances chimériques? Eſt-ce d'avoir fait dépendre tous les devoirs de ſa Charge, les déciſions les plus importantes, du caprice d'une femme ? Eſt-ce pour lui avoir ſacrifié les amis les plus fideles? Eſt-ce par là encore une fois que le libertin croit être en droit de mépriſer la vertu ? Eſt-ce là ce qui s'appelle galanterie ? Eſt ce là cette bagatelle, dont on ſe fait honneur ?

La belle gloire de mentir inceſſamment, pour ſe faire valoir parmi des libertins ; d'oſer dire ce qu'on n'a pas eu la hardieſſe de faire ; de décrier pour cela les perſonnes les plus réglées : d'affecter une fidélité imaginaire dans le commerce le plus infidele ? Eſt-ce là ce qui eſt établi dans le monde, & ce qu'un honnête homme peut faire ſans ſe diffamer ?

Mais quand le ſiécle en jugeroit de la ſorte, lâche Chrétien, votre Dieu eſt-il moins à croire que le ſiécle ?

Peut-il être honorable de violer la loi du Maître que vous adorez ? Ah ! ce ſont ces gens-là, qui ſont les vrais ennemis de la Religion. Le Chriſtianiſme avoit banni l'impureté du monde, en renverſant l'idolâtrie, plus excuſable d'avoir manqué de pudeur en adorant des Divinités, qui avoient pour ainſi dire, conſacré tous les vices par leur exemple. Graces à la croix de Jeſus-Chriſt, ces impuretés monſtrueuſes étoient rentrées dans l'obſcurité ; l'Egliſe vouloit qu'il n'en reſtât pas même le nom parmi les Fideles, *Non nominetur in vobis.* O ſiécle ! qu'avez vous fait de cette ſainte modeſtie ? On veut aujourd'hui que dans la Réligion d'un Dieu crucifié, qui ne reſpire que la pénitence, on puiſſe avec honneur lever l'étendart de l'impureté ! Saintes Vierges des premiers tems, à qui l'impureté faiſoit plus d'horreur que la mort même ; à qui les tyrans ne pouvoient faire des ménaces plus terribles, après avoir uſé des ſupplices les plus rigoureux, que de vous livrer à la paſſion d'un libertin ; que diriez - vous de

Epheſ. c. 5.

notre siécle, où des filles Chrétiennes ne rougissent presque plus de rien? Auriez-vous cru qu'on dût un jour traiter de bagatelle, d'amusement, ce que vous regardiez comme un monstre.

Saints Evêques de l'antiquité, Pasteurs du troupeau de Jesus-Christ, qu'auriez-vous dit à des Chrétiens, qui, coupables des désordres les plus honteux, seroient venus dans l'Eglise s'en accuser, comme de quelque legere fragilité, vous qui rétranchiez de la communion de l'Eglise ceux qui étoient ainsi tombés; qui doutiez s'il falloit les recevoir à la pénitence; qui les teniez les années entieres à la porte du Temple sous les pieds de tous les Fideles? Qu'auroit dit saint Paul, lui qui alla jusqu'à livrer un impudique au démon: *Tradere Satanæ in interitum carnis.* Plus on remonte à la source du Christianisme, plus on trouve d'horreur de ce péché. Que ces œuvres de ténébres retournent dans l'obscurité, d'où notre siécle les a tirés; & s'il y a des Chrétiens assez malheureux pour manquer à leur devoir, qu'ils n'insultent pas du

1. *Cor. c.* 5.

moins à la Réligion qu'ils professent ; qu'ils n'attirent pas sur eux le châtiment de ces villes criminelles, dont parle l'Ecriture, en imitant leur impudence à faire gloire de leurs péchés: *Peccatum suum quasi Sodoma prædicaverunt.* Qu'ils conviennent en un mot, qu'il n'est point de servitude plus honteuse, que celle de l'impureté. *Isai. c. 3.*

III. SERVITUDE la plus pernicieuse pour le salut. En effet, l'esprit devenu esclave du corps secouë bien-tôt le joug de la Réligion. Ah ! Chrétiens, quelle est la fureur de cette passion malheureuse, de ne se contenter pas de vous faire perdre Dieu, mais de vous fermer toutes les voies de retourner à lui ? Au lieu de combattre le vice par la foi, vous souffrez que la passion vous ôte la foi : mais ce sont les suites funestes de l'impureté ; voici comment.

On commence par se retirer des Sacremens : le Sacrement de Pénitence, qu'on fréquentoit avec tant de facilité, devient incommode ; la nourriture céleste qu'on prenoit régulié-

rement, & pour laquelle on avoit du goût, devient une manne insipide & dégoûtante : on aime mieux avec l'Enfant prodigue se nourrir du gland des pourceaux, que de manger avec les Saints le pain des Anges. La parole divine qu'on écoutoit volontiers devient odieuse, parce qu'elle condamne le déréglement de nos mœurs; la priere est désormais un exercice pénible; tout ce qui regarde en un mot le culte de Dieu, devient indifférent ou fâcheux : on passe les mois, les années sans se confesser, & sans approcher de la sainte Table, ou si l'on est obligé quelquefois par état ou bienséance de le faire, c'est une profanation encore plus criminelle que l'éloignement; ce sont souvent des confessions sacriléges par le soin qu'on prend de déguiser, de pallier, de diminuer, d'enveloper si bien son péché, que le Prêtre n'en conçoive ni l'espéce, ni l'énormité; ou même de celer par honte ce qu'on n'a pas eu honte de commettre : abus trop ordinaire parmi les personnes qui ont quelque réputation de vertu, & qui cachent assez souvent une vie

corrompuë ſous un extérieur régulier.

Quelquefois auſſi on découvre toute la profondeur de la plaie, mais ſans douleur, ſans repentir, ſans renoncer à ſon péché, qu'on regarde comme peu de choſe : les Communions indignes qui ſuivent, achevent d'endurcir; ou ſi la conſcience veut parler, ſi la grace intimide, on commence par degrés à ſecouer le joug. On raiſonne ſur les vérités de la Réligion : cette éternité de peine eſt-elle bien établie? y a-t-il un Enfer, comme on nous le dit? qui en eſt revenu. Le doute ne ſuffit pas pour vous calmer; il faut étouffer tout-à-fait la penſée de ces vérités importantes : *Exinanite uſque ad fundamentum.* On cherche les libertins; on lit avec curioſité tous les livres impies, & tous les blaſphêmes des Athées : on demande compte de tout; on ſe moque des plus ſaints myſteres; & on fait plus de fonds ſur la raillerie d'un ignorant, que ſur l'autorité des Docteurs les plus conſommés : *Exinanite.* *Pſal. 136.*

S'il y a quelqu'un qui en uſe de la ſorte, c'eſt l'impudique : car comme

a fort bien remarqué saint Augustin, & après lui Pic de la Mirande, personne ne doute de l'immortalité de l'ame, que ceux qui ont intérêt de la croire mortelle. Quand on trouve de ces impies, on est surpris de leur peu de raison : on leur allégue ce qu'il y a de plus solide & de plus fort : ce qui a satisfait les génies du premier ordre; & ce qui les contentoit eux mêmes avant leurs désordres : mais ce n'est pas l'esprit qu'il faut convaincre; ce seroit le cœur qu'il faudroit guérir : tant que la passion dominera, cet homme verroit des miracles, qu'il raisonneroit toujours de la sorte : & delà cet abandon de Dieu qui livre tout-à-fait un libertin à son sens réprouvé :
Rom c. 1. *Tradidit eos in reprobum sensum.*

IV. SERVITUDE enfin, qui devient dans la suite comme nécessaire. Il n'est point d'esclave, qui ne puisse par quelque voie se mettre en liberté : mais il faut un miracle de la grace, pour faire passer un impudique dans l'heureuse liberté des enfans de Dieu : *Suspirabam*, dit saint Augustin, instruit par

ſa propre expérience, *ligatus non ferro alieno, ſed meâ ferreâ voluntate, velle meum tenebat inimicus.* Ceux qui ſont dans le déſordre, ne connoiſſent que trop la force impérieuſe de cette habitude : ils feront, ſi vous voulez, les réfléxions les plus belles ſur la vertu, ils parleront le langage des Anges, ils auront même de l'horreur pour leur état ; cent fois dégoûtés de tant d'affaires, de tant de dépenſes, de chagrins, de trahiſons, d'infidélités, ils voudront rompre leur chaîne, & demeureront toujours dans l'eſclavage : on les priera, on les conjurera, on les intimidera, on les convaincra, on les arrachera comme par violence : cela m'eſt impoſſible, répondront ils ; je le voudrois bien ; je croyois la choſe plus facile, mais je ne puis reculer. *Aug.*

Ah ! il y falloit penſer, avant que de former ce malheureux engagement. On vous avoit ſouvent averti, que ſi vous abandonniez votre jeuneſſe à la paſſion, vous couriez riſque de n'en revenir jamais. Vous enviſagiez dans un âge plus avancé votre converſion comme une affaire aiſée,

& présentement vous ne ſçauriez faire un pas pour cela. Mais enfin voulez-vous mourir dans cet état ? le monde même eſt rebuté de vous; on eſt effrayé de voir que vous ſoyez encore dans des foibleſſes ſi honteuſes, & tous les jours on demande quand vous en ſortirez.

Ce vice après tout, dit-on, eſt excuſable par le penchant extrême que nous y avons tous, & que nous apportons en naiſſant. Que prétendez vous par là, MESSIEURS ? voulez-vous dire, que l'enfer n'eſt pas pour les impudiques ? Le Saint Eſprit à qui notre foibleſſe eſt mieux connuë qu'à nous-même, nous aſſure le contraire : *Neque adulteri, neque molles regnum Dei poſſidebunt.* 1. Cor. c. 6.

Entendez-vous, que ce penchant eſt ſi violent, qu'il entraîne la volonté, & que la Loi eſt impoſſible ? Cela eſt contre la foi & l'expérience. Contre la foi ; car voici les paroles de l'E-
Gen. c. 4. criture : *Sub te erit appetitus ejus, & tu dominaberis illius* : & certes, ce ſeroit accuſer Dieu de tyrannie. Contre l'expérience ; car enfin quelque

débordé que vous soyiez, il a été un tems que vous étiez chaste & réglé; & il ne vous étoit pas impossible de l'être: or ce que vous avez été, vous pouvez l'être encore: d'autres que vous le sont; pourquoi ne le serez-vous pas comme eux? Car vouloir se persuader que tout le monde est dans le désordre, comme les libertins veulent tâcher de le croire, c'est s'aveugler.

Prétendez-vous dire qu'il est difficile de réprimer cette passion? Je l'avouë: mais que pour cela vous soyiez excusables, c'est dont je ne puis convenir, lorsque j'examine la conduite ordinaire que vous tenez. Quoi, MESSIEURS, nous sommes persuadés qu'il est difficile de se conserver, que le penchant est extrême; & avec cela nous ne faisons rien pour l'affoiblir; que dis-je? nous donnons à ce penchant tout ce qui peut le fortifier, & même le faire naître, s'il n'étoit pas & vous prétendez delà tirer une bonne excuse devant Dieu? Et moi je tire delà même au contraire des raisons, qui me convainquent que votre péché est plus criminel, & moins par-

donnable. Car ſçavoir qu'on eſt foible & vivre comme on vit dans le ſiécle, n'eſt-ce pas aimer ſa foibleſſe.

Une vertu du premier ordre ne voudroit pas s'expoſer au péril que vous courez volontairement. Suppoſons, que par un renverſement de raiſon, de foi, & de Religion, nous avons l'Alcoran des Turcs à ſuivre pour régle, au lieu de l'Evangile des Chrétiens; & que par l'impureté le Chrétien dût atteindre à ſa félicité, comme le Turc l'eſpére; je demande s'il y auroit rien à changer dans les mœurs du ſiécle; ſi on pourroit faire davantage, pour fomenter l'inclination que nous avons au vice, & pour étouffer tous les ſentimens de pudeur & de vertu? La bonne chére, la délicateſſe des mets les plus exquis, le luxe & l'immodeſtie des habits, les nudités ſcandaleuſes, les converſations pleines d'enjouement & de cajollerie; les comédies, qui ſont des écoles publiques, où l'honneur eſt tourné en ridicule; les airs qui ſe chantent communement, qui ne renferment autre choſe que des préceptes d'aimer, & qui ſont

comme des extraits vifs & des abrégés faciles de la morale la plus corrompuë; les livres qu'on met en main aux jeunes perſonnes ſous prétexte de leur apprendre le monde, où on leur propoſe une paſſion d'amour honnête, qui ne le fut jamais qu'en idée, & qui dans la réalité va toujours à des fins honteuſes & criminelles : voilà ce qui fait l'ame du monde ; voilà ce qu'on aime, ce qu'on recherche avec empreſſement, à quoi on s'occupe, & nous oſons nous plaindre avec cela que nous ſommes foibles, & nous excuſer ſur notre fragilité ! Je dis moi, MESSIEURS, encore une fois, que rien ne nous condamne plus que cette même excuſe.

Après tout, mon cher Auditeur, en quelque état que vous ſoyiez, ne déſeſpérez pas de bannir ce vice de votre ame. Jeſus-Chriſt eſt venu ſauver les plus grands pécheurs ; Madeleine a éprouvé les effets de ſa miſéricorde ; ſaint Auguſtin eſt ſorti avec le ſecours du Ciel de l'abyſme où il étoit plongé. Attendez beaucoup

de la grace, mais aussi de votre part souvenez-vous de prendre tous les moyens qui sont propres à dómter la chair, & à soumettre le corps à l'esprit. Or l'esprit se fortifie premiérement par une serieuse réfléxion sur le déplorable état, où l'impureté nous réduit: il ne faut rien se déguiser de la honte & des suites malheureuses de ce péché. Cette vuë seule fit des effets admirables sur saint Augustin: *Ubi verò*, dit-il, *alta consideratio contraxit & congessit totam miseriam meam ante conspectum cordis mei, oborta est procella ingens; ferens ingentem imbrem lacrymarum.* On fortifie en second lieu l'esprit, par la pensée des dernieres fins de l'homme: c'est en les méditant, non pas legerement, mais à loisir, & en secret; en rendant à ces grandes vérités toute leur force, & en suspendant au moins pour un tems son péché, tandis qu'on s'applique à cette considération: *Quiescite agere perversè.* Troisiémement l'esprit se fortifie par l'exercice de la présence de Dieu, par l'usage fréquent

Aug.

Isai. c. 1.

quent des Sacremens, par la fuite des occaſions, & par les œuvres de pénitence.

Mais ſur-tout, ayons recours à Dieu par la priere, comme le Sage : *Ut ſcivi quoniam aliter non poſſem eſſe continens, niſi Deus det, adii Dominum, & deprecatus ſum illum.* Je ſçais, Seigneur, que ce n'eſt point là l'ouvrage du tempérament, ni de l'humeur : il eſt des impudiques de toutes ſortes de caracteres. Ce n'eſt point un privilége de l'âge ; Salomon le plus ſage des hommes, eſt tombé dans ſa vieilleſſe. Ce n'eſt point un effet de la fierté naturelle ; on a vu des femmes prudes & fiéres, faire des chutes qui font trembler. Ce n'eſt point un don attaché à l'état, le ſiécle a été ſouvent ſcandaliſé par des chutes des gens engagés dans l'Egliſe. Mais c'eſt un pur effet de votre grace, & je viens vous la demander, Seigneur : ſoûtenez-moi, mon Dieu, dans le combat, & m'aidez à vous ſoumettre un ennemi qui ſe révolte ſans ceſſe contre vous & contre moi : tous les autres, ce me ſemble, ne me

Sap. c. 8.

feront plus de peine dès que celui-ci ſera vaincu. Aidé de votre ſecours, je remporterai l'heureuſe victoire que je deſire depuis ſi long-tems, & qui ſera pour moi une ſource de paix en ce monde, & de gloire en l'autre. Ainſi ſoit-il.



SERMON

SUR

LA PARFAITE OBSERVATION

DE LA LOI DE DIEU.

Quis ex vobis arguet me de peccato?

Qui de vous me convaincra d'aucun péché? En S. Jean, ch. 8.

COMME rien n'est plus capable d'autoriser les vérités de l'Evangile, qu'une conduite sans reproche & exemte des taches les plus legeres; aussi, MESSIEURS, rien ne peut davantage décrediter les vérités les plus importantes, qu'une vie peu réglée, & peu exemplaire. Et c'est pour cela que le Fils de Dieu, connoissant la malignité des Pharisiens, qui ne vouloient pas croire les vérités qu'il leur annonçoit, & qui s'obstinoient malgré ses miracles à les rejetter, s'avisa de leur proposer la régularité de ses mœurs comme une preuve

convaincante, à laquelle ils n'auroient
Joan. c. 8 rien à répliquer. *Quis ex vobis arguet me de peccato?* Qui de vous, leur dit-il, avec une assurance, qui seule eût pu confondre des gens moins prévenus, qui de vous me convaincra d'aucun péché? car c'est le sens de ces paroles, & non pas, qui me reprendra d'un péché; comme il est aisé de voir par plusieurs autres textes de l'Ecriture.

Ce défi eût été bien hardi, pour ceux-là même qui sont dans le monde les plus réguliers; il en est peu, qui pussent défier de la sorte des ennemis aussi malins, aussi éclairés, aussi passionnés, & d'une autorité aussi établie parmi le peuple, que l'étoient les Pharisiens: mais l'innocence du Fils de Dieu étoit à l'épreuve de la plus sévere critique; & il falloit bien que la chose fût ainsi, puisqu'il ne s'en trouva pas un seul parmi eux, qui osât accepter un défi si capable de les tenter, & de les couvrir même de confusion, s'ils ne l'acceptoient pas.

Mais encore une fois, le Fils de Dieu a voulu nous montrer par-là

combien il obſervoit ſcrupuleuſement juſqu'aux moindres articles la loi, comme il l'avoit dit à ſes Apôtres : *Nolite pũtare quoniam veni ſolvere legem, aut Prophetas.* Ne vous imaginez pas que je ſois venu au monde pour vous diſpenſer de la loi, ni pour m'en diſpenſer moi-même ; j'en veux au contraire remplir tous les devoirs : *Non veni ſolvere, ſed adimplere.* Ce qu'il leur fit comprendre par une expreſſion, qui devoit leur faire ſentir, combien les choſes les plus legeres lui étoient à cœur : *Iota unum, aut unus apex non præteribit à lege, donec omnia fiant* : une ſyllabe, une lettre, un point ne m'échapera pas dans la loi ; je l'accomplirai dans toute ſon étenduë. Après cela n'avoit-il pas droit de défier ſes ennemis de le convaincre d'aucune faute ? *Quis ex vobis arguet me de peccato* ?

Matth. c. 5.

Ibid.

Ibid.

Joan. c. 8.

Cela me donne lieu de vous entretenir ſur la parfaite & entiere obſervation de la loi de Dieu. Demandons, &c. *Ave.*

CE n'eſt pas aux perſonnes qui

ſont dans des déſordres conſidérables que mon Diſcours s'addreſſe aujourd'hui, c'eſt à des perſonnes qui ont de bons principes de réligion ; qui ne font pas gloire de ſecouer le joug de la loi de Dieu, mais qui ſe piquent au contraire de l'obſerver, d'une maniere néanmoins quelquefois plus dangereuſe pour leur ſalut, que s'ils étoient ouvertement déclarés contre la loi. Il regne je ne ſçais quel eſprit de liberté dans le Monde, je dis dans le Monde le plus reglé, qui fait que ceux qui s'aſſujettiſſent à la loi, ne lui donnent ſur eux d'empire que le moins qu'ils peuvent, & ne ſçauroient ſe réſoudre à l'obſerver, que quand elle oblige ſous peine de péché mortel. C'eſt ce qui paroît par la conduite de ces perſonnes d'ailleurs aſſez vertueuſes, qui ne veulent pas s'abſtenir de bien des choſes qu'ils avouent être contraires à la loi de Dieu, parce qu'il n'y a pas, diſent-ils, de péché mortel à ſe les permettre.

Voici, MESSIEURS, comment j'attaque cette maxime ſi pernicieuſe. Je ſuppoſe un principe qui vous eſt

connu, ſçavoir qu'on ne peut ſe promettre prudemment d'obſerver aſſez la loi pour éviter le péché mortel, ſi l'on ne peut en même tems ſe répondre de deux choſes ; de ſa propre volonté, & de la grace de Dieu. Je ſçais que notre volonté eſt inconſtante, & qu'on ne peut faire ſur elle aucun fonds ; mais je prens la choſe moralement, & dans les régles de la prudence chrétienne & de la raiſon.

Or je maintiens en premier lieu, qu'un homme qui ſe contente d'obſerver la loi, lorſqu'elle oblige ſous peine de péché mortel, ne peut pas ſe répondre prudemment d'une volonté ainſi diſpoſée ; & qu'il doit preſque s'aſſurer au contraire, qu'il ira plus loin, & qu'il n'obſervera pas le précepte de la loi, c'eſt le premier point. Je prétens en ſecond lieu, qu'un homme en cet état ne peut pas prudemment ſe promettre de ces graces ſpéciales, dont nous avons beſoin, pour nous maintenir dans la voie des commandemens : bien plus, qu'il a lieu de croire, que

Dieu ne les lui donnera pas, c'est le ſujet du ſecond Point.

D'où je conclurai qu'un homme alors, quoiqu'il ſe flate de ne vouloir point commettre de péché grief contre la loi, eſt dans un péril évident, & preſque infaillible d'en commettre; voilà tout le deſſein de ce Diſcours. Ce n'eſt point au reſte que je veuille par-là porter les choſes à des extrémités déraiſonnables, ni étendre ma propoſition ſur des péchés de fragilité, dont l'homme n'eſt jamais exemt dans la vie: mais je parle de certains péchés, pour qui l'on conſerve de l'attachement; qui ſont les plus conformes à la paſſion qui prédomine en nous; & à qui nous nous promettons inutilement de preſcrire des bornes. Donnez-moi votre attention.

PREMIERE PARTIE.

LE péché d'origine, ſuivant la doctrine des Théologiens, a produit dans l'homme deux effets également dangereux, & inévitables: car en premier lieu il a laiſſé dans la volonté de l'homme une maligne impreſſion,

& un penchant continuel au mal ; en ſecond lieu, il a rempli l'eſprit humain de ténébres, & l'a laiſſé dans une ignorance profonde ſur les devoirs les plus eſſentiels. Or je dis qu'avec des diſpoſitions ſi dangereuſes, on ne peut raiſonnablement faire aucun fonds ſur nos réſolutions, quelque fermes qu'elles paroiſſent, dès-là qu'on s'en tient préciſement au précepte.

En effet ne nous flatons pas d'une force, & d'une vigueur pour faire le bien que nous avons perdu par le péché de nos peres : c'eſt préſentement une foibleſſe attachée à la nature de l'homme, d'aller au-deſſous de ce qu'il ſe propoſe, & de ne remplir pas la meſure de perfection, qu'il s'eſt preſcrite : il n'appartient qu'à Dieu de ſoûtenir dans l'éxécution toute la grandeur des projets que ſa ſageſſe a formés. La difficulté extrême que nous éprouvons, quand il s'agit de pratiquer la vertu, & l'inclination violente qui nous entraîne vers le mal, affoibliſſent inſenſiblement la force la plus héroïque : il faut ſans ceſſe combattre, & réſiſter au

torrent, si nous voulons arriver sûrement au point de perfection nécessaire pour le salut : il faut aspirer à un terme plus élévé, autrement nous irons infailliblement au dessous du nécessaire. Ainsi un homme qui décoche une fléche contre un but, ne l'atteindra pas, s'il ne vise un peu au-dessus ; un autre qui traverse à la nage un fleuve rapide, pour gagner à l'autre bord un lieu qui lui est marqué, ne s'y rendra pas, s'il ne s'efforce d'arriver plus haut : images naturelles, qui nous font voir quelles mesures l'homme doit prendre pour assurer son salut par l'observation parfaite de la loi de Dieu.

Qu'il soit vrai, MESSIEURS, que nous dégénérons toujours des desseins que nous avons formés, j'en appelle à votre propre expérience. Vous avez sans doute éprouvé de ces heureux momens, où la grace dispose avec empire de tous les sentimens de notre cœur, & où elle nous fait connoître si visiblement l'injustice de notre conduite : c'est alors que nous courons aisément, avec le Pro-

phète David, dans la carriere pénible des Commandemens de Dieu : nous nous dreſſons le plan d'une vie chrétienne ; nous nous preſcrivons même certaines loix pour nous maintenir dans notre réſolution, & nous nous flatons déja par avance d'une vertu à l'épreuve de toutes les difficultés. Mais quand il en faut venir à l'exécution, que nous ſentons bien ralentir cet ardeur ! Nous cherchons dans nous-mêmes cette volonté prompte & fervente, qui nous avoit engagés à la pratique de la vertu ; & ſurpris de ne la plus trouver, nous tournons le dos à l'ennemi, lorſqu'il s'agit de le combattre. Au contraire, ſi nous avons formé le deſſein de ſatisfaire quelque paſſion, juſqu'à certaines bornes, & de nous en tenir là, que cette modération prétenduë nous abandonne bien-tôt ! On ſe laiſſe attirer peu à peu ; le poiſon ſe gliſſe inſenſiblement, juſqu'à ce qu'il ait enfin tout corrompu.

J'en conviens, me direz-vous : mais cela peut auſſi-bien m'arriver, quand je me propoſerai une vie plus

parfaite. Je sçais, MESSIEURS, que notre volonté n'est jamais impeccable; mais si la corruption de l'homme le porte souvent à enfreindre la Loi, lors même qu'il est résolu d'en garder jusqu'aux moindres observances, est-il vrai-semblable qu'un homme qui a déja franchi ce pas, & qui en est venu jusqu'à l'essentiel & comme à la substance de la Loi, fixe-là des desirs ausquels il a laissé prendre un si grand empire sur son cœur?

Ah! MESSIEURS, que nous raisonnons peu conséquemment sur la fragilité de l'homme, & sur la corruption maligne qui s'est attachée à notre nature! Car voyez, je vous prie, quel est le langage d'un pécheur, après qu'il est tombé dans le désordre. Je suis foible, dit-il, & l'occasion étoit pressante; ce sont de pures fragilités, comment voulez-vous qu'on résiste à un penchant qui vous domine, à un ennemi qui vous presse sans relâche, à un objet qui vous engage malgré vous? Je conviens avec vous de votre foi-

bleſſe, & elle eſt digne de compaſſion; mais puiſque vous en avez une connoiſſance ſi claire, comment vous êtes-vous permis toutes ces libertés dangereuſes, qui vous ont encore affoibli ? Quand vous avez pris le parti de n'obſerver la loi, que lorſqu'elle obligeroit ſous peine de péché mortel, ne connoiſſez-vous pas cette foibleſſe que vous alléguiez pour vous excuſer ; & quand on prenoit le ſoin de vous la mettre devant les yeux ne vous promettiez-vous pas de ſurmonter infailliblement cet obſtacle ? Ne diſiez-vous pas, que vous étiez maître de vos actions ; que vous ſçauriez-vous commander ; qu'un honnête homme ſçait juſqu'à quel point il doit aller; qu'il ne falloit pas porter les choſes à des extrémités déraiſonnables, ni s'impoſer une loi nouvelle ; que pour ſe ſauver enfin, on n'étoit précisément obligé qu'à éviter le péché mortel ? Rien n'eſt plus ſpécieux que tout cela ; mais dans la pratique vous voyez à quoi ces principes vous ont réduit; & pour peu que vous vouliez vous faire juſtice,

vous conviendrez avec moi, que de s'en tenir à ces termes, c'eſt riſquer viſiblement ſon ſalut.

Si cela n'étoit pas ainſi, MESSIEURS, les Saints auroient eu grand tort de regarder les œuvres de ſurérogation comme une choſe ſi importante pour le ſalut, & d'éviter les plus petites fautes comme des écueils. Car il ne faut pas ſe perſuader, qu'ils n'ayent point eu d'autre fin en cela, que de parvenir à un degré de ſainteté plus éminent: les premieres vuës qui les engageoient à la ſolitude, étoient de ſe ſauver: ils ne croyoient pas pouvoir prendre trop de ſuretés ſur une affaire de cette nature; & ils avoient devant les yeux tant d'exemples de perſonnes, que des fautes legeres avoient fait tomber peu à peu dans le déſordre, que pour s'accoûtumer à obéir à la Loi de Dieu, ils ſe ſoumettoient à celle d'un homme; pour ſe préſerver du péché mortel, ils évitoient le veniel; & pour ne ſe pas laiſſer ſéduire aux attraits du vice, ils combattoient juſqu'à leurs moindres défauts. Il n'y

a que les lâches Chrétiens, c'est-à-dire les plus foibles, qui osent présumer de leurs forces.

Mais pour descendre à quelque chose de plus particulier, examinons quel est le principe qui les fait raisonner de la sorte, principalement sur certains points de morale. Ne nous flatons point, MESSIEURS, le principe le plus universel est une passion que nous voulons satisfaire, sans préjudice de notre salut : on a encore assez de crainte des jugemens de Dieu, pour ne vouloir pas s'exposer à tomber entre les mains de sa Justice ; on veut obéïr à la Loi assez pour se mettre à couvert d'une damnation éternelle ; mais on veut aussi ménager assez les intérêts de sa passion pour ne la pas sacrifier toute entiere. Delà tous ces faux raisonnemens : pourquoi ferois je telle & telle chose, puisqu'il n'y a pas de péché mortel à l'omettre : & pourquoi n'omettrois-je pas celle-là, puisqu'elle n'oblige pas non plus sous peine de péché mortel ? Or c'est ne pas connoître ce que c'est qu'une passion,

pour eſpérer que la raiſon la puiſſe long-tems gouverner de cette maniere.

Toutes nos paſſions, MESSIEURS, ont cela de commun, qu'elles ſont extrêmes & outrées en toutes choſes: tous les mouvemens de notre cœur ont leurs objets déterminés ; la paſſion n'en a point d'autre que l'excès; & il lui eſt auſſi eſſentiel d'excéder & de franchir toutes les bornes, qu'il eſt eſſentiel à la raiſon de s'en preſcrire, & de s'y tenir. Ouvrez une fois la carriere à vos paſſions, il ne faut plus eſpérer que rien les retienne: un deſir nourrit l'autre ; le feu s'allume, croît, & embraſe tout ce qui ſe préſente à lui. Eſt-ce qu'il eſt impoſſible de l'éteindre ? ce n'eſt pas cela; mais c'eſt que la paſſion a pris en un moment un trop grand empire ſur vous : elle n'obéït pas à ceux qui ne ſçavent pas lui commander.

Vous voulez ſeulement avoir la ſatisfaction de cultiver des amitiés tendres; ou, ſi quelque perſonne ne vous plaît pas, vous n'êtes pas, dites-vous, obligé ſous peine de péché

mortel, de vous abſtenir de lui donner quelques marques legeres de votre averſion : vous avez une paſſion extrême de vous enrichir, & pour cela vous manquez de bonne foi en des choſes que vous eſtimez peu importantes, bien réſolu d'être fidele dans l'eſſentiel : vous êtes naturellement chagrin, & vous n'êtes pas homme à vous faire violence ſur les emportemens continuels qui vous arrivent dans le domeſtique ; il vous ſuffit de ne vous échaper pas dans la colere à des paroles ou à des actions qui aillent à une offenſe griéve : vous ne faites des parties de divertiſſement & de jeu que pour vivre comme les autres, ſans vouloir aller juſqu'à la débauche : ſur ce pied là vous croyez votre ſalut aſſuré. La raiſon pourroit s'en tenir à ces conditions, mais la paſſion ne s'y tiendra pas ; il vous auroit été plus aiſé de reprimer ſes premieres ſaillies, que de l'arrêter au milieu de ſa courſe, elle vous emportera, & vous ſuivrez vous-même avec plaiſir le penchant qu'elle vous donnera. Mais n'ai-je pas ma

liberté? oui, vous l'avez; mais c'est une liberté affoiblie, une liberté à demi vaincuë, qui a toutes les dispositions imaginables pour le mal, & qui trouve des occasions entiérement conformes à l'inclination présente qui la remuë; c'est une matiere échauffée, qui prend feu d'abord. Il est absolument en votre pouvoir de résister à la tentation; mais néanmoins vous n'y résisterez pas.

Ah! Seigneur, si nous étions aussi éclairés sur les désordres de notre cœur, que nous le sommes sur les inclinations d'autrui, que nous aurions horreur du péril où nous sommes, lors même que nous croyons être les plus attachés à l'observation de votre Loi! Mais telle est la présomption, qui nous aveugle: elle nous ferme les yeux à nos propres foiblesses, & ne les ouvre qu'à celles des autres. En effet, lorsque nous pensons à faire quelque chose que nous jugeons être contre la Loi de Dieu, & que nous avons besoin du ministere de quelques complices, ne sçavons-nous pas à coup sûr à qui

nous devons nous addreſſer ? Celui-là, dit-on, n'eſt pas ce qu'il me faut pour mon deſſein ; un tel a trop de probité ; celui-ci eſt d'humeur à me ſuivre ; cet autre ſe rendra dès la premiere ouverture qu'on lui fera, il eſt aiſé à engager. Ainſi raiſonnons-nous ſur les diſpoſitions perſonnelles de ceux que nous connoiſſons, ſouvent nous raiſonnons juſte : mais ſur quel principe ? c'eſt parce qu'il n'eſt pas homme, diſons-nous, à ſe faire beaucoup de ſcrupule ſur telle matiere : il ſe permet beaucoup de choſes, qui ne ſont point éloignées de celles-là : mais n'eſt-il pas libre, & ne peut-il pas ſe trouver en telle conjoncture, qu'il ne ſe rende pas à vos ſollicitations ? cela n'eſt pas impoſſible, répondrez-vous ; mais cela ne ſera pas ; je le connois trop bien, pour en douter. Conjectures, MESSIEURS, qui ne ſont que trop certaines, & qui le ſeroient encore bien plus, ſi l'on connoiſſoit à fonds toute la véritable ſituation du cœur de cet homme. Or ce que nous diſons des autres, ſoyons perſuadés qu'on le dit de nous ; &

craignons que ce qu'on en dit, ne s'accompliſſe à la lettre.

Si lorſque Judas étoit à la ſuite du Fils de Dieu, on l'eût aſſuré que l'avarice ſecrette qu'il fomentoit, le devoit porter un jour à vendre ſon Maître, moi, auroit-il dit, je ſuis bien éloigné de ces ſentimens; à Dieu ne plaiſe que je m'oublie jamais à ce point-là; je ne ſuis point capable d'une telle perfidie; que ſi au reſte je fais quelque réſerve en ſecret, & ſi je mets à part quelque choſe pour l'avenir, ce ne peut être au plus qu'une faute legere, qu'un trop grand attachement à l'argent; encore en faut-il uſer ainſi avec un Maître, qui néglige le temporel: mais le trahir, c'eſt un crime dont je ne ſerai jamais coupable. Vous le vendrez cependant, Diſciple infidele, & la ſource d'une trahiſon ſi énorme ſera l'avarice, qui commence à s'emparer de votre cœur, vous en verrez les progrès avec le tems; elle vous entraînera dans le précipice, & vous y périrez. Tenons-nous-en après cela, MESSIEURS, à cette maxime pernicieuſe, qu'il ſuffit

d'observer la Loi, quand elle oblige sous peine de péché mortel.

Outre la corruption du cœur de l'homme, & la violence de ses passions, il y a une seconde raison qui ne donne pas moins lieu de douter, que les gens dont je parle soient en sûreté de conscience; & cette raison est l'ignorance profonde, où ils sont de leurs devoirs.

Car il est très-naturel qu'ils se trompent là-dessus, & qu'ils se persuadent souvent n'être pas obligés, lorsque l'obligation néanmoins est indispensable. On a encore de la crainte de Dieu; on ne voudroit pas agir ouvertement contre sa conscience: mais aussi on a de la peine à étouffer une passion sans la satisfaire au moins en quelque chose: on cherche donc un faux tempérament; on examine la Loi, on l'interpréte favorablement, on l'a détourne, on s'en dispense, mais sans raison. Une personne, par exemple, voudra être d'une partie de divertissement, on fait une visite indifférente en soi, mais où elle prévoit que d'autres

prendront lieu d'offenſer Dieu mortellement : elle ſçait nommément qu'un tel concevra mille deſirs criminels, s'égarera en des penſées honteuſes & ſouillera ſon ame par des projets ſenſuels; & elle ſçait que c'eſt à ſon occaſion que la choſe arrive ainſi ; car je ne prétens pas ici parler de ces libertins, qui ſont tellement déterminés au crime, qu'ils tournent tout eux-mêmes à leur perte, quelque objet qui ſe préſente à leurs yeux. A entendre raiſonner cette perſonne, elle fait une choſe innocente : je n'ai, dira-t-elle, nul mauvais deſſein; je ne ſuis pas obligée de m'abſtenir de ces viſites, ni de ces compagnies: ſuis-je reſponſable de l'indiſcrétion d'autrui ? a-t-on jamais oui dire, que les fautes des autres nous duſſent gêner à ce point-là ? je connois mes intentions; elles ſont droites, & j'irai quoi qu'il en doive arriver, quand il y auroit quelque legere imperfection, cela ne peut aller au péché mortel. Qui vous l'a dit, Ame infidelle ? qui vous fait juger de la ſorte ? la paſſion que vous voulez

contenter : elle vous fait enviſager la choſe, par ce qu'elle a de plus innocent. Mais conſultez ſur cela une perſonne éclairée : on vous dira, que vous êtes obligée de vous refuſer ces choſes indifférentes quand elles doivent cauſer la ruine du prochain ; que la loi, naturelle s'explique aſſez là-deſſus, ſi la loi poſitive n'en parle pas. Si ſaint Paul eût raiſonné comme vous, qui l'auroit empêché de manger des viandes défenduës par la Loi de Moïſe ? Il auroit dit, je ne ſuis pas obligé de m'en abſtenir ; la loi Chrétienne m'en permet l'uſage ; ſi quelques-uns ſe ſcandaliſent, je ne dois pas répondre de leurs foibleſſes. Faux raiſonnement, & trop ordinaire aux perſonnes que j'attaque dans ce Diſcours.

Ajoûtons, MESSIEURS, la facilité qu'il y a à ſe tromper, quand il s'agit de diſcerner la quantité de la matiere qu'il ſuffit au péché mortel. Quel embarras aux plus éclairés, pour la démêler en certains points ? On ſe fait là-deſſus des principes de conſcience ; on décide en ſa faveur ;

on eſt en paix, lorſqu'on devroit trembler. Quelle étoit la tranquillité du grand Prêtre Hély, lorſqu'ayant appris les déſordres de ſes enfans, qui étoient déja avancés en âge, il les fit venir en ſa préſence, & les reprit aigrement de leurs impudicités? Il crut ſans doute avoir ſatisfait à ſes devoirs; mais Dieu en jugea bien autrement: il prononce l'arrêt de ſa condamnation, parce que la tendreſſe paternelle l'avoit empêché de voir juſqu'où alloient ſes obligations. Il s'étoit contenté de réprendre ceux qu'il falloit retirer du miniſtere des Autels: & ce pere infortuné, qui d'ailleurs avoit la crainte de Dieu, & qui pouvoit ſe flatter auſſi-bien que nous de ne vouloir point commettre de péché mortel, ſe laiſſe tromper à de ſpécieuſes apparences.

Jamais homme eut-il un meilleur principe que Pilate, ſur la condamnation du Fils de Dieu? Il ne veut point ſouſcrire à la mort d'un innocent: pour cela il déclare qu'il ne le trouve coupable d'aucun crime: il l'abandonne à ſes ennemis; il refuſe

refuse de le juger ; il se lave publiquement les mains ; il ne lui reste plus aucun scrupule ; *Innocens ego sum à sanguine justi hujus* : & cependant combien est-il criminel aux yeux de Dieu ? Ah ! si Hély avoit eu pour maxime de ne rien souffrir contre la Religion, Pilate contre la Justice, ils se seroient préservés l'une & l'autre de ces fautes griéves, où des illusions si délicates les ont conduits.

Matth. c. 27.

Voilà ce qui regarde l'ignorance du droit : l'ignorance du fait n'est pas moins dangereuse, ni moins ordinaire. Elle peut tomber, ou sur le consentement au mal, ou sur la maniere d'accomplir la Loi. On doute assez souvent dans les matieres où l'on se permet quelques libertés, si l'on a consenti à quelque chose de criminel : on se repose sur la disposition prétenduë où l'on est, de ne vouloir point commettre de péché mortel, & j'avouë que ce peut être un préjugé raisonnable : mais après tout, c'est une marque assez équivoque ; & ce qui me la rend suspecte,

c'eſt que dans les regles que donnent les Caſuiſtes pour diſcerner un conſentement plein, d'avec un conſentement imparfait, une des plus reçuës eſt d'examiner ſi l'on a coûtume de ſe permettre là-deſſus quelques libertés dangereuſes: car il eſt fort aiſé, diſent ces Théologiens, qu'en retranchant le nom de péché mortel, dont on ne veut point effrayer ſon imagination, on paſſe à la choſe qui eſt mortelle. Bien que cette regle ne ſoit pas infaillible, comme il n'eſt pas aiſé d'en donner dans la morale, elle ſuffit pour troubler prudemment une ame, à qui il reſte de la crainte de Dieu: & c'eſt delà qu'on ſe voit quelquefois en de ſi grandes perpléxités ſur l'état de ſa conſcience. Or eſt-il rien de plus cruel que cette incertitude? Tandis que vous vous dites à vous-même, je crains Dieu, je ne veux point l'offenſer mortellement,
Apoc.c.3 *Tu dicis, dives ſum*; votre conſcience vous reproche ſecrettement, que vous êtes peut-être un miſerable, infidele à la loi du Seigneur, du moins dans un état ſuſpect, & où il

y a tout à craindre & à risquer : *Et nescis quia tu es miser, & miserabilis, & pauper, & cæcus & nudus.* Ibid.

On a encore lieu de douter sur la maniere dont on a observé la Loi : peut-être en a-t-on omis des circonstances essentielles. Ainsi voyons-nous les gens de qui je parle, assister à la Messe, parcequ'il y a obligation sous peine de péché mortel, & négliger l'attention au Sacrifice, sans laquelle on ne satisfait pas au précepte : on ne laisse pas d'avoir l'esprit en repos ; on se sçait même bon gré de sa régularité, à l'exemple de Saül, qui pour avoir accompli le commandement du Prophète Samuël à la réserve de quelques circonstances qu'il crut legeres, s'en alla au-devant de lui fort content de sa conduite, & lui dit qu'il avoit été fidele à la parole du Seigneur : *Benedictus tu à Domino, implevi verbum Domini.* Le Prophète 1. Reg. c. 15. inspiré de Dieu en jugea bien autrement : *Quare ergo non audisti vocem Domini, sed versus ad prædam es, & fecisti malum in oculis Domini?* Ibid. Non, non, répond Samuël, vous

n'avez pas écouté la voix du Seigneur: qui vous a chargé de ces dépouilles; & comment avez-vous osé les enlever à ses yeux après une expresse défense? En vain vous alléguez que vous n'avez réservé ces troupeaux, que pour les immoler au Dieu d'Israël; Prince, le Dieu que nous servons, & vous, & moi, n'a pas besoin de vos victimes: il veut un cœur soumis à sa Loi, & puisque vous n'avez pas obéi en tout, je vous déclare qu'il s'est retiré de vous, & il m'ordonne de Ibid. vous abandonner: *Quia projecisti sermonem Domini, projecit te Dominus.*

C'est pour toutes ces raisons, MESSIEURS, ausquelles le tems ne me permet pas de donner une juste étenduë, que les Théologiens nous enseignent qu'un homme dans l'état dont nous parlons, qui ne veut observer la Loi, que quand elle oblige absolument sous peine d'une éternelle damnation, & qui du reste ne se met pas en peine de commettre indifféremment toutes sortes de péchés véniels, à raison de cette seul

diſpoſition, eſt criminel devant Dieu, parcequ'il eſt, diſent-ils, dans un péril évident & prochain de l'offenſer griévement, & que de courir volontairement un tel péril de perdre la grace, c'eſt comme l'avoir déja perduë.

Qu'on diſe après cela : il feroit beau voir que je me fiſſe ſcrupule de telle & telle action ; j'aurois bonne grace de m'allarmer pour ſi peu de choſe ; cela eſt bon à tels & tels, qui ſont dévots de profeſſion : mais à moi, qui ne me pique pas d'une ſi grande régularité, il ne ſiéroit pas d'uſer d'une ſi grande circonſpection. Vous vous trompez, mon cher Auditeur, vous vous trompez : c'eſt à vous à prendre plus ſcrupuleuſement garde à tout ; à vous, dis-je, qui reconnoiſſez votre foibleſſe, & qui devez vous en défier ; à vous, qui reſſentez plus de difficulté pour le bien, & plus de facilité pour le mal ; à vous dont une paſſion mal mortifiée mine de jour en jour cette délicateſſe de conſcience ſi néceſſaire pour con-

ſerver la grace; à vous qui, quoi que vous diſiez, avez tant de peine à raſſurer votre conſcience, quand elle vous reproche, que vous avez peut-être été plus loin que vous ne penſez; à vous qui ſous prétexte de ne vouloir point commettre de péché mortel, élargiſſez tous les jours la carriere, que vous avez ouverte à votre paſſion; à vous, qui dans les confeſſions que vous faites, vous réſervez toujours dans le cœur de ſecrets replis, que vous ne dévelopez point; à vous, qu'on ſçait viſiblement avoir tort en mille choſes, ſans qu'on puiſſe vous en convaincre, par votre habileté à trouver des apparences de raiſon, pour autoriſer l'indulgence criminelle que vous avez pour vous-même : c'eſt à vous encore une fois à apporter toutes ſortes de précautions, à reſſerrer cette conſcience trop large, qui peut-être vous damnera; & non pas à ces ames timorées, à qui l'ombre ſeule du mal fait horreur.

Finiſſons, MESSIEURS, par

ces paroles de ſaint Pierre : *Quapropter, Fratres, magis ſatagite, ut per bona opera certam veſtram vocationem, & electionem faciatis*; c'eſt pour cela, mes Freres, que vous devez vous efforcer d'aſſurer votre ſalut, autant qu'on le peut en ce monde, par les bonnes œuvres. Faites-vous une affaire non ſeulement d'obſerver la Loi, quand elle obligera ſous peine de la damnation ; mais même lorſqu'il y aura quelque ombre de mal, & ſur-tout quand vous ſentez que les fautes legeres font de jour en jour de nouveaux progrès en votre cœur. *Hæc enim facientes non peccabitis aliquando*; en prennant cette précaution, vous vous préſerverez du péché mortel, que vous voulez éviter. Que s'il en coûte quelque choſe, faites le ſacrifice de bonne grace : autrement avec quel front demanderez-vous à Dieu ces graces ſpéciales, dont vous ſçavez que vous avez ſi ſouvent beſoin pour obſerver la Loi ? Ce devroit être ici la matiere du ſecond

2. Pet. c. 1.

Ibid.

Point, si le premier n'avoit épuisé le tems ordinaire au lieu où je parle : je n'en dis qu'un mot.

SECONDE PARTIE.

QUE nous nous trompons, MESSIEURS, lorsque dans la ferveur de nos prieres nous espérons obtenir de Dieu ces secours puissans & efficaces, sans les attirer par notre fidélité ! En vain nous tâchons de piquer Dieu, pour ainsi dire, de générosité, en lui mettant devant les yeux tout ce qu'il a fait en faveur des Saints. Vous, Seigneur, qui avez délivré Abraham, Isaac, David, Joseph, saint Paul, daignez jetter un regard favorable sur nous. Quels étoient ces hommes, nous dira Dieu, dont les noms ne serviront qu'à vous confondre ? Avoient-ils rien de plus à cœur que ma Loi ? Se permettoient-ils les fautes les plus legeres ? Usoient-ils de quelque réserve avec moi ? Quel étoit le caractere de David, cet homme selon mon cœur, disposé à éxécuter aveuglement tous mes ordres : *Virum secundùm cor*

meum, qui faciet omnes voluntates meas? Quel étoit celui de mon Apôtre, cet homme également fidele dans les petites choſes & dans les grandes? Mais ai-je uſé de la même bonté qu'envers eux, à l'égard de Judas, des Apôtres endormis, qui n'étoient pas ſur leurs gardes? Il leur eſt arrivé, ce qui vous arrivera; à vous, qui voulez, dites-vous, éviter le péché mortel, afin d'être ſauvé, & qui négligez vos autres devoirs; c'eſt-à-dire que vous tomberez dans l'état que vous craignez. Vous n'avez pas pour moi cet amour ſpécial que je demande, ne l'attendez pas auſſi de ma part; vous n'avez aucun égard à mes intérêts, n'eſpérez pas que j'aye un ſoin particulier des vôtres: je ſçais diſtinguer ceux qui m'aiment, d'avec ceux qui me craignent ſeulement.

Prévenons, MESSIEURS, l'effet de ces ménaces, & mettons-nous au contraire en état d'entendre de la bouche du Sauveur ces paroles ſi conſolantes: *Euge ſerve bone & fidelis*, *Matth. c. 25.*

quia super pauca fuisti fidelis, super multa te constituam; venez, serviteurs fideles, parceque vous n'avez manqué à rien de vos devoirs, recevez une récompense égale à votre fidélité, &c.



SERMON
SUR
LA RESTITUTION.

Si furto ablatum fuerit, restituet damnum Domino.

Il rendra au Maître ce qu'il lui a pris. Exod. 22.

EST-IL rien, MESSIEURS, de plus juste & de plus utile que cette loi? Dieu par-là pourvoit à la sûreté de tout le monde, & si sa loi étoit observée, le foible à couvert de l'oppression, le simple de l'artifice, le riche même sans craindre la violence & l'usurpation des pauvres, tous à l'abri de la loi, comme sous la tutelle d'un sage, & d'un fidele curateur, jouiront en repos des biens qu'ils ont reçus de la main de Dieu: le droit seul malgré le crédit, le pouvoir, la force, seroit le titre légitime de posséder.

En quoi ſur-tout la bonté de Dieu me paroît plus admirable ; c'eſt qu'il a gravé cette loi dans l'eſprit de tous les hommes. Il n'eſt point beſoin de maître pour nous apprendre, qu'il ne faut point porter la main ſur le bien d'autrui : c'eſt un principe ſi univerſellement établi, que perſonne n'en peut diſconvenir ; les plus libertins, qui mépriſent toutes les autres loix divines & humaines, ſe ſoumettent à celle-là ; ils ſe piquent même de juſtice & de probité ; ils en font gloire, au moins dans leurs diſcours.

Enfin, MESSIEURS, le dernier trait de la bonté de Dieu, dans l'établiſſement de cette loi, c'eſt d'y avoir tellement attaché le ſalut, qu'il n'y ait point d'autre voie pour aller au ciel, à ceux qui ſe trouvent chargés du bien d'autrui, ou qui lui ont fait tort en quelque ſorte, que de réparer le dommage qu'ils ont cauſé ; *Non enim dimittitur peccatum, niſi reſtituatur ablatum.* Il ſemble que Dieu ait pris plus de ſoins de nos intérêts que des ſiens propres : il a laiſſé au

Aug.

Prêtre un pouvoir abſolu de remettre toutes les offenſes que nous pourrions commettre à ſon égard, quelque énormes qu'elles puiſſent être ; dès que le pécheur eſt touché de repentir, le pardon lui eſt aſſuré : mais quelque douleur que faſſe paroître un injuſte poſſeſſeur, quelque pénitence qu'il faſſe, quelque auſtérité, quelque aumône, même, ſon péché ne lui eſt point remis, qu'il n'ait reparé le tort qu'il a fait à ſon prochain. Leçon importante aux Confeſſeurs, que Dieu a, pour ainſi dire, établis comme les Tuteurs du bien public, en les faiſant reſponſables ſous peine de la damnation, du tort qui ne ſeroit pas réparé par leur molleſſe, & par leur indulgence criminelle.

Ainſi, MESSIEURS, s'il y a de l'injuſtice dans le Monde, ne nous en prenons pas à la loi ; elle a été au-devant de tout par les meſures les plus ſages : mais comme un pere de famille, quelque bon ordre qu'il ait mis dans ſes affaires, quelque ſoin qu'il ait apporté pour faire un partage égal & juſte, n'eſt pas toujours

ſecondé par des enfans que leur avarice diviſe dès qu'ils n'ont plus leur pere devant les yeux ; ainſi les hommes, ſans ſe ſouvenir des jugemens redoutables de Dieu, ſans conſidérer la loi, ou même l'expliquant, l'interprétant à leur gré, en anéantiſſent toute la force, & rempliſſent le monde d'injuſtices.

Je n'entreprens donc pas de prouver qu'il n'y a point de ſalut pour ceux qui ne reſtituent pas le bien d'autrui ; cela eſt trop évident. Mais je veux combattre aujourd'hui deux erreurs particulieres où nous donnons, tandis qu'en général nous convenons de l'obligation de reſtituer. Car les uns en premier lieu ſe perſuadent trop aiſément qu'ils ne ſont coupables d'aucune injuſtice envers le prochain : & les autres en ſecond lieu, reconnoiſſant le tort qu'ils ont cauſé injuſtement à leurs freres, ſe diſpenſent de le réparer par de fauſſes raiſons, auſquelles l'amour propre donne une couleur, & une apparence ſpécieuſe. Deux erreurs trop ordinaires, que j'attaque

dans ce diſcours ; & c'eſt ce qui en fera le deſſein & le partage. *Ave Maria.*

LA premiere penſée qui vous eſt venuë, MESSIEURS, lorſque j'ai propoſé de vous parler de la reſtitution, a été ſans doute d'eſpérer, ou du moins de ſouhaiter, que mon diſcours fît quelque impreſſion ſur l'eſprit des perſonnes qui pourroient avoir quelque choſe à vous : la plûpart ſe ſont dit dans le ſecret du cœur, je n'ai fait tort à perſonne, je n'ai point de bien d'autrui, & graces à Dieu, cette matiere ne me regarde nullement. Mais vous ſeriez bien ſurpris, ſi vous aviez pu lire dans l'eſprit de ceux que vous croyez uſurper injuſtement votre bien, d'y trouver les mêmes penſées que vous avez ſur la reſtitution & la même tranquillité de conſcience ſur un article, dont vous êtes perſuadés qu'ils doivent avoir du ſcrupule. C'eſt ainſi que la paſſion de l'intérêt nous aveugle, & nous met l'eſprit en repos ſur des injuſtices que nous ne

PREMIERE PARTIE.

voyons pas, tandis que le public en eſt ſcandaliſé. C'eſt une choſe aſſez ſurprenante, qu'au travers de tant de plaintes qu'on entend faire dans le monde ſur l'injuſtice des hommes, il ne ſe trouve aucun injuſte: chacun dit qu'on lui fait tort, & il ne ſe trouve aucun coupable. Il n'en faudroit pas davantage que cette bizarre contradiction, pour faire ſentir l'aveuglement extrême où nous jette la paſſion de l'intérêt; & ſur cela ſeul un homme d'une conſcience timorée devroit ſe défier de lui-même, & s'examiner avec ſévérité.

Vous n'avez rien, dites-vous du bien d'autrui: je conviens MESSIEURS, qu'il y a des ames aſſez droites pour cela; mais je dis qu'il y a de la témérité à vouloir affirmer la choſe avec tant d'aſſurance: voyons ſur quel principe je le dis. Ne raiſonnons pas ſeulement ici en général ſur la cupidité & la paſſion d'avoir; penchant ſi commun à tous les hommes: voyons en particulier la maxime la plus univerſellement établie dans le ſiécle ſur le ſoin de ſa fortune. On

veut avoir, & cela à quelque prix que ce ſoit, ſans donner des bornes à ſes deſirs, le plus vîte, & le plus promptement qu'il eſt poſſible. Sur cela qu'on oſe prononcer, je n'ai rien qui appartienne à mon prochain ; je ne fais tort à perſonne : pour moi je vous répons, que le Saint Eſprit nous dit le contraire par le Sage ; *Qui feſtinat ditari ; non erit innocens.* Prov. c. 28.

En effet, avoir cette paſſion dominante de s'enrichir à quelque prix que ce ſoit, & ſe contenter du ſien ; ne point faire d'injuſtice, d'exactions, de concuſſions violentes ; ne tirer point d'intérêts exorbitans, n'entrer point en des partis injuſtes, ne point ſurfaire dans ſon trafic, ne tromper perſonne ; être fidele en des occaſions délicates, où l'on ne peut être convaincu de mauvaiſe foi. Vouloir s'enrichir ſans bornes, & ſans meſure, & ſe contenter des appointemens, des émolumens ordinaires de ſon emploi, que la cupidité trouve toujours modiques ; ne vendre point la juſtice & les intérêts de ſon maître, pour groſſir les

ſiens ; ne point uſer d'artifice, pour envahir le champ, la terre de ſon voiſin ; ne confondre pas le bien d'Egliſe avec le bien du Siécle. Vouloir s'enrichir promptement, & n'aller à ſa fin que par des voies légitimes, qui ſont toujours lentes ; ne rien retenir de ce qui doit naturellement paſſer aux ſubalternes : en un mot, avec de ſemblables principes, ne nuire à perſonne, c'eſt une chimere; quiconque a cette paſſion, il tombe dans les piéges du démon ; *Qui volunt divites fieri, incidunt in laqueum diaboli.* Tout ce qui paſſe par un eſprit imbu de ces principes, paroît juſte & légitime: & ſi l'on veut achever de s'en convaincre, conſidérez deux perſonnes qui ſont en procès ſur quelque intérêt temporel ; entendez-les raiſonner ſur leur affaire, pallier leur mauvais droit, lui donner des couleurs & des apparences de juſtice; jamais concilierez-vous ces deux eſprits ? les Juges finiront bien le procès par autorité; mais de les convaincre de leur mauvais droit, c'eſt ce qu'on ne fera pas ; quelqu'un a tort

1. Tim. c. 6.

cependant, & perſonne n'en peut être perſuadé : pourquoi ? la paſſion de l'intérêt les aveugle.

Que veux-je conclure delà, MESSIEURS ? Que pour peu que vous vouliez conſidérer devant Dieu quelle eſt la nature du bien que vous poſſédez, par quelle voie il eſt entré chez vous, s'il ne devroit pas en ſortir, il eſt bien difficile qu'il ne vous naiſſe une infinité de doutes.

Or en matiere de bien d'autrui, & d'injuſtice, dès que vous doutez, c'eſt un préjugé qui vous oblige à diſcuter, à examiner, à voir le fond de la choſe. Mais quelle eſt ſur cela votre conduite, lorſqu'il vous vient de ces retours délicats ſur vos pratiques injuſtes ? Quel ſoin d'étouffer des remords naiſſans d'une conſcience qui vous gêne ! Un riche héritier ſe met l'eſprit en repos ſur la conſcience du défunt ; ne veut point entrer, dit-il, en des diſcuſſions odieuſes à la mémoire de celui qui lui a légué, ni remuer les cendres d'un homme mort, à ce qu'il prétend, en réputation d'homme d'honneur :

on ne veut pas examiner les obligations d'un donateur, qui fait largesse d'un bien que la justice l'oblige à répandre ailleurs : on ne veut point éclaircir un détail de menuës choses, sous prétexte que chacune en particulier est legere, quoique le tout fasse une injustice considérable dans la suite ; c'en est assez pour lever le doute, que tout le crime ne se montre pas à la fois. D'autrefois on traitera un doute de scrupule ; & au lieu de le résoudre en l'éclaircissant, on croit qu'il suffit de l'étouffer, en agissant contre : le mari s'en repose sur la femme, & la femme sur le mari; les peres sur les enfans, & les enfans sur les peres : cependant le mystere d'iniquité demeure caché dans les ténébres ; & l'on dit après cela, je n'ai point de bien d'autrui, je ne dois rien à personne.

Encore une fois, MESSIEURS, je ne prens ici personne à partie, & je suis persuadé, qu'il y a dans mon auditoire de ces consciences timorées, à qui l'injustice fait horreur : mais aussi je vous demande que vous vou-

liez bien examiner avec moi les principes ſur leſquels eſt fondée cette certitude prétenduë, dont on ſe flate trop aiſément : car ſi ces principes ſe trouvent faux, & ruineux, il eſt à propos de vous faire ouvrir les yeux à ce déſordre. Or il eſt à craindre que la choſe ne ſoit ainſi, & voilà comment.

Le principe le plus univerſel ſur quoi on ſe raſſure en pluſieurs occaſions, c'eſt la coûtume, qui établit certaines maximes générales dans le Monde, & d'autres particulieres à chaque état.

Delà, 1. En matiere d'intérêt, on ſe perſuade que l'argent doit ſe mettre à profit au plus haut denier que l'on trouve ; & ſur ce damnable principe que n'a-t-on pas imaginé pour pallier, pour autoriſer, pour ſanctifier les uſures les plus Judaïques ? On trouve moyen d'entrer en ſocieté de gain avec des gens d'une conduite ſuſpecte ; de toucher en peu des intérêts qui égalent le principal, de profiter par là des diſgraces de ſon prochain, qui eſt encore trop heu-

reux, dit-on, d'avoir une ressource: on trafique sur mer & sur terre, & malgré l'orage sur mer, & la stérilité sur terre, on a le secret de partager les fruits de l'abondance, & du calme, sans rien exposer: combien de rafinemens, de détours, de prétextes sur les miseres du tems, sur les fréquentes banqueroutes? Enfin tout cela, dit-on, est autorisé par la coûtume.

2. Qu'un homme soit de naissance, ou d'un rang à entretenir tel & tel équipage, tel nombre de domestiques, telle table, & que son revenu n'y suffise pas, la coûtume veut qu'il soûtienne néanmoins toujours le rang qu'il a dans le Monde: de-là on emprunte à toutes mains; on engage des terres dont le fond est déja épuisé en dettes; on ne paye ni l'artisan, ni le marchand, ni le domestique; quelque ruiné qu'on soit, on vit aux dépens du prochain, comme si l'on étoit dans l'opulence: & tout cela s'excuse sur la coûtume; on meurt en repos dans cet état.

3. On ressent quelquefois les dé-

prédations injuſtes qu'on a faites poſitivement, lorſqu'on a envahi ou l'argent, ou l'héritage de ſon prochain; mais pour les omiſſions, la coûtume eſt qu'on n'y penſe pas: ainſi un Juge comptera pour quelque choſe de vendre la juſtice; mais de tenir en priſon des années entieres le manœuvre ſans l'expédier, parce-qu'il n'a pas dequoi ſatisfaire, tandis qu'une femme & des enfans meurent de faim, cela ne ſe compte pas: un domeſtique ne voudra pas voler ſon maître; mais pour laiſſer périr ſon bien par négligence, le laiſſer piller, voler aux autres, là coûtume eſt de ne point mettre tout cela ſur ſes comptes.

4. On aura bien égard au tort qu'on fait perſonnellement, mais de penſer à celui qu'on fait en notre nom, par notre conſeil, notre inſtigation, notre conſentement, notre approbation, notre protection même; tout cela eſt regardé pour rien: on croit que c'eſt aſſez de n'en avoir pas profité, pour n'en être pas reſponſable. Ainſi combien de chefs de

famille, qui ne voulant pas entrer en connoiſſance des affaires, ont des ſubſtituts qui péchent ſur leur compte, & ſignent un Acte injuſte & violent d'une main, tandis qu'ils donnent l'aumône de l'autre.

5. On compte l'injuſtice qu'on fait dans les biens de fortune; mais pour le tort qu'on fait à la réputation, & par lequel on empêche enſuite le bien temporel d'une perſonne, il ne vient pas ſeulement dans l'eſprit de croire qu'on ſoit obligé à le réparer par quelque reſtitution: ainſi d'avoir empêché par calomnie un homme d'Egliſe, d'être nommé à un Bénéfice; une honnête fille, de faire un établiſſement avantageux; un Marchand, de vendre; un Artiſan, de travailler; un Domeſtique, de trouver condition; tout cela ne ſe répare point dans le monde. Ce ſeroit un champ infini, MESSIEURS, de vouloir remuer tous les doutes ſur leſquels on s'eſt endurci; il n'eſt point d'état, où la coûtume du Monde n'ait établi des principes de conſcience oppoſés à l'Evangile.

Où

Où eſt l'homme d'épée, qui ſe croye reſponſable des injuſtices, des vexations, des dégats, des actes d'hoſtilité que font ſes ſoldats; je ne dis pas ſur les terres ennemies, mais ſur les terres mêmes du Prince qu'il ſert.

Qui pourroit démêler tous les artifices pratiqués & autoriſés par la coûtume? Dans le Palais, combien de délais étudiés, de fauſſes eſpérances qu'on donne à des plaideurs pour les acharner au procès? Combien de négligences coupables, de conſeils intéreſſés.

Dans le négoce, que de coûtumes qui paſſent en régle? N'eſt-ce pas un principe reçu, que de vendre le plus cher qu'on peut, d'altérer, de déguiſer, de ſurfaire, de vouloir regagner injuſtement ſur l'un ce qu'on a perdu ſur l'autre.

Dans l'Egliſe, qui ſe croit obligé à reſtituer, lorſqu'il n'a pas deſſervi ſon Bénéfice; qu'il a diſſipé ſon revenu; qu'il l'a employé au jeu, à la bonne chére, à la chaſſe & peut-être à des uſages plus criminels?

Non, encore une fois, il n'est point d'état; qui n'ait ses mysteres d'iniquité, ses injustices privilégiées: & on prétend que la coûtume autorise tout cela; on coule doucement sur ces articles. Or on demande si la coûtume peut rendre juste, ce qui au fond ne l'est pas, si elle peut prescrire à l'Evangile, ou par le nombre, ou par la qualité des personnes? *Quid prodest multitudo illa in die judicii, ubi multi judicabantur*? Que me servira d'être du parti du plus grand nombre, au jour que le grand nombre sera réprouvé? Sur la terre, les chemins les plus fréquentés sont les meilleurs: mais pour le ciel, les moins battus sont les plus sûrs. C'est cependant sur ces principes frivoles, que la plûpart des gens du Monde sont tranquilles; on voit le juste & l'usurpateur, l'homme de bien & le scélérat parler le même langage, se flater également qu'ils n'ont pas le bien d'autrui. Toute la vie se passe, sans qu'on ouvre les yeux à ce déplorable état: des gens, en prononçant des sentences graves, & en

Tertul.

nous faiſant les plus belles leçons du monde, ſans ſe reprocher rien ſur la bonne foi, meurent, & laiſſent après leur mort un étrange cahos à démêler. On croit ſouvent que ça été hypocriſie: mais il y a eu plus d'aveuglement que d'autre choſe; c'eſt une punition de Dieu, qui laiſſe mourir dans ces erreurs groſſieres des perſonnes qui n'ont jamais voulu rien approfondir.

Ah, Seigneur! ſi nous étions auſſi ſoigneux d'examiner le tort que nous faiſons au prochain, que nous ſommes éclairés pour ne laiſſer rien échaper de celui qu'on nous fait; ſi nous avions la même vigilance, la même vivacité, le même diſcernement, que nous ferions peut-être de découvertes importantes & néceſſaires! Nous ne ſerons pas cependant reſponſables du tort qu'on nous fait, mais de celui que nous faiſons; il eſt bien plus dangereux de ſe tromper ſur l'un que ſur l'autre.

Mais je ne ſuis pas en état de reſtituer; j'ai des raiſons qui m'en diſpenſent: ſeconde erreur que je vas exa-

miner, & combattre dans la ſeconde Partie.

SECONDE PARTIE. ON me fait tort à moi-même, on ne me paye pas, on ne me reſtituë rien ; pourquoi ne ferai-je pas aux autres ce que l'on me fait : Voilà, MESSIEURS, le premier prétexte qu'on prend, pour ne point reſtituer. Or prétendez-vous, parce que vous dites, mon cher Auditeur, qu'il vous eſt permis de vous dédommager ſur les perſonnes qui vous font tort : à cela je n'ai rien à répondre, du moins qui concerne l'injuſtice ; quoiqu'au fonds il y ait toujours du péril à uſer de ces compenſations ſecrettes : les voies de fait ſont toujours odieuſes : il eſt rare qu'on n'excéde pas, & qu'on s'en tienne préciſement à ce qui eſt dû ; on ſe paye au-deſſus des gages & des appointemens dont on eſt convenu, ſous prétexte qu'ils ſont trop modiques ; *Amice, nonne ex denario convenisti mecum.* Mais ce n'eſt pas ſimplement ce qu'on prétend : on veut qu'il ſoit permis d'uſer d'injuſtice à l'égard de ceux qui ne nous la

Matth. c. 20.

ſont pas, & que l'injuſtice d'autrui nous autoriſe : quel principe, MESSIEURS, pour les mœurs ! c'eſt-à-dire, que quand on vous aura volé, il vous ſera permis d'aller enlever le bien de votre voiſin; l'injuſtice d'autrui vous donnera action ſur les gens, qui ſouvent vous ont fait plaiſir : au lieu de ſe dire à ſoi-même, je ſens l'injuſtice qu'on me fait, je ne veux point la faire reſſentir à mon prochain, qui n'en eſt pas coupable ; l'uſurpateur de mon bien ſe damne ; à Dieu ne plaiſe que je me damne comme lui.

Mais mon honneur, que deviendra-t-il dans le Monde ? il faudra deſcendre du rang où je ſuis, me dégrader de ce caractere honorable que je ſoûtiens aux dépens d'autrui ; ſecond prétexte dont on ſe ſert, pour s'exemter de la reſtitution : mais en premier lieu, Chrétiens, il eſt aiſé de mettre ſon honneur à couvert ; il y a des voies pour reſtituer ſans ſe faire connoître. En ſecond lieu, ſçachez que rien ne doit vous faire plus d'honneur, que de rendre ce qui ne vous

appartient pas : ne vous flatez point ; le monde vous connoît ; ne craignez point de quitter un état, où le public vous voit avec murmure : il y a bien plus d'infamie à vivre ſplendidement aux dépens des autres, qu'à ſe réduire volontairement à une fortune médiocre pour ſatisfaire à ſon devoir. Quelle juſtice au reſte, que tandis que vous vivez avec honneur dans le Monde, celui dont vous avez le bien, traîne une vie pauvre & languiſſante ? *Væ qui prædaris, nonne & ipſe prædaberis?* Ah ! MESSIEURS, ſi Jeſus-Chriſt damne les riches, pour n'avoir point vêtu ceux qui étoient nuds, donné à manger à ceux qui avoient faim ; que dira-t-il à ceux qui les ont dépouillés, qui leur ont ôté le pain, dont ils pouvoient à peine ſe nourrir ? Votre état, après tout, eſt l'état d'un Chrétien, & non celui d'un Payen : c'eſt donc l'Evangile qui doit être votre régle, & non pas le Monde. Quelle excuſe à apporter au jugement de Dieu ? Seigneur, je n'aurois pas été aſſez grand, aſſez diſtingué, aſſez honoré :

Iſai c. 23

voilà pourquoi j'ai retenu le bien de mon prochain : & moi, dira Jesus-Christ, j'ai cédé le mien ; je me suis contenté d'une fortune pauvre, pour guérir cet orgueil qui vous fait soûtenir un rang, lequel ne vous convient plus.

Pour moi, dit un autre, & c'est le troisiéme prétexte, ce n'est point l'honneur qui m'arrête ; je sens bien même que mon honneur exigeroit de moi une prompte restitution : mais je ne puis satisfaire à ceux à qui je dois, sans m'incommoder, & sans m'ôter à moi-même ce qui fait toute ma substance.

S'il est vrai, mon cher Auditeur, que par-là vous vous réduisiez à une extrême nécessité, ensorte que vous ne puissiez subsister en restituant, il est évident que vous pouvez différer en conscience, pourvu que vous ayiez toujours dans le cœur un desir sincere de restituer, quand vous serez en état, & que pour cela vous n'omettiez rien de ce qu'un homme de votre condition peut faire ou ménager, en faveur des personnes à qui

vous devez : & je ne puis m'empêcher ici de condamner la dureté de ces créanciers barbares, qui dépouillés de tout ſentiment d'humanité, ſans aucun beſoin de recouvrer ce qui leur eſt dû, s'acharnent contre leurs débiteurs avec cruauté ; & ſans examiner ſi l'on eſt en état de les ſatisfaire, ſans vouloir entendre aucune remontrance légitime, ſans même ſe laiſſer toucher aux larmes, & ſans conſidérer qu'ils mettent un homme preſque au déſeſpoir, lui tiennent le pied ſur la gorge, comme ce ſerviteur impitoyable de l'Evangile,
Matth. c. 18. *Redde quod debes.* Il eſt des créanciers plus humains, qui pour preſſer leurs débiteurs, ne ſe reglent que ſur le beſoin qu'ils ont de retirer ce qui leur appartient, & qui demeurent dans le ſilence, tant que leurs affaires leur permettent d'attendre ; qui conſidérant l'impuiſſance où ſont les perſonnes qui leur doivent, leur laiſſent le loiſir de reſpirer, & leur donnent même dans la néceſſité de nouveaux ſecours : il eſt ſi beau de ne pas accabler un malheureux, de s'abſtenir

par indulgences des pourſuites violentes qu'on eſt en droit de faire, de rendre à une famille obérée la paix que vous lui pouvez ôter, quand il vous plaira, & de donner, pour ainſi dire, la vie à des gens, à qui vous pouvez enlever la ſubſiſtance : cela, dis-je, me paroît ſi beau, MESSIEURS, que je ne n'eſtime pas qu'il y ait un caractere plus élevé, que celui qui vous inſpire une telle généroſité.

Mais cela ne diſpenſe pas le débiteur de ſatisfaire aux devoirs de ſa conſcience; de ſe rétrancher de ſes plaiſirs, de ſes aiſes, de ſa table : ſurtout, ſi par ſa faute il s'eſt mis hors d'état de payer ſes dettes. Car de prétendre dans un tems où tout le monde vit avec épargne, ceux mêmes qui ne doivent rien; de prétendre, dis-je, être en droit de donner à ſon plaiſir, à la bonne chére, au jeu, à l'ambition, ce qui doit être réſervé par juſtice à ſatisfaire ceux à qui on doit, c'eſt s'abuſer évidemment, & ſe damner. Il faut, MESSIEURS, comparer vos beſoins avec ceux des perſonnes,

dont vous retenez le bien; s'ils se trouvent égaux de part & d'autre, la conscience vous oblige à préférer leurs intérêts aux vôtres : car enfin, si quelqu'un doit souffrir il est plus juste que ce soit l'usurpateur que le propriétaire. N'est-il pas étrange que les fideles des premiers siécles, & quelques-uns même de nos tems se soient dépouillés de leurs biens par un pur motif de charité, & que vous ne puissiez vous incommoder par un motif de justice? Quel inconvenient, je vous prie, quand vous serez réduit à l'état naturel, où vous seriez, si le bien d'autrui n'étoit jamais entré chez vous ? cette usurpation vous a-t-elle donné un droit particulier ? rentrez par la justice dans le néant d'où le péché vous a tiré.

Que feront mes enfans, ajoûtet-on; faut-il les ruiner ? nouveau prétexte qu'on oppose à l'obligation de restituer. Vos enfans n'en seront pas plus riches, pour avoir un bien qui ne leur appartient pas : le bien d'autrui porte avec lui un caractere ineffaçable, un sceau que le tems

n'altere point : la mauvaiſe foi ne preſcrit jamais. Si ce ſont des ames bien nées, & qu'ils ayent le cœur bien placé, ils doivent trouver bon que vous mettiez ordre à votre ſalut; ils doivent avoir en horreur des biens, qui vous coûteroient la perte de votre ame : & comme ils ſeroient indignes de vous, s'ils n'étoient pas prêts à tout riſquer pour vous ſauver la vie dans une occaſion; à plus forte raiſon doivent-ils être diſpoſés à racheter le ſalut de votre ame au prix d'un patrimoine mal acquis. Que s'ils ont d'autres ſentimens, quelle eſt votre folie, de vous damner pour des enfans, qui n'aiment qu'eux-mêmes, qui attendent peut-être votre mort avec impatience, qui ſeront peut-être aſſez dénaturés pour vous blâmer les premiers d'avoir mal acquis ou conſervé un bien qu'ils diſſiperont; car voilà la malédiction que Dieu donne ſouvent aux peres ambitieux, qui ſacrifient les intérêts de leur conſcience à la fortune de leurs enfans. Bien davantage : vous expoſez leur ſalut, en ne faiſant pas le

vôtre; car auront-ils la force de restituer un bien que vous n'avez pas rendu? Dans quel danger les mettez-vous? Vous voulez qu'ils fassent ce que vous n'avez pu faire: *Perdidit nos aliena nequitia; parentes sensimus parricidas?* Ah! Chrétiens, ne compterez-vous jamais sur la Providence. Vous croyez les élever, ces enfans si chers? & vous renversez leur maison par les recherches odieuses à quoi vous les exposez: on viendra remuer vos cendres après votre mort, & confondre le bien propre avec l'étranger: au lieu que Dieu donnant sa bénédiction à un héritage modique, il le fera peut-être profiter au centuple.

Cypr.

Enfin, je restituerai, dit-on; mais il faut attendre que mes affaires soient finies. Quel plaisir prenez-vous, mon cher Auditeur, à vous tromper ainsi vous-même: les affaires finissent-elles dans la vie. Plus vous viendrez sur l'âge, plus la restitution sera difficile: les autres passions s'affoiblissent avec le tems, celle-là se fortifie; & ceux qui ont été liberaux jus-

qu'à la prodigalité étant jeunes, deviennent avares dans la vieillesse. Le beau sacrifice que vous ferez à la mort de rendre le bien d'autrui, quand vous ne pourrez plus le garder! s'il y a de fausses pénitences à cette derniere heure, ce sont celles-là. Mais à quel péril exposez-vous le bien de votre prochain, vous qui avez vu casser tant de testamens de cette nature, qu'on a traités de rêveries! Combien ne sont pas exécutés par des héritiers, encore plus avides que vous? Vous espérez que des fondations, des legs faits aux Eglises, aux Hôpitaux vous acquiteront: tout cela repare-t-il le dommage qu'a ressenti votre frere? donnez du vôtre, & Dieu le mettra sur vos comptes. Ah! voulez-vous, Chrétiens, renoncer au Ciel pour les biens de la terre: il vous reste si peu de tems à les posseder; ils troublent si souvent le repos de votre conscience: la paix intérieure que donne une restitution faite à propos, vaut toutes les richesses du monde.

Souffrez, MESSIEURS, que je

vous propose, en finiſſant, l'exemple de Zachée, & que je me ſerve ici des mêmes paroles que Jeſus-Chriſt lui adreſſa: *Zachæe feſtinans deſcende, quia hodie in domo tua oportet me manere.*

Luc. c. 19.

Deſcende. Deſcendez de cette haute fortune, où le public ne vous voit qu'avec indignation: quittez ce faſte, que vos richeſſes mal acquiſes vous ont inſpiré; ce vain éclat, qui ſied mal à un Chrétien.

Ibid. *In domo tua oportet me manere:* Jeſus-Chriſt a daigné jetter les yeux ſur vous, & veut bien encore entrer dans votre maiſon: ce bien qui n'eſt pas à vous; ces meubles, quelque ſuperbes qu'ils puiſſent être, bleſſeroient ſa vuë.

Feſtinans. Hâtez-vous, tandis que votre Dieu vous invite: car ſi vous tardez à vous dépouiller; ſi cette élevation où vous êtes, vous fait craindre de vous abbaiſſer; ſi vous écoutez la chair & le ſang, & ſi la paſſion, qui vous a dominé juſqu'à préſent, vous ferme encore le cœur à une invitation ſi tendre, ce même

Dieu ne demeurera point chez vous ; vous le recevrez comme le malheureux Judas.

Plût à Dieu, mes chers Auditeurs, que cette parole adorable eût autant de force ſur votre cœur, qu'elle en eut ſur celui de Zachée : le Fils de Dieu ne lui répéta pas deux fois la même choſe ; *& feſtinans deſcendit, & excepit illum gaudens.* *Ibid.* Apprenons de lui comment nous nous devons comporter envers notre prochain : *Domine ecce dimidium bonorum meorum do pauperibus.* *Ibid.* 1°. Il ne confond pas l'aumône avec la reſtitution : mais il fait l'une pour ſatisfaire à Dieu, dit ſaint Ambroiſe ; & l'autre pour ſatisfaire au prochain. 2. Il dit, je rens, *reddo*, & non pas je rendrai. 3. Il ne contraint pas les gens à des compoſitions injuſtes ; *quadruplum*, il rend quatre fois autant qu'il a pris. 4. Il n'allégue pour excuſe, ni ſa famille, ni ſes enfans, ni ce qu'on lui doit, non pas même ſon honneur ; *ſtans autem Zachæus*, c'eſt devant tout le monde qu'il parle. Auſſi merita-t-il d'entendre ces paro-

les conſolantes du Fils de Dieu: *Hodie ſalus domui huic facta eſt* ; & c'eſt ce que vous entendrez de la bouche de Dieu même, mon cher Auditeur, ſi vous imitez cet exemple ; votre ſalut éternel y eſt attaché, je vous le ſouhaite, &c.



SERMON
SUR
LE CHOIX
QU'UN CHRESTIEN DOIT faire de ses amis.

Assumpsit Jesus Petrum, & Jacobum, & Joannem fratrem ejus, & duxit illos in montem excelsum seorsum, & transfiguratus est ante eos.

Jesus choisit saint Pierre, saint Jacques, & saint Jean & les conduisit à l'écart sur une montagne fort élevée, où il se transfigura devant eux. En S. Matthieu, ch. 17.

VOILA, MESSIEURS, qui sont les amis que le Fils de Dieu choisit pour avoir part à sa confidence; saint Pierre, distingué par une foi inébranlable, & par un attachement sincere à la personne du

Sauveur ; saint Jacques plein de courage & de résolution pour boire le calice amer que Jesus-Christ lui présenta ; & saint Jean qui avoit mérité les bonnes graces de son Maître par la tendresse de son amour, & par l'innocence de ses mœurs.

Heureux, mes chers Auditeurs, celui qui a fait ainsi un choix sage, & judicieux, & qui ne s'est pas engagé mal à-propos dans un commerce particulier, avec des gens sans vertu, & sans probité : *Beatus qui non abiit in concilio impiorum.* En effet, comme l'homme passe la meilleure partie de sa vie avec les amis à qui il s'est attaché, on peut dire que les liaisons qu'il prend dans le monde décident en quelque maniere de sa bonne, ou de sa mauvaise conduite ; & chacun de nous en est si persuadé, que quand nous voulons nous informer des mœurs de quelqu'un, nous n'avons point de regle plus infaillible, que la conduite des personnes qu'il fréquente.

Psal. 1.

C'est donc de cette vérité importante dans la Morale, & même dans

le Chriſtianiſme, que j'entreprens de vous entretenir aujourd'hui, ſçavoir qu'il n'eſt rien de plus digne des ſoins qu'un Chrétien, que de s'appliquer ſerieuſement à regler les commerces qu'il a dans le monde. Et pour venir d'abord à mon deſſein, remarquez, MESSIEURS, avec les Maîtres de la Morale, qu'on peut renfermer tout ce qui concerne la douceur que trouvent les hommes à lier commerce enſemble à ces trois articles. Premierement, à la conformité des ſentimens & d'inclinations, qui en eſt comme le principe. Secondement à la confidence mutuelle des plus ſecrettes penſées, qui en eſt comme l'eſſence. Troiſiémement au dévouëment réciproque qu'on a l'un pour l'autre dans les occaſions où l'on peut ſe rendre ſervice, qui en eſt comme la conſommation. Or dès-là que vous liez commerce avec des perſonnes qui n'ont ni vertu, ni probité, vous courez riſque d'entrer par ces trois chemins dans les voies de l'iniquité, & de vous perdre ſans reſſource; c'eſt tout le ſujet de ce Diſcours. *Avé.*

PREMIERE PARTIE.

La conformité de ſentimens & d'inclinations, eſt ſans doute le nœud le plus ferme de la ſocieté humaine ; & il eſt évident que c'eſt la reſſemblance qui nous attire, & qui nous engage inſenſiblement à cultiver ceux avec qui nous voulons lier amitié : *Similitudo*, dit l'Orateur Romain dans le beau Traité qu'il nous a laiſſé ſur ce ſujet, *allicit & attrahit ad amicitiam.* Cet effet de la reſſemblance eſt ſi connu de tout le monde, qu'il paſſe pour ainſi dire, en proverbe : toutes les Nations & tous les ſiécles ont ſenti la force & l'aſcendant de ces rapports mutuels qui ſe trouvent entre les hommes, & qui nous attachent les uns aux autres. Delà ces facons de parler ſi ordinaires, que nos amis ſont d'autres nous-mêmes : non-ſeulement parce que l'attachement que nous avons pour eux eſt ſemblable à celui que nous avons pour nous, mais parce qu'effectivement ils nous reſſemblent dans les mœurs, qu'ils penſent comme nous, qu'ils

Cicer.

agissent comme nous, qu'ils se conduisent & se gouvernent comme nous.

De ce principe, il est aisé de voir, MESSIEURS, ce qu'on doit juger de ces personnes d'ailleurs assez vertueuses en apparence, qui se flatant sur leur probité, s'engagent dans un commerce particulier avec un méchant homme, sans apprehender les suites d'un engagement si dangereux. Quand ils n'auroient que ce seul préjugé, qu'on ne s'attache d'ordinaire qu'à son semblable, cela seul devroit suffire pour les faire rentrer dans eux-mêmes, & pour leur faire examiner avec soin les racines secrettes de cette amitié naissante : peut-être trouveroient-ils déja dans leur cœur des principes de corruption ; ils y démêleroient des sentimens peu Chrétiens & peu raisonnables, des dispositions prochaines au libertinage, des naissances & des penchans violens pour le mal.

Car où verrez-vous un homme, une femme craignant Dieu, se faisant un plaisir de satisfaire aux obligations

de son état, de remplir tous les devoirs de sa Religion, qui s'attache à des gens sans regle, & sans ordre; que le plaisir occupe, ou que l'ambition dévore; qui font profession ouverte du libertinage, & donnent dans toutes sortes de déreglemens? Peut-on s'accommoder ensemble, & être fait l'un pour l'autre avec des principes si opposés & des humeurs si différentes? Peut-on soûtenir long-tems un commerce aussi violent que celui-là? Si donc vous qui vous flatez d'une innocence & d'une vertu prétenduë, vous vous attachez sans discernement à des personnes vicieuses; si ce choix vous plaît, & si réciproquement on se trouve bien de vous, n'est-il pas plus que probable que vous nourrissez dans votre cœur quelque intelligence secrette avec le vice? Que si le poison n'exerce pas encore toute sa violence sur vous, il ne se fait déja connoître que par des indices trop certains. En un mot, si vous ne vous êtes pas encore déclaré pour le libertinage, vous le ferez bien-tôt, avec

plus de ſcandale, & plus d'éclat que les perſonnes mêmes que vous fréquentez ; comme il arrive à ceux qui entrent dans ces ſortes de commerces avec quelques principes de conſcience, & qui deviennent enſuite les plus hardis & les plus déterminés pour le crime.

En effet, ſi vous aviez une conſcience délicate, un eſprit bien pénétré des Jugemens de Dieu, un cœur épris d'un deſir ſincere, je ne dis pas d'atteindre à la plus haute ſainteté, mais de faire même préciſement ce que l'Evangile nous ordonne pour nous ſauver, feriez-vous le choix que vous faites ? ſi vous étiez perſuadé que le devoir d'un homme Chrétien eſt incompatible avec la vie oiſive & inutile des perſonnes qui vivent le plus innocemment entre ceux que vous fréquentez, rechercheriez-vous des gens d'un ſentiment ſi contraire au vôtre ? Si vous étiez convaincu qu'une fortune médiocre avec la crainte de Dieu eſt préferable à une fortune opulente, qui demande qu'on

ſacrifie ſouvent les intérêts de ſa conſcience, auriez-vous cette ardeur, cet attachement ſervile pour des perſonnes, qui dans l'élevation où ils ne ſont parvenus que par des voies criminelles devant Dieu, vous font des leçons ſi oppoſées aux maximes que vous ſuivez? Un eſprit docile aux vérités de ſa Religion, ſe plairoit-il à la voir contredire par des raiſons frivoles, ou mépriſer par des railleries profanes? Un homme touché des véritables ſentimens d'une charité chrétienne, auroit-il tant de ſoin de cultiver ceux qui déchirent leurs freres par des médiſances cruelles? En un mot, un cœur bien détrompé de la bagatelle & des plaiſirs du Monde, s'attacheroit-il à ceux qui n'ont point d'autre occupation que de faire ſans ceſſe ſucceder un plaiſir à un autre plaiſir? *Si de mundo fuiſſetis*, diſoit Jeſus-Chriſt à ſes Apôtres, *mundus quod ſuum erat diligeret; quia verò de mundo non eſtis, propterea odiit vos mundus.*

Joan. c. 15.

C'eſt une vérité inconteſtable, que

le

le Monde ne ſçauroit goûter que ce qui eſt conforme à ſes maximes ; & comme il aime éperdument tout ce qui peut contribuer à ſatisfaire ſa convoitiſe, auſſi a-t-il une haine mortelle pour tous ceux qui n'entrent point dans ſes intérêts. D'où j'infere par une conſéquence naturelle, que quiconque lie commerce avec le Monde corrompu, & en eſt aimé, eſt du Monde, quoi qu'il en diſe, & en conſerve tout l'eſprit ; autrement les gens du Monde ne le pourroient pas ſouffrir.

Ce qui acheve de me convaincre de cette vérité, c'eſt que quand les perſonnes dont je parle, viennent à être touchées de Dieu, & que leur eſprit éclairé par les lumieres de la grace, n'a plus ce bandeau fatal que la préoccupation leur mettoit devant les yeux, qu'ils prennent des meſures de bonne foi pour travailler à l'affaire importante de leur ſalut, ils commencent par enviſager ce commerce qu'ils ont depuis longtems, & dont ils faiſoient ſi peu de ſcrupule, comme un obſtacle eſſentiel

à leur conversion ; ils avouent devant Dieu que c'est la source de tous leurs désordres ; ils y rénoncent pour l'avenir, & jettent les yeux sur des personnes d'un caractere tout opposé.

Or pourquoi des sentimens si différens, sinon parcequ'ils commencent à être différens d'eux-mêmes ? Pourquoi David, qui avant sa pénitence voyoit avec plaisir les ministres de ses voluptés sensuelles, qui prêtoit l'oreille à ces lâches flateurs qui lui suggéroient des expédiens pour satisfaire sa passion ; pourquoi dis-je, les regarde-t-il ensuite avec
Psal 118. mépris, & avec dédain ? *Narraverunt mihi iniqui fabulationes, sed non ut lex tua ?* Seigneur, dit ce Prince, j'ai repassé avec douleur les égaremens de ma vie, & je suis rentré
Ibid. dans vos voies ; *Cogitavi vias meas, & converti pedes meos in testimonia tua* : qui sont les premiers effets d'un
Ibid. changement si salutaire ? *Particeps ego sum omnium timentium te, & custodientium mandata tua* : c'est-à-dire, mon Dieu, que je me suis attaché à ceux qui craignent votre saint

Nom; j'ai pris parti avec ceux qui font gloire d'observer votre sainte Loi; j'ai rompu tout commerce avec les pécheurs : *Prævaricantes reputavi omnes peccatores terræ* : j'ai été convaincu qu'il n'y avoit point de fonds à faire sur ceux qui vous manquoient de fidélité, & que quelque probité apparente qu'ils eussent devant les hommes, ils étoient tous des prévaricateurs : ainsi j'ai tourné mes regards vers ceux qui m'ont paru avoir plus de droiture & d'équité, pour en faire les confidens & les dépositaires de mes conseils; *Oculi mei ad fideles terræ, ut sedeant mecum.* Ibid. Ps. 100.

Voilà les sentimens où nous entrons, dès que nous commençons à être à Dieu. Que si au contraire, ceux que nous fréquentons, lassés d'une vie peu chrétienne & peu réglée retournent à Dieu, & nous laissent dans nos désordres, ils nous deviennent odieux & insupportables; & ces mêmes personnes, dont le commerce nous étoit si agréable, sans qu'il se soit passé dans leur cœur

aucun changement à notre égard ; ſinon d'une amitié frivole en un zèle ſincere & ardent pour nos véritables intérêts, commencent à nous déplaire, à nous fatiguer, juſques-là que nous ne pouvons plus ſoûtenir leur préſence. Nous les regardons comme des cenſeurs importuns, dont la vie exemplaire nous reproche inceſſamment la nôtre. En vain nous ménagent-ils par une conduite diſcrete & judicieuſe, & par un ſilence modeſte ſur les défauts qui bleſſent la délicateſſe de leur conſcience ; leur vuë ſeule nous chagrine, & nous diſons avec les libertins chez le Sage :
Sap. c. 2. *Gravis eſt nobis etiam ad videndum* ; c'eſt un homme avec qui il faut rompre abſolument ; il ne me faut point des gens de ce caractere ; ſa ſeule vuë m'importune.

Or quelle eſt la cauſe d'un ſi ſoudain changement ? La voici, Chrétiens Auditeurs : *Quoniam diſſimilis*
Ibid. *eſt aliis vita illius, & immutatæ ſunt viæ ejus* ; c'eſt parce qu'il ne vit plus comme les autres hommes, qu'il a changé de conduite, & qu'il n'eſt

plus reconnoissable. Il aimoit la débauche & le jeu, il ne peut plus souffrir ni l'un, ni l'autre : il étoit dans le grand Monde, & il ne goûte plus que la retraite : il étoit homme agréable, qui par des médisances finies & des railleries délicates rejouissoit la compagnie ; aujourd'hui toute son application est de détourner les traits qu'on lance contre le prochain : il étoit homme à entrer en composition sur ce qui regardoit ses intérêts, & il se pique aujourd'hui d'une infléxible équité & d'un parfait désintéressement. En un mot, il étoit homme de plaisirs comme nous, & il nous regarde aujourd'hui comme des gens frivoles, dont la conduite lui fait compassion : *Tanquam nugaces æstimati sumus ab illo.* *Ibid.*
Quel commerce, disons-nous, peut-on avoir avec un homme fait de la sorte ? *Gravis est nobis etiam ad videndum.* *Ibid.*
Ah ! si vous aviez eû une probité solide & réelle quand vous liâtes avec cet homme, son changement loin de vous réfroidir, auroit redoublé votre attachement.

Sur ce principe que ceux-là résolvent leurs doutes, qui demandent s'ils peuvent fréquenter certaines personnes, dont la vie n'est pas réglée; s'il ne leur est pas permis d'entrer en commerce avec eux, n'ayant d'ailleurs nul dessein de se pervertir. Car s'il est vrai qu'ils ayent les sentimens qu'ils disent, pourquoi s'exposer mal-à-propos à les perdre? Quelle satisfaction de vivre toujours dans un état violent, d'être incessamment sur ses gardes, d'avoir toujours quelque chose à se disputer, de ne prendre nul plaisir à ce qui plaît aux personnes que vous voyez, de penser autrement qu'eux? Un homme de bien a la même peine, avec les personnes vicieuses, que les hommes vicieux ont avec les gens réglés: marque évidente, comme j'ai déja dit, qu'il y a de la corruption dans votre cœur, quand vous liez avec les méchans, comme parle le Prophète, & que si vous n'êtes pas encore tout-à-fait dans leurs sentimens, vous avez bien de la disposition & du penchant à y rentrer.

Qu'on ne s'imagine pas au reste être à couvert de tout reproche quand on a gémi sur la corruption du siécle, & qu'on s'est retranché sur les désordres du tems. Il y a encore de saintes Ames ; mais pour démêler ces personnes, il les faut chercher avec autant de soin qu'on en a de chercher ceux qui contribuent à notre plaisir. Car il arrive d'ordinaire que les plus vertueux sont ceux qui menent la vie la plus obscure aux yeux des hommes, & souvent nous en sommes environnés sans le sçavoir. Ainsi saint Augustin fut-il étonné d'apprendre la vie innocente & retirée que menoient certaines personnes dans la ville de Milan, où il demeuroit ; & il avouë ingenument la confusion qu'il eut d'ignorer une chose qui se passoit à ses yeux, & qui n'étoit pas inconnuë aux véritables serviteurs de Dieu. Nous étions surpris, dit ce saint Homme, de la grandeur des choses qu'on nous racontoit, & celui dont nous les aprenions n'étoit pas moins surpris de voir qu'elles nous fussent inconnuës :

Sur ce principe que ceux-là résolvent leurs doutes, qui demandent s'ils peuvent fréquenter certaines personnes, dont la vie n'est pas réglée; s'il ne leur est pas permis d'entrer en commerce avec eux, n'ayant d'ailleurs nul dessein de se pervertir. Car s'il est vrai qu'ils ayent les sentimens qu'ils disent, pourquoi s'exposer mal-à-propos à les perdre? Quelle satisfaction de vivre toujours dans un état violent, d'être incessamment sur ses gardes, d'avoir toujours quelque chose à se disputer, de ne prendre nul plaisir à ce qui plaît aux personnes que vous voyez, de penser autrement qu'eux? Un homme de bien a la même peine, avec les personnes vicieuses, que les hommes vicieux ont avec les gens réglés: marque évidente, comme j'ai déja dit, qu'il y a de la corruption dans votre cœur, quand vous liez avec les méchans, comme parle le Prophète, & que si vous n'êtes pas encore tout-à-fait dans leurs sentimens, vous avez bien de la disposition & du penchant à y rentrer.

Qu'on ne s'imagine pas au reste être à couvert de tout reproche quand on a gémi sur la corruption du siécle, & qu'on s'est retranché sur les désordres du tems. Il y a encore de saintes Ames ; mais pour démêler ces personnes, il les faut chercher avec autant de soin qu'on en a de chercher ceux qui contribuent à notre plaisir. Car il arrive d'ordinaire que les plus vertueux sont ceux qui menent la vie la plus obscure aux yeux des hommes, & souvent nous en sommes environnés sans le sçavoir. Ainsi saint Augustin fut-il étonné d'apprendre la vie innocente & retirée que menoient certaines personnes dans la ville de Milan, où il demeuroit ; & il avouë ingenument la confusion qu'il eut d'ignorer une chose qui se passoit à ses yeux, & qui n'étoit pas inconnuë aux véritables serviteurs de Dieu. Nous étions surpris, dit ce saint Homme, de la grandeur des choses qu'on nous racontoit, & celui dont nous les aprenions n'étoit pas moins surpris de voir qu'elles nous fussent inconnuës :

Aug. *Mirabamur omnes, & nos quia tam magna loquebatur, & ille quia nobis ignota erant.*

SECONDE PARTIE.

SI le commerce que vous avez avec des personnes dont les mœurs sont corrompuës n'a pas encore gâté les vôtres, la confidence qui suit d'ordinaire un attachement véritable, achevera bientôt de renverser le peu que que vous avez de bons principes. Non, MESSIEURS, il n'est point de voie par où le poison se glisse plus dangereusement que ces confidences qu'on se fait, quand on est ami. Car c'est alors que chacun dépouille le personnage qu'il fait dans le Monde, & qu'on ne craint point de se faire connoître tel qu'on est. Ces ressorts secrets qui donnent le mouvement à tant d'actions, sont découverts sans réserve : on ne rougit ni de ses passions, ni de ses intrigues malignes, ni de ses desseins de vengeance, ni de ses projets d'ambition, ni de ses attachemens criminels : or quand vous vous trouvez ainsi lié avec un

libertin, qu'y a-t-il de plus capable de vous gâter & de vous corrompre sans ressource qu'une pareille confidence ? Car cet homme vous insinuë adroitement tout ce qu'il faut pour vous pervertir, & vous céle par flaterie tout ce qui pourroit vous redresser.

Chacun sçait quelle impression un ami peu faire sur un esprit dont il a étudié les inclinations, & dont il connoît tout le foible. Comme il n'est point de si méchant homme qui ne soit quelquefois capable d'un bon sentiment, il n'est point au contraire d'homme si vertueux qui ne soit quelquefois susceptible d'une mauvaise impression. Or toute l'étude d'un libertin va à étouffer les bons sentimens que vous avez, & à profiter de certaines conjonctures malheureuses, où vous vous trouvez engagé. Delà ces expédiens & ces facilités dangereuses qu'on vous donne pour le crime, ces exemples sensibles dont on l'autorise, ces couleurs dont on le déguise pour en diminuer l'horreur, ces tempéramens

dont on use pour ne vous pas effrayer, ces manieres insinuantes par lesquelles on vous attire presque malgré vous dans les voies de l'iniquité.

C'est ainsi qu'une conscience timide auparavant, & tremblante à la vuë du crime, est rassurée par un ami corrompu, qui vous sert de guide; qu'un homme offensé qui balance entre la vengeance & l'oubli de l'injure qu'il a reçuë, se laisse aller au ressentiment & aux transports violens que lui inspire un ami emporté. C'est par-là qu'un jeune homme qui entre dans le monde avec des principes de Réligion, & qui ne voudroit pas donner la moindre atteinte aux vérités de la Foi, s'accoûtume insensiblement par des doutes concertés, & par des railleries étudiées, à se faire aux discours d'un impie. C'est par-là qu'un homme intégre & fidele à son devoir, qui n'avance pas sa fortune, parce qu'il ne veut pas la devoir à ses crimes, est tenté par un ami sans probité, d'entrer dans la voie des méchans pour

aller plus vîte à ses fins, & n'a pas souvent la force de résister aux reproches qu'on lui fait de vouloir cultiver un caractere qui n'est plus de mise dans le Monde, & se distinguer par une probité stérile & infructueuse: on insulte même à sa vertu, & à l'exemple de la femme de Job, on attribuë à sa droiture la source de ses disgraces: *Adhuc tu permanes in simplicitate tua*? A quoi a-t-il tenu que vous ne fissiez vos affaires dans telle & telle conjoncture, qu'à une délicatesse de conscience qui vous ruinera? peut-on faire quelque chose dans un siécle si corrompu, sans sacrifier un peu des intérêts de sa conscience? n'est-ce pas aujourd'hui la voïe ordinaire? qui vous sçaura gré de cette probité? *Adhuc tu permanes in simplicitate tua*? C'est par-là qu'une fille vertueuse, à qui une sainte éducation a inspiré de l'horreur pour les fautes les plus légeres, & qui d'elle-même étoit incapable de franchir le pas, devient la duppe d'une confidente peu réglée, qui lui ôte peu à peu tout ce

Job. c. 2.

qu'elle a de principes d'honneur & de vertu ; lui ferme les yeux à toutes les considérations que lui suggere une conscience qui n'est pas encore à l'épreuve de ses désordres ; lui apprend à secouer le joug d'une mere importune, qui veut éclairer sa conduite de trop près, lui ménage & des lettres & des entrevuës, & leve enfin par des industries diaboliques tous les obstacles qui se présentent.

Aussi, MESSIEURS, les tragiques qui s'entendent à peindre les mœurs, & qui sçavent par quelles voies on corrompt le cœur de l'homme, n'ont point attribué tous ces désordres à d'autres causes ; & toutes les maximes libertines qui gâtent les mœurs des jeunes personnes, sont mises sur le Théatre, dans la bouche de ces malheureuses confidentes qui gouvernent absolument leurs esprits, & qui leur donnent telle impression qu'il leur plaît.

Voilà ce que produit la confidence d'un impie par les paroles. Son silence n'y contribuë pas moins ;

comme il s'applique à dire ce qu'il ne faudroit pas dire, aussi se fait-il une étude de taire ce qu'il faudroit dire. Car au lieu de vous redresser quand vous vous égarez ; au lieu de prendre avec vous cette liberté généreuse, qu'inspire une amitié fondée sur le mérite & sur la vertu ; au lieu de vous mettre devant les yeux la réputation que vous avez dans le Monde, d'avoir manqué en telle & telle occasion, de vous être oublié dans une telle affaire : ces gens sont les premiers à vous flater dans vos désordres, à éprouver votre conduite devant vous, à insulter au public qui la condamne, à vous engager dans de plus grands égaremens, à vous encourager par des éloges criminels. *Laudatur peccator in desi-* *Psal. 10.*
deriis animæ suæ. Ainsi par une lâche complaisance, on entretient un homme dans les vices les plus honteux ; on entre dans ses sentimens, quelque déraisonnables qu'ils puissent être, & on s'efforce de justifier ses desirs les plus déréglés. Or qu'y a-t-il de plus capable de fomenter la

corruption dans le cœur de l'homme, que de ſe voir applaudi dans ſon vice, autoriſé dans ſon libertinage, ſoûtenu dans ſon injuſtice, & de trouver des adorateurs juſqu'au milieu du crime.

Et ce qu'il y a de plus atroce dans ce procedé, c'eſt que celui-là même qui vient de donner dans votre ſens en votre préſence, & qui par de mauvaiſes raiſons a tâché d'appuyer votre faux droit, ſe va dédire en votre abſence, blâme votre conduite dès qu'il la voit cenſurer, n'a pas la force de diſconvenir de rien, & eſt le premier à railler de vos défauts, dont il eſt mieux inſtruit que perſonne. Perfidie qui n'eſt que trop ordinaire dans le Monde; qui ſeule devroit ſuffire pour nous faire renoncer à tout commerce avec les méchans, & dont Dieu eſt ſi irrité qu'il menace par ſon Prophète d'en tirer une vengeance redoutable. *In ore ſuo pacem cum amico ſuo loquitur, & occultè ponit ei inſidias: numquid ſuper his non viſitabo?* Quoi, un homme aura le front de tenir des diſcours

Jerem. c. 9.

flateurs & obligeans en présence de son ami, & de lui dresser ensuite des embûches en secret, de faire de lui les médisances les plus cruelles ; & il espérera que pour avoir tramé plus finement sa perfidie, il lui échapera au châtiment que je lui prépare ? non sans doute ; il n'en sera pas ainsi, dit le Seigneur : *Nunquid super his non visitabo* ?

On demande après cela si un tel n'a point d'ami dans le Monde qui le redresse par ses conseils, qui par ses avis charitables essaie de le remettre dans le bon chemin ? il en a, mais c'est pour lui tenir compagnie dans ses débauches : il en a, mais qui lui prêtent des secours pour opprimer avec plus de facilité le juste & l'innocent : il en trouve d'assez déterminés pour les actions les plus honteuses ; il n'en manque pas pour se réjouir aux dépens d'autrui par des médisances & des railleries sanglantes ; en un mot, il en a pour sa fortune & pour ses plaisirs, pour sa table & pour ses affaires ; & la seule chose pour laquelle il en manque,

c'eſt l'affaire importante de ſon ſalut.

Il n'en va pas de même d'un commerce que vous liez avec des gens de probité. Lorſque vous déchargez vos ſoins & vos peines dans le ſein d'un ami fidele; que votre cœur, par exemple, ſe découvre à lui ſur un projet de vengeance que la paſſion vous juſtifie: alors ce conſeiller fidéle verſe l'huile ſur la plaie, adoucit inſenſiblement un eſprit irrité, rappelle au bons ſens une raiſon égarée, ſe fait partie contre vous-même pour entrer dans vos véritables intérêts, trouve accès dans votre cœur par ſa franchiſe, & en manie tous les reſſorts à ſon gré. Vous ſuivez ſans réſiſtance ce guide aſſuré qui vous remet dans le bon chemin: il exerce ſur vous un empire, dont vous ne pouvez vous défendre; & ſi dans la chaleur de la paſſion vous faites encore quelque réſiſtance au-dehors, il vous laiſſe l'aiguillon dans le cœur, & vous donne lieu en ſe retirant de faire réfléxion aux raiſons dont il a combattu votre paſſion. Vous convenez alors avec vous-même, qu'il eſt ſin-

cere & généreux ; vous rentrez dans ses sentimens, & il n'en faut pas davantage pour faire revenir un homme des dernieres extrémités où la passion l'avoit emporté.

Ainsi Jonathas en usa-t-il à l'égard de Saül, qu'une secrette jalousie animoit tellement contre David, qu'il avoit résolu sa mort. Le jeune Prince entra dans l'esprit de son pere par des manieres douces & insinuantes : le gagnant par ses assiduités ; jettant un mot à propos en faveur de David ; faisant entendre à Saül, que l'action de ce jeune Berger avoit tourné à l'honneur de sa Couronne, qu'il avoit lui-même bien reconnu dans le tems que c'étoit un service essentiel ; qu'au reste il n'avoit point encore de serviteur plus fidele, ni plus attaché à son service, que David ; que ce seroit même une cruauté qui pourroit le rendre odieux à son Peuple, que de tremper ses mains dans le sang d'un si bon sujet. En sorte que Saül ému enfin par ces paroles revint à lui comme d'un profond sommeil, & conçut si bien toute l'énormité de

ſon crime, qu'il s'engagea par ſerment à conſerver la vie de David.
1. Reg. c. 19. *Quod cum audiſſet Saül placatus voce Jonathæ, juravit : Vivit Dominus, quia non occidetur.*

Tel, qu'un ami corrompu perverti par ſes artifices, ſeroit gagné à Dieu par un autre qui auroit de la probité ; & l'expérience nous fait voir qu'une parole jettée à propos par un ami fait plus d'impreſſion ſur notre eſprit, que les diſcours des perſonnes qui ont quelque autorité ſur nous. C'eſt par-là que fut converti ce courtiſan dont parle ſaint Auguſtin dans ſes confeſſions : il fut touché du changement de ſon ami, après la lecture de la Vie de ſaint Antoine qu'ils trouverent par hazard dans le lieu ſolitaire : le premier qui jetta les yeux ſur ce livre, ſe ſentit tellement attiré par la grace, qu'il réſolut à l'heure même de ſe conſacrer à Dieu dans la retraite : puis ſe tournant vers ſon ami qui l'avoit obſervé : A quoi aſpirons-nous, dit-il, par ces ſoins & ces peines incroyables que nous prenons au ſer-

vice du Prince ? à avoir quelque part à ses bonnes graces. Est-il rien dont le succès soit plus incertain ; & quand nos soins nous auroient conduit à ce terme heureux, qui semble nous promettre une entiere satisfaction, hélas ! combien de fatigues, & de chagrins je prévois dans l'avenir pour conserver un bien qui nous aura tant coûté, & par combien de périls en vient-on à un plus grand péril ! *Per quanta pericula ad grandius periculum pervenitur* ! Au lieu qu'il ne tient qu'à moi d'être ami de Dieu, si je veux : *Amicus Dei, si volo, nunc fio.* *August.* Ces paroles eurent tout l'effet que la tendresse d'une amitié réciproque leur pouvoit donner. On auroit fait cent fois la même réflexion sans en être touché ; mais l'entendre de la bouche d'un ami, la voir autorisée par son exemple, animée par l'affection mutuelle qu'on a l'un pour l'autre ; c'est la sentir dans des circonstances si engageantes, qu'à peine est-il possible de s'en défendre.

Troisième Partie.

QUANT au dévouëment réciproque qui fait la plus grande douceur du commerce & de l'amitié, on peut dire que c'est ce qui en a fait aussi tout le péril: car j'ose avancer que ce dévouëment à l'égard d'un méchant homme est incompatible avec la grace de Dieu, parce qu'il nous met comme dans l'occasion prochaine de commettre tous les péchés. En effet, par les régles ordinaires de ce dévouëment entre ceux qui se piquent de fidélité, il faut être dans la disposition de tout faire & de tout entreprendre; c'est-à-dire, qu'il faut être complice des projets ambitieux, des querelles & des dissentions, des excès & des débauches, des violences & des injustices, des emportemens & des vengeances, où le caprice d'un ami sans principe & sans vertu vous peut engager.

C'est par cette fatale nécessité qu'on se rend esclave de toutes les passions de ses amis; que mille gens qui n'ont point d'autres défauts personnels, sont tachés de tous les vi-

ces de ceux qu'ils fréquentent. Vous êtes maître de vous-même, & vous aurez assez d'empire sur vous pour ne vous point faire d'affaires : un ami vain & emporté vous engage dans sa querelle. Vous aimez une vie sobre & frugale : un ami sujet à l'intempérance vous engage à ses débauches. Vous avez une ame droite & équitable, que l'intérêt n'a pu corrompre, & que la force n'a point intimidé : un ami déraisonnable & passionné vous fera démentir ce caractere d'iniquité. Vous êtes homme content d'une fortune médiocre : un ami ambitieux vous fait entrer dans ses projets. Vous avez une ame bien née, à qui le sang fait horreur : un ami vindicatif & irrité vous rend cruel jusqu'à répandre celui de vos proches : & c'est ce dévouëment bizarre, & qui tient quelque chose de la fureur, qui formoit autrefois ces duels si sagement abolis. En un mot, vous avez, pour ainsi dire, asservi votre conscience à tous les désordres d'un ami sans vertu; votre ame est entre ses mains; c'est à lui de vous

imprimer les mouvemens qu'il voudra. Or eſt-il un état plus terrible devant Dieu que celui-là ? Je ne puis répondre de rien, Seigneur : ſi tels & tels vous ſont fideles, je le ſerai : mais s'ils ne le ſont pas, trouvez bon qu'au préjudice de l'obéïſſance que je vous dois, je ſacrifie vos intérêts & les miens à la ſatisfaction de ces hommes corrompus. Hélas ! ſi l'homme livré à ſoi-même a déja tant de peine à ſe tenir dans le devoir, que fera-t-il ſous la conduite de ces aveugles, qui l'entraînent dans le précipice ?

Et qu'on ne me diſe pas qu'on ne voit plus de ces dévouëmens ſi entiers : peut être ne s'en trouve-t-il plus pour le bien ; mais notre ſiécle n'en a fourni que trop pour le crime ; & ceux qui ne les ont pas cultivés par des vuës d'une amitié pure & généreuſe, l'ont fait par un intérêt bas & ſordide, ou par une folle vanité ; car on ſe pique de fidélité aux dépens même de ſa conſcience & de ſon ſalut.

Ce déſordre va bien plus loin,

quand le commerce d'amitié ſe trouve entre des perſonnes d'une condition inégale. La diſproportion de leur état ſoumet l'inférieur aux plus lâches complaiſances ; on ſe fait un ridicule honneur de ſuivre tous les caprices d'un Grand, & tel dont l'eſprit raiſonnable & judicieux voit clairement la droiture & l'équité de la Loi de Dieu, & l'horrible Aveuglement du maître dont il eſt le confident, marche néanmoins ſous la conduite de ce guide furieux, obéït en tremblant, & fait quelquefois des actions dont il a horreur. En vain penſe-t-il reculer ; ſa fortune dépend de cet homme ; elle eſt attachée à l'exécution de ſes ordres, & tous les avantages qu'il en eſpére doivent être ſouvent le prix du crime.

Combien de gens par-là ſe ſont trouvés dans la néceſſité, ou de trahir leur conſcience, ou de riſquer quelquefois leur vie même ; & ſe ſont plaints, comme Suſanne, qu'on les portoit à de terribles extrémités ? *Anguſtiæ ſunt mihi undique* : ſi je fais telle action, j'attire ſur moi la Dan. c. 1.

colere du Dieu vivant, & je mets visiblement mon salut en danger : que si d'autre part je n'obéis pas, il y va de ma fortune, de mes biens; il faudroit traîner dans la poussiere un reste de vie obscure & languissante. Voilà sans doute l'épreuve la plus rude & la plus forte, où se puisse trouver la vertu la plus consommée. Que fera un homme alors? aura-t-il le courage de répondre avec Susanne : *Melius est mihi absque opere incidere in manus vestras, quàm peccare in conspectu Domini* : j'aime encore mieux tomber entre vos mains sans offenser Dieu, que de pécher en sa présence? Il pourroit, & il devroit prendre ce parti; mais selon toutes les apparences il ne le prendra pas. Cent fois il maudira l'heure fatale, où il contracta ce malheureux engagement; il regrettera toutes ses démarches passées; il aura de l'horreur pour l'ami qui l'engage à ce dernier pas; il se reprochera sa foiblesse & son peu de fermeté; il se repentira même de sa promesse, comme Hérode, & ne

Ibid.

laissera

laiſſera pas que de livrer la tête de Jean-Baptiſte ; c'eſt-à-dire, que nonobſtant ces réfléxions, l'engagement qu'il a, le jettera dans le déſordre, & il connoîtra trop tard les malheureuſes fins, où aboutiſſent ces commerces d'amitié qu'on lie avec des gens ſans vertu & ſans conſcience,

Tel eſt l'état où nous reduira peut-être un jour le commerce que nous avons avec certaines perſonnes ; & tel eſt notre aveuglement, que nous aimons encore notre eſclavage, & que nous n'oſons rompre les liens qui nous attachent. Qu'on s'étonne après cela que Jeſus-Chriſt nous ordonne d'arracher notre œil s'il nous ſcandaliſe, c'eſt-à-dire, de rompre les commerces les plus tendres, ſi notre conſcience y eſt intéreſſée, & de nous ſouvenir qu'il vaut mieux entrer ſeul au Ciel que de deſcendre aux enfers dans la compagnie de ces perfides qui nous corrompent. A l'heure de notre mort, qu'un peu de violence que nous nous ferons fait là-deſſus, ſera un grand fond de

conſolation pour nous ! En eſſuyant maintenant quelques heures de chagrin, nous nous épargnons le cruel déſeſpoir, qui nous attend à ce moment redoutable, & les regrets éternels qui le ſuivent.

Et combien de chagrins nous épargnons-nous, même dans cette vie ? La mauvaiſe réputation que nous donne un méchant commerce, le deshonneur que ces ſortes de gens portent quelquefois dans nos familles, l'embarras où nous jette le déſordre de leurs affaires, tout cela doit-il être compté pour rien ? Souvenons-nous que ſi nous ne trouvons pas d'abord toute la douceur dans un commerce reglé, le tems nous le fera goûter ; que nous tenons le chemin véritable pour aller à la paix ; que la fidélité, la conſtance, & la vertu d'un homme de probité nous dédommagera dans la ſuite de ces joies frivoles & ſuperficielles qui ne durent pas ; & qu'au reſte à ce jugement formidable où nous irons paroître devant Dieu, il nous ſera bien plus doux de réjoindre nos amis dans

le Ciel, que de les revoir dans ces flammes dévorantes, ou irrités par une fureur réciproque, nous n'aurons que des reproches à nous faire éternellement. Cette réfléxion devroit bien faire rentrer dans eux-mêmes ces gens qui se piquent d'une amitié si constante & si fidele avec des personnes dont la vie est corrompuë : ils devroient penser que leur engagement aboutira enfin à une haine éternelle & irréconciliable, qu'ils auront les uns contre les autres.

C'est dans cette vuë qu'Esdras défendoit au Peuple de Dieu de s'allier aux Nations infideles, quelque avantage qu'ils trouvassent dans une telle alliance : *Non quæratis pacem eorum, & prosperitatem eorum.* Au nom du Seigneur, leur disoit ce zélé Restaurateur de la Loi, ne vous laissez point éblouir par l'éclat d'une fortune temporelle, & laissez à ces Nations ennemies du vrai Dieu leur paix & leur prospérité. *Fili*, disoit Tobie, *multa bona habebimus, si timuerimus Deum*; mon fils, nous serons assez riches si nous craignons Dieu. Leçon

1. Esdr. c. 9.

Tob. c. 4.

qui avoit fait tant d'impression sur lui-même dans sa jeunesse, que quand les Israëlites alloient adorer le veau d'or, lui seul il se retiroit, & se déroboit pour aller au Temple adorer la majesté du Dieu des armées;
Tob. c. 1. *Hic solus fugiebat consortia omnium, sed pergebat in Jerusalem ad Templum Domini.* Ne craignons point, MESSIEURS, de rompre ainsi avec ceux qui fléchissent le genou devant l'idole, & tâchons de meriter le bonheur que Dieu a promis par son Prophète à ceux qui n'entreroient point dans le conseil & dans l'assemblée des méchans; *Beatus vir qui non*
Psal. 1. *abiit in consilio impiorum.* C'est l'éternité bienheureuse, que je vous souhaite, &c.



SERMON
SUR
LA DIFFICULTÉ DU SALUT.

Arcta via est, quæ ducit ad vitam.

Le chemin qui conduit à la vie, est étroit. En S. Math. ch. 7.

CHACUN l'avouë, MESSIEURS, l'affaire du salut est difficile; & cependant chacun vit, comme si elle étoit très-aisée : faisons-en donc sentir la difficulté, d'une maniere qui réveille la langueur des Chrétiens : c'est tout le dessein de ce Discours, pour lequel je vous demande une attention particuliere. Je ne veux point au reste outrer la matiere; elle est assez terrible d'elle-même : je ne me servirai que des preuves les plus simples & les plus claires de l'Evangile : à Dieu ne plaise que je cherche

à perdre, ce que Jesus-Christ est venu sauver ; mais aussi que le ciel me préserve d'ouvrir à mes Freres une voie large, une voie de damnation :
Matth. c. 7 *Spatiosa via est quæ ducit ad perditionem.* Je traite mon affaire aussi bien que la vôtre ; & si ce que j'ai à vous dire vous fait trembler, croyez que j'en ai été effrayé le premier. Implorons le secours, &c. *Ave.*

Non seulement il n'y a point de Religion où l'homme se sauve, que celle de Jesus-Christ, *Nec enim aliud*
Act. c. 4. *nomen est sub cælo datum hominibus, in quo oporteat nos salvos fieri* ; mais en celle de Jesus-Christ, il n'y a point d'autre voie pour aller au Ciel, que la voie qu'il a bien voulu nous marquer lui-même. Un Chrétien qui voudroit marcher par un autre chemin que par celui de l'Evangile, ne seroit pas Chrétien : c'est de quoi vous ne pouvez disconvenir. Or quel est sur l'affaire du salut la doctrine de Jesus-Christ ? jugez-en, Messieurs, par l'exposition que je vais faire, je n'alléguerai ici que ses paroles.

CONSIDERONS les figures dont Jesus-Christ s'est servi, lorsqu'il a voulu nous instruire sur le sujet que je traite: figures qui nous sont des preuves d'autant plus fortes, que le Fils de Dieu les a lui-même expliquées, comme je vais vous les expliquer. I.

Tantôt le salut est un festin auquel Jesus-Christ invite tout le monde: mais il faut tout quitter pour s'y trouver; il n'y a point d'affaires, de plaisirs, qui puissent servir d'excuse. *Nemo virorum illorum qui vocati sunt, gustabit cœnam meam.* Luc c. 14.

Tantôt c'est une guerre que nous avons à soûtenir; mais il faut faire des préparatifs, amasser des troupes & des munitions, soûtenir des attaques, livrer des combats: autrement on ne sçauroit remporter la victoire.

C'est un bâtiment qu'il faut élever, mais à grands frais: on doit examiner ses forces avant que de commencer, & ne rien épargner pour l'achever.

C'est un palais dont le Fils de Dieu est la pierre angulaire & fondamentale; toutes les pierres qui doivent entrer

dans la ſtructure de cet édifice, doivent être taillées, polies, cizelées.

C'eſt une vigne ; le Pere de Famille n'y veut point d'Ouvriers oiſifs.

C'eſt la drachme qu'une pauvre femme a perduë; il faut remuer & renverſer toute la maiſon pour la trouver.

C'eſt une pierre précieuſe, capable elle ſeule d'enrichir un homme; mais il faut tout vendre pour l'acheter.

Ce ſont des Vierges, qui attendent l'Epoux ; mais on veut qu'elles ſoient dans une vigilance continuelle; qu'elles ayent des lampes toujours allumées : ſans cela elles ne ſeront point admiſes au banquet, *Neſcio vos*.

Matth. c. 25.

C'eſt une ſemence, un germe d'immortalité : mais il faut cultiver avec ſoin la terre où cette ſemence doit être jettée : autrement, à peine s'en ſauvera-t-il une quatriéme partie ; le reſte deviendra la proie des oiſeaux, ou ſe ſéchera, & ſera foulé aux pieds par les paſſans.

C'eſt une ferme, mais qu'il faut faire profiter : on en chaſſe le fermier pareſſeux, on lui demande un compte exact & ſevere, on le met entre

les mains de la juſtice, & on le condamne à une priſon perpetuelle.

C'eſt un héritage, que Jeſus-Chriſt donne à ſes élus: mais on n'y entre que comme il y eſt entré lui même, c'eſt-à-dire, par la croix, *ſicut diſpoſuit mihi Pater.* *Luc. c.22*

C'eſt un Thrône, où l'on eſt aſſis à la droite; mais pour y monter, il faut boire le même calice que Jeſus-Chriſt; *Poteſtis bibere calicem, quem ego bibiturus ſum.* *Matth. c. 20.*

Je ne vois rien dans ces figures, qui ne marque une extrême difficulté: & cependant je ne fais qu'une ſimple expoſition des paraboles, dont le Fils de Dieu s'eſt ſervi. Et il ne faut point dire, que je ſupprime celles qui ſont favorables. Les paraboles de l'Enfant prodigue, du bon Paſteur, ne dérogent en rien à ceci. On ſe réjouit du ſalut d'un pécheur, mais qui fait pénitence, *pœnitentiam agente.* L'Enfant prodigue eſt bien reçu; mais il revient touché & converti ſincerement. Le joug eſt leger; il eſt vrai, mon Dieu, & ceux qui entrent dans vos voies ſentent aſſez l'onction de la grace; *Luc. c.15*

mais il porte toujours un caractere de contrainte, & d'assujettissement.

II. Peut-estre les endroits où le Fils de Dieu parle sans figures, seront-ils moins severes : voyons donc encore comment il s'explique sur l'affaire du monde qui lui est la mieux connuë, & qui nous est la plus importante.

Matth. c. 11. *A diebus Joannis - Baptistæ usque nunc*, dit-il, *regnum cœlorum vim patitur* : depuis que Jean-Baptiste mon précurseur est venu m'annoncer, le Royaume des cieux veut être emporté par violence : or est-il aisé, Messieurs, de se la faire ? jugez par-là s'il est aisé de se sauver.

Mais le nombre des élus sera-t-il grand ? plusieurs sont appellés, répond le Sauveur, mais il est peu de gens qui soient choisis, *Pauci electi* : parole décisive. Ne s'agit-il point ici seulement de ceux que Dieu a appellés à la foi, & qui correspondent à la grace de la vocation ? Nous demandons, s'il est facile au Chrétien de se sauver ? Voici la réponse : *Non omnis qui dicit mihi, Domine, Domine,*

Matth. c. 22.

Marc. c. 7.

intrabit in regnum cœlorum: il ne faut pas ſe perſuader qu'il ſuffiſe d'être Chrétien, & d'invoquer mon nom, pour faire ſon ſalut: beaucoup de gens, & même de ceux qui auront fait des miracles en mon nom, ſeront condamnés: à plus forte raiſon, ceux qui n'ont qu'une foi languiſſante, ne doivent pas eſpérer. Celui-là ſeul qui accomplira la volonté de mon Pere, entrera dans le royaume des cieux; *Sed qui facit voluntatem Patris mei.* *Ibid.*

Me ſera-t-il, permis, Seigneur, de demander encore quelque choſe de plus poſitif? Je n'ai rien autre choſe à vous répondre, que cet avis que je vous donne, & auquel vous ne pouvez trop faire de réfléxion; *Contendite intrare per anguſtam portam, quia multi, dico vobis, quærent intrare, & non potuerunt.* *Luc. c. 13.* Faites les derniers efforts pour entrer dans la voie étroite du ſalut; n'épargnez rien, ne menagez rien pour cela; bien de gens qui n'auront pas pris ces meſures, ſe préſenteront à la porte, & ſeront refuſés. Ce ne ſont pas ici, MESSIEURS, des paroles que la

ſubtilité de notre eſprit puiſſe expliquer favorablement ; c'eſt un oracle qui ſe fait entendre à tout le monde ſans ambiguité ; c'eſt un coup de foudre pour l'homme, qui prétend ſe faire un chemin aiſé pour aller au Ciel.

III. Vous ſerez encore plus perſuadés, MESSIEURS, de la vérité que je vous prêche, ſi vous conſidérez la haute perfection de la Loi de Jeſus-Chriſt, jointe à la foibleſſe extrême de l'homme dans l'état de la nature corrompuë. Car enfin la Religon que nous profeſſons, dit ſaint Auguſtin, n'eſt point une Religion lâche & molle, *Ignava & mollis non eſt Religio quam profitemur.* *Aug.*

On demande de nous un amour de Dieu, qui renferme une préference ſi abſoluë, qui ni parens, ni amis, ni ſanté, ni honneur, ne l'emportent, lorſqu'il s'agit, je ne dis point de quitter ſa Religion, mais de violer le moindre des commandemens. Préference ſi univerſelle, qu'elle s'étend ſur tous les âges de la vie, & ſur tous les articles de la loi.

On veut un amour du prochain ſi généreux qu'il oublie les injures les plus atroces; qu'il les pardonne non pas ſeulement à l'extérieur, en ne tirant point vengeance, mais extérieurement, en étouffant dans le cœur tous les reſſentimens, qui y naiſſent.

On veut une foi, qui rende le Chrétien prêt à porter ſa tête ſur l'échaffaut; un renoncement, une abnégation de ſoi-même, qui lui faſſe arracher l'œil qui le ſcandaliſe; une chaſteté, qui non-ſeulement le prive des voluptés illicites, mais qui l'empêche même de les deſirer, d'y penſer; un détachement entier des biens de la vie.

On veut que nous ſoyions perſuadés, que ceux-là ſont heureux qui ſouffrent, qui pleurent, qui ſont pauvres, perſecutés, calomniés; & qu'au contraire nous tenions pour malheureux, les riches, les gens de plaiſir, ceux qui ſont honnorés & bénis de tout le monde. On veut que nous ſoyions plutôt reduits à la mendicité, que de faire le moindre tort à notre prochain: tout cela, MESSIEURS, eſt d'obligation.

Or qui ne voit la difficulté de ces hautes maximes, & le petit nombre des gens qui les obſervent? Je ne parle point ici des conſeils, parce qu'on diroit qu'ils ne ſont pas d'une néceſſité abſoluë pour le ſalut: cependant remarquez en paſſant, Chrétiens, que le conſeil en pluſieurs rencontres paſſe en précepte à l'égard d'une infinité de perſonnes; que la retraite, par exemple, la fuite des compagnies, des aiſes, de l'honneur, des amis même, peut devenir un commandement exprès, par cette regle fondamentale de l'Evangile: ſi votre main vous devient une occaſion de péché, il la faut couper; *Si ſcandalizaverit te manus tua, abſcide illam.* Marc. 9.

Que ſera-ce, ſi nous comparons cette ſainteté avec la foibleſſe extrême de l'homme dans l'état préſent où il eſt? Tout eſt gâté, & corrompu juſques dans ſa ſource; il n'y a preſque point un mouvement naturel, qui ne ſoit contraire à la loi; c'eſt ce qui faiſoit gémir ſaint Paul autrefois, & ce qui fait gémir encore tous les jours ſur la terre les perſonnes ver-

tueuses. Contradiction éternelle, & de tous les tems. Vous voulez le bien, la chair ne le veut pas ; vous vous élevez au ciel, le poids de la nature vous rentraîne vers la terre ; vous triomphez aujourd'hui, & demain vous êtes vaincu ; vous avez travaillé vingt ans, un jour, un moment fatal renverse tout ; il faut toujours vaincre, & n'être jamais vaincu.

Que dirai-je des obstacles étrangers ? Parens, amis, ennemis, saisons, climat, état, demeure, affaires, gloire, offices, bénéfices, emplois, retraite même, bons, & méchans, il n'y a rien qui ne porte son poison, & où nous ne trouvions une occasion de péché. Aussi le Fils de Dieu, disoit, qu'il n'étoit pas venu nous apporter la paix, mais la guerre, & une guerre continuelle : concluez de tout cela que le salut est facile.

Non, non, Chrétiens, il ne faut point s'abuser : le salut est difficile ; comptez là-dessus ; le ciel & la terre passeront, les élemens seront anéantis ; mais la parole de Jesus-Christ subsistera toujours ; *Verba autem mea non* *Marc. c. 13.*

transibunt. Depuis seize Siécles que les hommes ont raisonné sur cela, qu'ils ont eu intérêt à chercher des correctifs à la severité de l'Evangile, les maximes de Jesus-Christ n'ont souffert aucune explication plus favorable, que celle que je leur donne : c'est une regle qu'on ne peut pas courber ; tout ce qui ne peut s'y ajuster se brisera nécessairement.

IV. Ce que j'ai dit est si vrai, & c'est tellement l'esprit de l'Evangile, que tous ceux qui ont été touchés d'un desir sincere de faire leur salut, ont parfaitement compris la difficulté de cette affaire. C'est pour cela, que la ferveur de l'Eglise s'étant relâchée, ils se sont persuadés qu'il n'y avoit point d'autre moyen de marcher par la voie étroite, que de l'aller chercher dans les déserts de l'Egypte & de la Thébaïde : les Pauls, les Antoines, les Hilarions, tous les Solitaires, & de l'Occident, & de l'Orient, & après eux un nombre infini d'hommes & de filles ont renoncé au Siécle, dans la pensée que la morale austere de

Jeſus-Chriſt ne pouvoit s'accommoder avec le monde, ni ſe conſerver dans la contagion du Siécle. Ceux qui ont été contraints d'y demeurer par leur état, ont envié la deſtinée des ſolitaires, ont été dans une vigilance continuelle, ſe ſont regardés comme des gens battus de l'orage & toujours dans le danger de ſe perdre. Eſtes-vous donc plus éclairés, MESSIEURS, ou plus vertueux que ces grandes ames? Y a-t-il moins à craindre pour vous? Avez-vous des aſſurances plus particulieres de votre prédeſtination? Tout ce qu'il y a de plus ſaint & de plus ſage dans l'Egliſe s'eſt-il trompé? La parole de Jeſus-Chriſt fait trembler dans les déſerts : vous êtes fermes au milieu du Monde ; qui vous raſſure ?

Dieu eſt bon, dites-vous : Jeſus-Chriſt eſt mort pous nous ; voudroit-il nous damner ? Que ce principe eſt beau, & qu'il nous feroit ſalutaire, ſi nous ſçavions en tirer de plus juſtes conſéquences! mais voici, mon cher Auditeur, ce que j'ai à vous répondre.

Car puiſque Dieu ne vous a pas fait pour vous perdre ; pourquoi vous

perdez-vous donc ? Il ne vous a pas fait pour pécher, pour violer sa loi; pourquoi l'offensez-vous donc; Jesus-Christ est mort pour vous sauver, pourquoi vous damnez-vous donc? pourquoi refusez-vous de travailler à votre salut, comme il y a travaillé? La belle réponse à faire au Fils de Dieu? Seigneur, n'aviez-vous pas eu assez de peine; étoit-il juste que j'en eusse? Il vous sied bien de vous prévaloir de sa passion, ennemi que vous êtes de la croix : il faudroit vous en appliquer le
1. Colos. 1. 24. mérite, comme l'Apôtre; *Adimpleo ea quæ desunt in me passionum Christi.*

Mais d'ailleurs, quand vous deshéritez un fils ingrat & dénaturé, qui a attenté sur votre vie, ou sur vos biens, l'avez-vous mis au monde pour le perdre?

Enfin, ce sera sur la bonté même de Dieu & sur la passion de Jesus-Christ, que vous serez condamné. Qu'ai-je épargné, vous dira-t-il, pour votre salut? j'ai tout fait pour vous; qu'avez-vous fait pour moi; ou plutôt qu'avez-vous fait pour vous-même? Qui étoit le plus intéressé

dans cette affaire de moi ou de vous ?

Mais pourquoi Dieu a-t-il fait le chemin du ciel ſi difficile ? cela déſeſpere. Voilà en premier lieu, mon cher Auditeur, la même demande que fit autrefois le Démon, *Cur præcipit vobis Deus ?* Gen. c. 3. Dès-là elle doit être ſuſpecte à des Chrétiens. Eſt-ce à vous à demander compte à Dieu ? Nous ſommes des eſclaves, & quand à la fin du travail il ne nous donneroit rien, qu'aurions-nous à repliquer ? Il met le ciel au prix qu'il lui plaît ? c'eſt un fonds qui lui appartient, & ſur lequel nous n'avons point d'autres droits, que ceux qu'il veut nous donner. Que diriez-vous à un domeſtique, qui demanderoit, pourquoi vous voulez être ſervi d'une telle maniere? Il s'agit bien de ſçavoir pourquoi ! c'eſt aſſez de connoître que l'Evangile eſt clair & ſevere ſur cela.

En ſecond lieu, la difficulté vient de l'homme à qui Dieu avoit donné toutes les forces néceſſaires pour faire le bien. La loi eſt raiſonnable, tout le Décalogue eſt de droit naturel, & eſt néceſſaire pour la conſervation de

l'homme ſur la terre, quand il n'y auroit pas d'autre vie. Vous vous en prenez à Dieu; prenez-vous-en à vous-même : la plûpart des difficultés que vous trouvez, ſont des fautes perſonnelles; c'eſt la mauvaiſe éducation, la mauvaiſe habitude contractée volontairement; c'eſt une paſſion que vous nourriſſez, que vous fortifiez, en vous refuſant tous les ſecours de la grace, de la parole de Dieu, des
Oſée. 13. Sacremens, *Perditio tua Iſraël, tantummodò in me auxilium tuum.*

En troiſiéme lieu, tous les gens de bien ont eu d'autres ſentimens que vous ſur cette difficulté que vous alléguez : le Prophète ne peut aſſez s'étonner que Dieu pour ſi peu de choſe ſauve ſon peuple; *Pro Nihilo*
Pſal. 55. *ſalvos facies illos* : toutes les ſouffrances de cette vie, dit l'Apôtre, ne meritent pas d'entrer en comparaiſon avec la gloire qui nous eſt deſtinée,
Rom. c. 8. *Non ſunt condignæ paſſiones.* Qui parle de la ſorte? un homme qui a plus ſouffert que vous ne ſouffrirez jamais.

En quatriéme lieu, quand une choſe n'eſt pas abſolument néceſſaire,

la difficulté peut rebuter; mais quand elle eſt d'une indiſpenſable néceſſité, il n'y a point de pas qu'on ne doive franchir. Or telle eſt l'affaire du ſalut: il n'y a point à déliberer. Ah! ſi la loi eſt rude, il ſera bien plus rude d'entendre cette terrible ſentence, *Diſcedite à me*, retirez-vous de moi. Il n'y a point de milieu: ſi la pénitence, la priere, ou le jeûne; ſi la continence vous fait peine, écrivoit autrefois ſaint Bernard à ſon neveu, rappellez dans votre eſprit le ſouvenir de ce feu qui ne s'éteint point, de ce ver qui ne meurt point: *Hæc quàm dulcia meditanti flammas*! il n'eſt rien que cette penſée ne facilite.

Matth. c. 25.

Bern.

Mais c'eſt ſur-tout à vous, mon Dieu, que nous devons avoir recours, *Domine, ſalva nos, perimus*: ſauvez-nous, Seigneur, ſur cette mer orageuſe du monde, où tant de vents s'élevent, où tant d'écueils ſont cachés: la tempête nous menace, les flots nous gagnent, l'art devient inutile, & la force ſans effet; *Salva nos*, Hé quoi, Seigneur, cet œil toujours ouvert, qui veille ſur les élus, s'eſt-il

Matth. c. 8.

fermé sur nous? *Perimus :* le Monde nous entraîne, le torrent nous emporte, la coûtume nous domine, tout conspire à nous perdre; nous abandonnerez-vous? Ah! Seigneur, si le souvenir du passé vous touche, j'ai quelquefois mis la main à l'œuvre: il y a eu certains momens dans la vie, où j'ai fait des efforts: c'est peu pour un Dieu aussi grand que vous; mais c'est quelque chose pour une créature aussi foible & aussi imparfaite que moi. Que dis-je, ô mon Dieu, & quelle est ma hardiesse, de me faire un mérite de vos dons? Souvenez-vous plutôt, Seigneur, des prodiges que vous avez faits pour me sauver, & achevez un ouvrage qui vous a déja tant coûté. Sur-tout, mon Dieu, ne me dérobez point la vuë du péril; elle excitera ma vigilance: ne me laissez pas endormir dans une fausse sécurité; vos Saints après avoir fait de si grandes choses, ont tremblé, pénétrez-moi, Seigneur, de la même crainte, & que cette crainte ne soit jamais oisive; mais qu'elle me fasse sans cesse travailler, jusqu'à ce que j'arrive à l'heureux terme de l'éternité, &c.



SERMON SUR L'INCERTITUDE DE LA MORT.

Vigilate, quia neſcitis diem, neque horam.

Veillez, parce que vous ne connoiſſez, ni le jour, ni l'heure. En S. Matth. chap. 25.

C'Est une choſe étrange, Messieurs, que d'un principe auſſi évident, & auſſi ſalutaire, que l'eſt l'incertitude de la mort, l'homme tire des conſéquences ſi peu juſtes, & même ſi pernicieuſes pour le ſalut. Parlez au libertin de l'incertitude de la mort; comme il ne croit pas l'ame immortelle, il vous dira qu'il ne faut donc pas laiſſer paſſer un moment ſans plaiſir; *Comedamus & bibamus, cras enim moriemur* : c'eſt ainſi Iſai.c. 22.

qu'Isaïe & saint Paul le font raisonnablement. Parlez au mondain qui n'a pas perdu la foi, mais qui ne pense qu'à sa fortune, ou qui n'est occupé que de ses plaisirs, parlez-lui, dis-je, de l'incertitude de la mort; il vous dira que puisque la mort est incertaine, il n'est pas encore tems d'y penser, & que peut-être il ne mourra pas si-
Luc c.12. tôt; *Anima habes multa bona posita in annos plurimos, requiesce, comede.* Parlez à l'homme tiéde & languissant dans le service de Dieu, de l'incertitude de la mort, il vous dira qu'il est assez bien disposé, & qu'il ne croit pas avoir rien à craindre.

Le libertin dit, oublions l'avenir, il n'y en a point pour nous, & hâtons-nous de jouir des plaisirs, de peur que la mort ne nous les enleve. Le mondain dit, oublions le passé; il sera assez tems d'y penser à la mort, ou sur le retour de l'âge. L'homme tiéde, & languissant dit, ne soyons point en peine ni en scrupule sur le present; vivons sans crainte, nous sommes en bon état.

Or le Fils de Dieu, Chrétiens, tire

tire des conséquences bien différentes des nôtres ; *Vigilate*, dit-il, *quia nescitis diem, neque horam* ; veillez, parceque vous ne sçavez ni le jour, ni l'heure, où vous mourrez : & cela je le dis pour tous, ajoûte le Sauveur : *Quod autem vobis dico, omnibus dico, vigilate.*

Matth. c. 25.

Marc. c. 13.

Et certes à raisonner juste sur ce principe, on peut considérer l'incertitude de la mort en trois circonstances. Premierement, par rapport à l'âge auquel on mourra. Secondement, par rapport au genre de mort, prévuë ou imprévuë. Troisiémement, par rapport à l'état, où l'on mourra. L'incertitude de l'âge est un argument auquel l'impie ne sçauroit répondre, & qui le presse de se convertir par les seules lumieres du sens & de l'expérience. L'incertitude du genre de mort prévuë ou imprévuë, oblige le mondain qui a encore de la foi, à la pénitence pour le passé, & à la conversion de ses mœurs. L'incertitude de l'état, de grace ou de péché, oblige l'homme tiéde & languissant à redoubler sa vigilance. Ainsi, mon

cher Auditeur, l'incertitude de la mort oblige le libertin de penſer à l'avenir, le mondain à pleurer le paſſé, le Chrétien tiéde & languiſſant à veiller ſur le préſent; voilà tout le deſſein & le partage de ce Diſcours. *Ave.*

PREMIERE PARTIE.

S'IL ne falloit combattre l'impiété, que lorſqu'elle eſt déclarée, j'avouë que ce point que je veux éclaircir, ſeroit aſſez inutile : car il eſt peu de ces libertins qui oſent lever le maſque, & découvrir tout-à-fait leurs ſentimens. Mais cela n'empêche pas que la foi ne ſoit morte dans le cœur de bien des gens : ce myſtere d'iniquité marche dans les ténébres; la face de la Chrétienté eſt toujours la même, parceque tous ceux qui portent le nom de Chrétien, ſont réünis enſemble : mais il y a lieu de gémir devant Dieu, que tant de gens ſous un front baptiſé cachent un cœur impie : un jour on ſera ſurpris de ne trouver plus la foi ſur la terre;

Luc c.18. *Veruntamen Filius hominis veniens, putas inveniet fidem in terra?*

Or les libertins prétendent se rendre ridiculement invincibles en niant tous les principes, & en ne se rendant qu'aux sens & à l'expérience : je veux bien condescendre à leur foiblesse. Le principe dont ils se prévalent davantage, est qu'il ne faut pas laisser le certain pour l'incertain. Or l'incertitude de la mort renverse ce fondement en deux manieres : car je dis en premier lieu, que le certain prétendu qu'ils ne veulent pas risquer, n'est pas certain ; au contraire qu'il est très-incertain : en second lieu, quand il y auroit quelque moment assuré comme le présent, la douceur en doit être troublée par l'incertitude de la mort. Examinons ces deux réfléxions.

Quel est donc ce bien certain sur lequel un libertin croit pouvoir compter ? c'est la vie présente, assaisonnée des plaisirs qu'il y goûte : mais quoi de plus fragile, & de plus exposé ? *Mille patent lætho viæ* ; il y a mille manieres dont on peut mourir tous les jours : personne même n'est plus sujet à une mort précipitée que

les libertins, qui vivent ſans regle ; & qui la plûpart ne trouvent du plaiſir que lorſqu'il eſt dans l'excès. Mais quand ils ſçauroient ſe ménager, ils ſont mortels enfin comme le reſte des hommes, & ſujets aux injures de l'air, des ſaiſons, des climats, aux maladies qui regnent ; ils ſont quelquefois ſur le point de mourir, lorſqu'ils y penſent le moins ; le corps humain eſt un édifice, qui eſt prêt à tomber, lorſqu'il paroît le mieux appuyé ; on prévoit ordinairement la chute des bâtimens par quelque marque extérieure ; mais qui voit les reſſorts différens de la machine de notre corps ? Où eſt donc cette certitude prétenduë ? quoi ! vous tenez pour aſſuré un bien, qui dépend de tant d'accidens ? c'eſt-là le certain que vous craignez de riſquer pour une éternité ? voilà ce qui vous calme ?

On raiſonne & on compte, dit-on, ſur le cours ordinaire de la nature. Mais ce cours, mon cher Auditeur, n'eſt-il pas auſſi ſouvent interrompu, qu'il eſt obſervé ? combien de gens meurent à nos yeux

dans une floriſſante jeuneſſe, dans la force de l'âge ? *Stulte, hac nocte animam tuam repetunt à te, quæ autem paraſti cujus erunt.* Inſenſé en ce qu'il croit tenir pour long-tems un bien qui à tout moment lui peut-être enlevé. Au lieu de ſe dire à ſoi-même : de quoi me flatai-je ? ſur quoi ai-je fondé mon bonheur ? ſur un ſable mouvant, qui change à toute heure ; ſur une ombre, qui paſſe ; ſur une fumée, qui ſe diſſipe ; ſur une fleur, qui ſe fane en un inſtant : *ſtulte.* *Luc c. 12.*

Mais encore plus inſenſé par comparaiſon avec ce qu'il riſque : car l'incertitude de la mort fait voir à l'impie, que ce qu'il appelle incertain, eſt bien plus aſſuré que le certain qu'il craint de perdre. La certitude extérieure de la Religion eſt telle, qu'on n'en peut raiſonnablement demander une plus grande : cette Religion a des gens qui ſont morts pour elle, un million de Martyrs, en tout tems, de tout âge, de tout ſexe, qui en ont été ſi perſuadés, qu'ils ont donné tout leur ſang. Elle a des miracles rapportés par des témoins

oculaires, qui ont écrit à la vuë des Peuples, qui auroient pu les contredire. Témoins qui n'avoient en cela d'autre intérêt que la mort à souffrir, d'autre plaisir que la croix, d'autre appui que la patience, & qui du reste étoient gens sages, & irréprochables. Elle a le consentement de tous les Peuples de la terre, qui rendent hommage à la Religion; ensorte que jamais on n'a vu une nation entiere dans l'Athéïsme : voilà des marques sensibles dont le libertinage ne peut disconvenir.

Mais la certitude prétenduë des libertins sur la vie présente, qui la voudroit garantir? Où est l'Homme sage, qui voulût leur assurer un an de vie au péril de sa tête: Quelles clauses met-on dans un contrat, pour prévenir l'incertitude des événemens? On ne sçait pas, dit-on, ce qui peut arriver: où est donc encore une fois la maxime du certain, & de l'incertain?

Stulte! Quand les libertins seroient assurés de vingt, de trente, de quarante ans de plaisirs, & que la

Religion leur ſeroit encore plus douteuſe qu'elle n'eſt, ils ſeroient des inſenſés de ne riſquer pas quelques années pour ſe mettre à couvert d'une éternité malheureuſe, ſuppoſé qu'il y en eût une: la maxime de ne laiſſer pas le certain pour l'incertain, n'eſt véritable, que quand le certain eſt beaucoup plus conſidérable que l'incertain. Mais en quoi leur folie paroît davantage, c'eſt qu'ils ne raiſonnent comme ils font, que dans l'affaire du ſalut: car dans toutes les affaires du monde, dans le jeu, dans le négoce, ſur mer, on expoſe tous les jours un bien préſent & certain, pour un bien qu'on eſpére, & qui eſt incertain: quiconque en uſeroit autrement dans le ſiécle paſſeroit pour un fou.

Or de combien ſont-ils plus inſenſés, puiſqu'il ne s'agit plus de riſquer une choſe certaine, mais auſſi incertaine que l'eſt la vie; pour une choſe non pas incertaine, mais auſſi certaine que le ſont les biens que nous promet la Religion? *Sapientes ſunt ut faciant mala: bene autem facere neſcierunt.* *Jerem. c. 4.*

Stulte ! En vérité c'eſt une folie bien digne de compaſſion, que des gens d'eſprit, éclairés, habiles, qui raiſonnent ſi juſte ſur tout autre ſujet, s'égarent viſiblement dans l'affaire la plus importante : ſemblables à des malades qui ſur certains points parlent encore aſſez bien, & qui ſur d'autres extravaguent. Au lieu de les flater comme on fait quelquefois ſur leur eſprit, des amis devroient leur dire avec liberté, ce que dit ſaint Auguſtin dans une pa-
Aug. reille occaſion : *Terruiſti, non ſeduxiſti ;* ne penſez pas m'avoir trompé, ébloui, corrompu, gâté ; vous m'avez épouvanté ; j'ai été ſurpris qu'un homme pût raiſonner de la ſorte ; *Terruiſti, non ſeduxiſti.*

Pour appliquer juſte cette maxime qu'il ne faut pas riſquer le certain pour l'incertain, il faudroit que les libertins raiſonnaſſent ainſi : Il eſt ſûr que je mourrai, & il n'eſt pas ſûr qu'il n'y ait point d'éternité qui ſuive ; laiſſons donc l'incertain qui eſt l'eſpérance des impies, & attachons-nous au certain qui eſt la penſée de la

mort, afin de nous regler : ce qu'il y a d'incertain, c'eſt le tems que je jouirai de mes plaiſirs ; ce qu'il y a de certain par les lumieres de la raiſon, c'eſt qu'il y a une Providence, un Dieu qui venge le mal, & qui récompenſe le bien ; penſons donc à faire pénitence. Mais dire encore une fois avec l'impie, mangeons buvons, *Comedamus, & bibamus*, c'eſt *Iſa. c. 22.* raiſonner en bête, c'eſt s'avillir, ſe dégrader, comme dit le Prophète : *Comparatus eſt jumentis inſipientibus,* *Pſ. c. 18.* *& ſimilis factus eſt illis.*

Voilà de quelle maniere l'incertitude de la mort renverſe ce premier fondement ſur lequel s'appuyent les libertins. Mais, me direz-vous, cela n'empêche pas que je ne ſois aſſuré du moment préſent dont je jouis. Qu'eſt-ce, je vous prie, que ce moment, MESSIEURS ? où eſt ſa durée, ſon être, ſa meſure ? Mais ſoit : il ne s'agit donc plus du cours de la vie ; il ne s'agit que d'une partie très-petite : or qui ne voit l'imprudence qu'il y auroit à préférer un eſpace ſi court à une éternité ?

En quoi ſur-tout l'incertitude de la mort fait bien voir le vuide, & le foible de ce moment de plaiſirs dont on veut jouir, c'eſt qu'il eſt impoſſible de penſer à cette affreuſe incertitude, ſans qu'elle trouble toute la douceur que l'on goûte. Car qui pourra de ſang froid faire cette réfléxion : le plaiſir que je prens aujourd'hui eſt peut-être le dernier ; je vas finir dans le danger de trouver une autre vie, un Juge, un Enfer, le mieux que je puiſſe eſpérer, c'eſt de n'être plus : mais ce même anéantiſſement eſt peut-être une chimere ; tout le monde eſt ſur cela d'un avis contraire au mien, & franchement je ne penſe ainſi que par libertinage ; je n'en ſuis point aſſuré ; tout ce que je puis faire, c'eſt de douter, & ſi je vas plus loin, ce n'eſt pas par raiſon, c'eſt par paſſion. Or ſi je me trompe, que deviendrai-je ? Quand je ne ſerai plus environné des compagnons de mes débauches ; quand j'entrerai ſeul dans une region inconnuë, à qui aurai-je recours ? quel ſacrifice au reſte ferai-je en me ſoumettant à la

Religion ? La Loi Chrétienne ne défend pas tout ; il y a des plaiſirs permis ; le ſurplus m'eſt preſque interdit par les bienſéances du monde : ſi je ſuis revêtu de quelque caractere d'autorité, engagé dans un parti, lié par les nœuds du mariage, il faut malgré moi garder des meſures : ce que je riſque eſt une éternité de ſupplices ; il n'y a point de retour ; je le dis tant moi-même qu'on n'en revient jamais ; cela n'eſt peut-être que trop vrai. Non, MESSIEURS, rien n'eſt plus capable de troubler le libertin, que ces penſées.

Mais les libertins diſent qu'ils ont la paix : à cela je répons qu'ils ne parlent pas tous ainſi ; qu'ils ne le diſent qu'en certain tems, & non pas toujours ; que ceux qui ont le plus d'eſprit parmi eux ſont les plus allarmés ; qu'ils ne le diſent la plûpart que du bout des lévres ; enfin, que c'eſt l'accompliſſement de la parole de Dieu : *Dicentes pax, pax, & non erat pax.* *Jerem. c. 6.*

Quand ils ont quelque maladie

dangereuſe, & qu'on les menace; leur principe eſt bientôt renverſé dans leur eſprit même : quelles frayeurs! quelles perpléxités! ils ne veulent plus mourir ſans Religion.

Mais il y en a eu d'aſſez inſenſibles pour vivre, & pour mourir ainſi tranquillement : j'en doute, Messieurs; la mort épouvante tous ceux qui ont le loiſir de la voir venir : il eſt plus terrible qu'on ne penſe, de ſe voir frapé de maladie, étendu dans un lit, attendre ſa derniere heure, faire un divorce éternel avec tout ce qu'on voit, ſans ſçavoir ce qu'on va trouver. Cependant quand cela ſeroit, voilà juſtement la punition la plus terrible, le plus viſible abandonnement, l'aveuglement le plus déplorable. Iſaïe indigné ne demande point à Dieu d'autre vengeance pour punir un Peuple infidelle : *Excœca cor Populi hujus, & aures ejus aggrava.* *Iſai. c. 6.*

Qu'on diſe après cela, que Dieu ne châtie point les impies dès cette vie : de quelque force d'eſprit que les impies & les libertins ſe flatent,

ils n'ont pas plus de lumieres qu'en avoit ſaint Auguſtin, ils n'ont pas plus étudié la Religion, ils ne ſe ſont pas plus égarés; & ce ſont cependant ces réfléxions qui le convertirent. Je voyois, dit-il, ô mon Dieu, qu'on ne pouvoit compter ſur cette vie : & ſi j'ai le malheur, diſois-je, d'être ſurpris, où pourrai-je m'inſtruire de la vérité que je ne ſçais pas? En quel état faudra-t-il que je ſorte de ce monde, ſans avoir appris ce que l'on n'apprend plus qu'à ſes dépens? S'il eſt un Dieu vengeur de l'impiété, comme il eſt impoſſible d'en douter, comment éviterai-je les peines qui ſont duës à une négligence auſſi criminelle que la mienne, dans une affaire auſſi importante que celle-là? *Vita hæc miſera, mors incerta; ſi ſubitò obrepat, quomodò hinc exibimus, aut ubi nobis diſcenda ſunt, quæ hîc neglexi-mus?* *Aug.*

C'eſt bien ici que je puis vous adreſſer, mon cher Auditeur, les paroles du Sage, qui contiennent un avis ſi ſolide & ſi ſalutaire pour

Eccli. c. 30. vous : *Miserere animæ tuæ placens Deo* ; ayez compaſſion de votre ame, & penſez à plaire à Dieu. Ne donnez pas tout au corps ; ne prenez pas ſur le ſalut un conſeil, que vous ne donneriez pas à d'autres ſur des affaires temporelles ; ne courez pas comme un furieux à votre perte ; n'ôtez pas au Fils de Dieu le plaiſir & la gloire de vous voir racheté ; ne demeurez pas dans la ſource de tous les déſordres, qui eſt l'impiété ; ne vous retranchez pas tous les moyens de retourner à Dieu, en perdant la foi : n'eſt-ce pas aſſez que d'avoir perdu la grace ?

Miserere animæ ; ayez compaſſion d'une ame ſéparée de Dieu ; car qu'eſt-elle dans cet état ? un monſtre dans la nature, arrachée de ſon centre, ſans Dieu, ſans Loi, pire que les Peuples les plus infideles & les plus barbares.

Tuæ, c'eſt la vôtre ; ne la traitez pas comme vous feriez celle de votre plus grand ennemi. Ayez ſoin par-là de plaire à Dieu, *placens*

Deo : à ce Dieu que vous ne voulez pas reconnoître, & qui veut vous ouvrir les yeux ; à ce Dieu que vous avez tant de fois offenſé, & qui ne peut ſe réſoudre à vous perdre, parcequ'il ne veut point la mort du pécheur ; *Miſerere animæ tuæ placens Deo.*

J'OPPOSE en ſecond lieu l'incertitude de la mort au mondain, à qui il reſte encore de la foi, mais dont la conduite eſt peu conforme aux maximes de ſa Religion ; & je dis que cette incertitude d'une mort prévuë ou imprévuë, eſt le plus fort motif qu'on lui puiſſe propoſer pour le faire ſortir de l'état où il vit. Car ce qui empêche la converſion des gens du monde, ſe réduit à trois chefs, qui ſont. 1. Le plaiſir préſent dont ils jouiſſent, & leur fortune qui les occupe. 2. Les péchés qu'ils ont commis, & qu'ils regardent comme un cachot & un embarras trop grand pour eux à débrouiller ; diſcuſſion fâcheuſe, où ils ne veulent point entrer. 3. Les années SECONDE PARTIE.

& la longue vie qu'ils ſe promettent: car quoique nous ſçachions que la mort eſt certaine, nous ne la conſidérons qu'à la fin d'une longue carriere, & nous l'enviſageons comme dans le fonds d'une perſpective, dans un âge bien avancé; & quand cet âge avancé eſt venu, il ne l'eſt jamais aſſez pour nous ôter l'eſpérance de vivre néanmoins encore une année.

Or je dis que ſi le Mondain étoit bien vivement perſuadé d'un principe qu'il ne peut nier, ſçavoir que le genre & l'heure de la mort ſont incertains, cela remédieroit à ces trois erreurs où il donne ordinairement; appliquez-vous.

L'incertitude de la mort bien pénétrée détacheroit efficacement le Mondain des plaiſirs de la vie & des ſoins de ſa fortune. Car ſi vous aviez, MESSIEURS, des maiſons, des terres, de ſuperbes Palais, avec l'obligation de les rendre quand le propriétaire voudroit, ſans qu'il eût limité le tems: ſur-tout s'il vous avoit dit, j'y viendrai lorſ-

que vous y penſerez le moins ; ſi vous liſiez par tout des inſcriptions, qui marquaſſent le nom de ceux qui auroient occupé ces biens avant vous ; qu'on vous aſſurât qu'ils en ont été dépoſſedés, lorſqu'ils s'attendoient à en jouir plus long-tems, & qu'ils ſe ſont trouvés dépourvus de tout ; dites-moi, je vous prie quel attachement auriez-vous pour toutes ces choſes ? Cela n'eſt pas à moi, diriez-vous. Si on y faiſoit des dépenſes extraordinaires, cela vous ôteroit-il la penſée de pourvoir au tems, où il en faudroit ſortir : & ſi au contraire on y renverſoit tout, que le maître laiſſât tout à l'abandon, en ſeriez-vous beaucoup touchés ; en ſeriez-vous au déſeſpoir ?

Or voilà une image naturelle de la vie : vous ne l'avez que par emprunt, à condition de la rendre à toute heure ; vous êtes dans la maiſon de vos Peres, & ſi vous voulez remonter juſqu'au prémier poſſeſſeur, vous verrez une longue ſuite de gens qui en ſont ſortis les uns plutôt, les autres plus tard, & tous au tems

qu'ils ne s'y attendoient pas : plusieurs même en sont sortis sans avoir eu loisir de penser à ce qu'ils deviendroient ; vous êtes témoins de tout cela : tantôt vous vous voyez heureux & dans la prospérité, tantôt malheureux & dans l'adversité, mais toujours passager sur la terre, jamais assuré d'un jour. Si vous aviez bien pénétré cette vérité, ne penseriez-vous qu'au plaisir & à la joie ; vous attacheriez-vous à faire ici un établissement au préjudice de l'avenir ?

C'est pour cela que saint Pierre vouloit qu'on se considérât dans ce monde comme des étrangers qui
1. Pet. passent ; *Obsecro vos tanquam adve-*
c. 2. *nas & peregrinos abstinere vos à carnalibus desideriis.* Un voyageur se met peu en peine de ce qu'on fait sur sa route ; rien ne l'arrête, il prend seulement le nécessaire : tel doit être le Chrétien, sans crainte, sans trouble, sans espoir, content du peu qu'il possede, ou même le possédant comme s'il ne le possédoit pas. C'est la meilleure conséquence que nous puissions tirer de l'incertitude

de la mort : *Tanquam non poſſidentes.* 1.Cor.c.7
Pourquoi cela, dit ſaint Auguſtin ? c'eſt parce qu'être riche, & être toujours dans l'incertitude ſi on le ſera long-tems, c'eſt ne l'être pas; être puiſſant, grand, avoir une famille, une femme, des enfans, & être toujours ſur le point de les quitter, c'eſt n'en avoir pas. Dès qu'on eſt convaincu de ce principe, on acquiert bientôt une entiere indifférence pour toutes les choſes de la terre : il ne faut pas beaucoup exhorter une perſonne pour la détacher d'un bien qu'elle n'a que par emprunt; on a bien plus de peine à la porter à en prendre quelque ſoin.

Chrétiens, croyez-vous, avez-vous de la Foi ? mais d'où viennent donc ces ſoins, ces embarras, ces inquiétudes, cet accablement d'affaires, cet acharnement au gain, à un établiſſement temporel, qui contre la Loi de Dieu vous fait renoncer à tous les devoirs de la conſcience, cet oubli du ciel, cet endurciſſement, cette inſenſibilité, cette tranquillité, cette aſſurance ?

Croyez-vous? mais est-il un principe plus évident que celui-là; combien de gens ont été enlevés ainsi à vos yeux? La santé n'y fait rien, ni la jeunesse: Ezechias avoit l'un & l'autre, & cependant Isaïe lui dit de mettre ordre à tout, parcequ'il va mourir. *Dispone domui tuæ, quia morieris tu, & non vives.* Isai.c.38

L'incertitude de la mort doit faire encore rentrer le Mondain en lui-même, pour penser à sa conscience, & mettre ses comptes en état: comment cela? usons toujours de la même comparaison. Si vous aviez été dans les Finances, dans le manîment des deniers publics; que vous eussiez eu des affaires embarassées; & qu'avec cela on fût toujours sur le point de vous faire rendre compte; que vos maîtres vous eussent assuré, qu'ils vous prendroient lorsque vous n'y penseriez pas; qu'il fallût pour mettre les choses au net un tems considérable; que vous eussiez mille exemples de gens surpris, vous perdriez sans doute le repos pour vous

diſpoſer & vous tenir en état. Si quelqu'un alors vous repréſentoit que vous ne devez pas vous tourmenter, qu'il ſera aſſez tems d'y travailler dans quelques années; non, diriez-vous, cela eſt d'une longue diſcuſſion, vous ne connoiſſez pas le maître que je ſers, il vient lorſqu'on s'y attend le moins.

Or voilà, mon cher Auditeur, l'état de votre conſcience : le Fils de Dieu uſe du mot de ferme, de talent, de deniers pour vous le marquer : il vous avertit qu'il vous demandera compte à l'heure que vous ne croyez pas, *Quâ horâ non putatis*; il ne dit pas, préparez-vous alors, mais ſoyez prêts : *Eſtote parati.* Et cependant vous n'y faites point réfléxion ! vous remettez à un tems, où les gens du monde ne voudroient pas ſe fier à vous ſur rien, où l'on fait caſſer devant un Juge ce que vous avez fait dans les affaires de votre reſſort, en quoi vous êtes néanmoins le mieux entendu ! Non, vous ne croyez point ce qu'a dit le Fils de Dieu, *Quâ* Luc c. 12.

horâ non putatis. Car si vous étiez bien entré dans cette considération, je suis sûr qu'on n'est point sauvé en mourant dans l'état où je suis, & cependant je puis être enlevé à tout moment; voilà donc peut-être ma derniere heure : si, dis-je, vous aviez bien médité cette vérité, vous ne demeureriez jamais dans l'état où vous êtes; il n'y a qu'un insensé qui pût prendre ce parti.

Car de compter pour préparation des confessions hâtées, à demi faites, sans sentiment, sans pénitence, c'est s'abuser : du jour qu'on tombe malade de la maladie dont on meurt il faut presque compter le tems pour rien; les premiers jours, le mal ne se déclare point pour la mort, & quand il est déclaré on n'est plus capable d'y penser : on souffre, & c'est tout. Ah! Seigneur, tandis que vous me donnez encore le tems, je veux donc repasser sur toutes les années de ma vie dans l'amertume de mon cœur. *Tempore accepto*; voici le moment favorable; *tempore opportuno*, voici l'heure commode;

malheur à qui ne ſçait pas en profiter.

L'incertitude de la mort doit en troiſiéme lieu détromper le Mondain de cette erreur ſi ordinaire & ſi pernicieuſe, que ſa fin eſt éloignée, & qu'il n'eſt pas encore néceſſaire d'y penſer. Oui, MESSIEURS, ſi l'on avoit bien pénétré cette incertitude, on ſe diroit ſans ceſſe à ſoi-même, ce que David répondit à Jonatas qui lui promettoit qu'il ne mourroit pas : *Vivit Dominus & vivit anima tua, quia uno tantùm gradu, ego morſque dividimur* : ne nous flatons point, mettons ordre à nos affaires ; il n'y a qu'un pas de la vie à la mort ; c'eſt aſſez d'avoir un corps mortel, pour avoir mille raiſons de craindre à chaque moment. *1. Reg. c. 20.*

Je ne ſçais pas, MESSIEURS, en faveur de qui Dieu m'a inſpiré ces ſentimens ; mais faſſe le ciel que cet avertiſſement ne ſerve à la condamnation d'aucun de mes Auditeurs, ni à la mienne : cet avenir eſt peut-être venu pour nous : il n'y a

peut-être plus qu'un jour de distance entre nous, & l'éternité : *Uno tantùm gradu ego morsque dividimur.*

Or si vous étiez persuadés, Chrétiens, qu'on vous cherche dans le monde pour vous enfermer dans une prison ; que votre procès est instruit ; que vous êtes atteints & convaincus d'un crime capital : si avec cela vous étiez assurés d'être surpris tôt ou tard ; & qu'il n'y eût plus de ressource que dans la pénitence, quelle seroit votre vigilance, votre soumission ; quelles seroient vos larmes, s'il ne tenoit qu'à en répandre ?

Voilà encore l'état où vous êtes, mon cher Auditeur: la justice de Dieu vous recherche sur le passé, vous
Luc c. 12. serez infailliblement surpris : *Quâ horâ non putatis :* il s'agit d'une éternité ; quand vous serez au terme, il
Bernard. n'y aura plus à reculer ; *Inter hæc otiari licet* ! dans un danger si affreux vous demeurerez oisif, vous risquez tout ? Ah ! l'enfer est-il si peu à craindre, pour que vous ne deviez pas travailler davantage à l'éviter ?

En

En vérité l'Eccléſiaſtique a bien eu raiſon de dire, que l'homme ne connoît point ſa fin, *neſcit homo finem ſuum*; mais que comme le poiſſon, lorſqu'il ſe jouë dans les eaux, & l'oiſeau dans les airs, ſont pris tout à coup, l'un à l'hameçon, l'autre au filet, les hommes ſe laiſſent malheureuſement ſurprendre à la mort, lorſqu'ils penſent jouir du moment le plus agréable de leur vie. *Sed ſicut piſces capiuntur homo, & ſicut aves laqueo comprehenduntur, ſic capiuntur homines in tempore malo, cùm eis extemplo ſupervenerit.* Ecc. c. 9.

Il me reſte à montrer en peu de mots, que l'incertitude de la mort doit réveiller la ferveur d'un Chrétien lâche & tiéde dans le ſervice de Dieu. En effet, MESSIEURS, ſi ce paſſage eſt incertain par rapport au tems marqué par la Providence, & au genre de notre mort, prévuë ou imprévuë, cette incertitude s'étend encore à l'état où nous ſerons à ce moment redoutable auquel le Seigneur nous appellera. Or le Chré- TROISIÉME PARTIE.

tien tiéde & négligent, ne peut raisonnablement se promettre de se conserver long-tems dans la grace du Maître qu'il sert avec froideur & avec indifférence. En vain il se flate d'avoir horreur du péché mortel, & de l'éviter; il est dans un danger continuel d'y tomber: danger d'autant plus grand qu'il ne le voit pas. Si donc il succombe même une seule fois à la tentation, & que la mort le surprenne dans cet état, que deviendra-t-il?

Ce n'est point là, Chrétiens, une supposition chimérique: combien après avoir blanchi dans le service du Seigneur, au moment même qu'ils ont commencé à l'abandonner, & qu'ils sont tombés, ont été malheureusement enlevés par une mort subite, & brûleront éternellement dans les flammes? Vos jugemens sont toujours équitables, ô mon Dieu, mais qu'ils sont quelquefois terribles!

Je finis, mes chers Auditeurs, par ces belles paroles de Jesus-Christ: *Sint lumbi vestri præcincti*; Luc c. 12.

c'eſt-à-dire, étudions-nous à mortifier nos paſſions ; détachons-nous des choſes de la terre, parce que par-là nous nous accoûtumons peu à peu à mourir. Mais quand la mort nous trouve avec toute la vivacité de nos paſſions, avec tout l'attachement aux biens de cette vie, quels combats, quelle violence ?

Et lucernæ ardentes in manibus veſtris. Priez, travaillez, pratiquez les bonnes œuvres, amaſſez un tréſor de mérites tandis que vous le pouvez, & qu'il eſt encore tems : la nuit s'approche ; après la mort on ne rappelle plus les jours que l'on a perdus : il ne ſert à rien de reconnoître alors ſon aveuglement, de regretter des momens ſi courts qu'on n'a pas voulu riſquer pour l'éternité. Ne comptez pas davantage ſur les bonnes œuvres d'autrui : on vous oubliera, mais quand des parens, des amis ſe ſouviendroient de vous, & feroient ſans ceſſe des vœux pour votre ſalut, tout eſt inutile après cette vie à une ame qui a perdu

Dieu ; elle en ſera éternellement ſéparée.

Luc c. 12. *Et vos ſimiles hominibus expectantibus Dominum ſuum :* vivez comme ſi vous étiez déja morts ; ou plutôt mettez tellement ordre à tout, qu'à quelque heure que le maître arrive, & que vous deviez paroître devant lui, vous vous trouviez diſpoſés : *Et ſi venerit in ſecunda vigilia, & ſi in tertia vigilia venerit ;* ſoit qu'il faille mourir dans une floriſſante jeuneſſe ; ſoit que vous alliez juſqu'à un âge plus avancé ; ſoit enfin que la mort vous attaque ſeulement après une longue vieilleſſe.

Que dois-je attendre de vous ſur cela, mon cher Auditeur ? Ah ! penſez qu'il s'agit d'une éternité. Vous êtes ſi ſoigneux ſur tout le reſte : pourquoi négligez-vous l'affaire principale ? Occupé de mille autres embarras, vous vous oubliez vous-même, votre ame, votre Bern. éternité ! *ſoli te negas tibi.* Tant de fervens Chrétiens ont toujours la penſée de la mort dans l'eſprit, &

vous ne l'avez jamais! vous mourez cependant comme eux, & peut-être plutôt qu'eux. J'aurai du tems, dites-vous; qui vous en a répondu? combien y ont été trompés? Mais quel tems vous promettez-vous? quelques jours, quelques heures. Eſt-il donc ſi facile de bien mourir? ah! ce n'eſt pas trop de toute la vie pour l'apprendre, vous ne mourrez au reſte qu'une fois: votre faute en ſera irréparable; *Statutum eſt hominibus ſemel mori.* Heb. c.9. Il ne ſera plus tems de dire: j'avois réſolu de faire pénitence, ſi la mort ne m'eût prévenu: vous aviez été averti pluſieurs fois; vous aviez eu mille exemples devant les yeux: on vous avoit ſouvent annoncé là-deſſus les paroles de Jeſus-Chriſt; il falloit vous ſervir de l'occaſion; elle eſt paſſée ſans retour.

Utinam ſaperent, & intelligerent, ac noviſſima providerent! Deut. c. 32. Méditez ces grandes vérités, mes chers Auditeurs; imprimez-les fortement dans votre eſprit, faites-en la regle de votre conduite; ce ſera le moyen

de mériter la récompense promise au Serviteur vigilant qui se tient toujours en état ; & d'avoir part, comme les Vierges sages, au banquet céleste, je veux dire à la gloire éternelle, que je vous souhaite, &c.



SERMON
SUR
L'ENFER.

Diſcedite à me, maledicti, in ignem æternum.

Retirez-vous de moi, maudits, & allez au feu éternel. En S. Matth. ch. 25.

LE Prophète Royal nous exhorte, MESSIEURS, à prévenir ce malheur par une profonde & ſérieuſe méditation : il faut deſcendre dans les enfers mort ou vif ; ſi vous y deſcendez en eſprit pendant la vie, vous n'y deſcendrez pas après la mort ; *Deſcendant in infernum viventes* : à quoi ſaint Bernard ajoûte, *ut non deſcendant morientes.* Job pratiquoit excellemment cette leçon, lorſqu'il diſoit : *Infernus domus mea eſt, & in tenebris ſtravi lectulum meum* : l'enfer

Pſal 55.

Job. c. 7.

eſt ma demeure, & je me ſuis dreſſé un lit dans ce ſéjour de ténébres : là rien ne me touche ; ni la délicateſſe des mets les plus exquis, ni l'harmonie des concerts les plus agréables, ni les charmes de la beauté, ni la magnificence des palais, ni l'éclat de la gloire, ni le bruit de la renommée.

Tâchons donc, Chrétiens, de pénétrer à fonds la rigueur de ce ſupplice intolérable : ne le regardons pas comme éloigné ; il eſt peut-être plus proche de nous, que nous ne penſons : ne le conſidérons pas comme deſtiné à peu de gens ; le grand nombre eſt celui des réprouvés : ne nous aſſurons point qu'il n'eſt pas pour nous ; il en eſt peu ici qui ne l'ayent mérité, & il n'en eſt pas un qui ſoit sûr de ſa pénitence ; s'il étoit ouvert à vos yeux, vous y verriez des gens qui l'ont moins mérité que vous. Approchons donc aujourd'hui de ce lieu d'horreur, & de miſere ; meſurons la grandeur du péril que nous courons, & montons par degrés à la connoiſſance de ce ſupplice, dont

nous ne ſçaurions avoir une idée parfaite.

Je veux ſeulement dans une ſimple expoſition, vous expliquer cette Sentence ſi terrible que Dieu prononcera contre les réprouvés au jour redoutable de ſes vengeances. *Diſcedite à me*, retirez-vous de moi; voilà la premiere peine, & ſans doute la plus cruelle que ſouffrent les damnés, qui conſiſte dans la perte de Dieu, dont ils ſont ſéparés. *In ignem*, allez brûler dans un feu, qui vous eſt préſentement deſtiné auſſi bien qu'aux Anges rebelles: voilà la ſeconde peine des damnés. *Æternum*, ce feu ne s'éteindra jamais, ce tourment ſera éternel; circonſtance que je vous propoſerai, MESSIEURS, comme la troiſiéme peine qui afflige, & qui déſeſpére l'ame réprouvée: demandons auparavant, &c. *Ave.*

Matth. c. 25.

Ibid.

Ibid.

J'AVOUE, MESSIEURS, que c'eſt une peine extrême aux Prédicateurs, de faire ſentir aux Fideles la grandeur de la perte qu'ils font, quand ils perdent Dieu; c'eſt leur parler une

PREMIERE PARTIE.

langue qu'ils n'entendent pas ; telle eſt leur indifférence, & l'inſenſibilité de leur cœur. Que je parle à un honnête homme de la perte du meilleur de ſes amis ; à une mere, de la perte d'un enfant bien né qu'elle aime tendrement ; on ne refuſe point de larmes à ces pertes, & nous avons plus de peine à conſoler ces perſonnes affligées, qu'à les porter à la douleur. Mais que je diſe à un Chrétien, que s'il eſt damné, il perd en Dieu ſeul, un pere qui devoit faire toute ſa fortune, un époux fidele, un ami ſans égal, c'eſt ce qu'on ne lui peut faire bien ſentir. Pourquoi cela ? parce que tous ces biens, quoique réels, ſont au-deſſus des ſens, & que le Dieu qu'il perd, eſt en quelque ſorte remplacé par les objets créés, où il cherche ſa ſatisfaction.

Mais élevez un peu vos eſprits, & connoiſſez aujourd'hui, MESSIEURS, quelle eſt la peine d'un damné, qui ſe voit privé de ſon Dieu. L'homme ici-bas a deux inclinations ; l'une eſt née dans ſon propre fonds, & lui eſt néceſſaire ; c'eſt l'inſtinct

qui le porte à vouloir par tout ſe rendre heureux : inſtinct qu'il lui eſt impoſſible de ne pas ſuivre, lors même qu'il s'éloigne du ſouverain bien par le péché : l'autre eſt le poids de la nature corrompuë, qui lui fait mettre ſon bonheur dans les créatures, où il n'eſt pas. L'homme aveuglé par la paſſion court après ce bonheur imaginaire : il prend le change ; & quoiqu'il ne perde jamais le deſir de trouver le vrai bien, il ſe laiſſe tromper dans la recherche qu'il en fait, par un vain phantôme qui l'amuſe, qui le fait voltiger autour d'un million d'objets, qui ſe traveſtit & ſe déguiſe, qui tantôt ſe laiſſe attraper & tantôt s'évanouit tout à coup ; qui nous éblouit, nous occupe, nous divertit, nous enchante ; & après mille égaremens, mille pourſuites inutiles, mille efforts ; après nous avoir laſſés, fatigués, ſans remplir l'avidité inſatiable de notre cœur, diſparoît à la mort ; & laiſſe tomber le charme qui nous a féduits.

Alors le bandeau fatal étant levé, le vrai bonheur ſe préſente à l'ame :

Dieu se montre à elle sous le visage le plus attrayant; elle le reconnoît, & comme elle a toujours conservé sa premiere pente vers le souverain bien, & qu'elle le voit comme à découvert, elle se trouve tellement faite pour lui, qu'elle s'y porte avec toute la vivacité & toute l'ardeur dont elle est capable. Elle y va comme une fléche qui vole à son but, comme un oiseau qui fond sur sa proie, plus vîte que le feu qui monte à sa sphére, ou que la pierre qui tend à son centre.

Mais quelle est sa surprise à ce moment de se voir arrêtée, repoussée par une main invisible, arrachée avec violence des chastes embrassemens de l'Epoux céleste! Elle redouble ses efforts, mais toujours inutilement; elle s'agite, elle se tourmente, rien n'est plus capable de lui faire prendre le change; cent Mondes se présenteroient sous la figure la plus engageante, qu'elle ne daigneroit pas jetter un regard sur eux; elle a connu sa fin, elle l'a vuë, elle en sent la force impérieuse, qui la domine,

qui l'entraîne. Mais plus elle s'approche, & plus Dieu ſe retire : Dieu & l'ame changent, pour ainſi parler, de caractere, & de conduite. Pendant la vie, Dieu faiſoit toutes les démarches, & n'étoit point écouté; il en vouloit au cœur de l'homme, il en méditoit la conquête, il ſe faiſoit un plaiſir de le poſſéder, de s'unir à lui, *Deliciæ meæ eſſe cum filiis hominum.* L'ame au contraire le dédaignoit : il ne ſe rebutoit pas, *Ego ſto ad oſtium & pulſo :* il attendoit, il preſſoit, il redoubloit ſes inſtances, rien ne lui coûtoit pour cela; ſouverain Maître de la nature il a tout fait ſervir à ſon amour : mais au lieu de lui répondre, l'homme en venoit juſqu'à l'endurciſſement & à l'inſenſibilité, juſqu'au mépris & à l'impiété; *Quis es omnipotens...... Recede à nobis, ſcientiam viarum tuarum nolumus.* Cela portoit l'amertume dans le cœur de Dieu; il s'en plaignoit : *Laboravi ſuſtinens.... Jeruſalem, Jeruſalem quoties, volui, & noluiſti? Volui*, je l'ai voulu, je n'ai rien négligé pour cela. *Venient dies*,

Prov. c. 8.

Apoc. c. 3.

Job c. 21.

Iſai. c. 1.

Matth. c. 23.

Matth. c. 9.

le jour viendra, & le voici, où la ſcene changera bien; car ce ſera vous qui ferez les pourſuites, & ce ſera moi qui vous rebuterai.

Mais quelle différence, MESSIEURS? Dieu étoit heureux ſans nous, nous ne le pourrons être ſans Dieu; plus l'ame fera d'efforts, plus il ſera impitoyable. Elle viendra cette vierge folle, fraper à la porte: ouvrez-nous, Seigneur, dira-t-elle,
Matth. c. 25. *Domine, Domine, aperi nobis*: je ne vous connois point, dira Dieu; voilà toute la réponſe que vous devez attendre. Vous recommencerez, mais il n'écoutera rien, vous vous attendrirez, il s'endurcira; vous avez fait ſa peine, il fera votre ſupplice; vous n'avez pas voulu être ſon peuple, il ne voudra plus être votre Dieu: *Voca nomen ejus, non populus meus*; non, non, vous dira-t-il, je ne ſuis point le Dieu d'un impudique, d'un Athée.

Delà naîtra entre Dieu & l'ame, une haine mutuelle, & implacable. Haine terrible du côté de Dieu qui peut tout, & qui appliquera toute ſa puiſſance à ſe venger. Haine im-

puiſſante du côté de l'ame, qui ne peut rien : haine inſoûtenable, qui la déchirera, la révoltera elle-même contre elle-même, lorſqu'elle viendra faire réfléxion, qu'après tout, l'objet qu'elle hait eſt infiniment aimable, & qu'elle étoit née pour l'aimer ; que celui qu'elle maudit, eſt adoré, révéré, béni d'un million d'autres ; qu'il ne lui eſt devenu cruel que par ſa faute. Quel eſt le dépit d'un homme qui entend louer de toutes parts ſon concurrent, ſon rival, ſon ennemi, & qui eſt obligé lui-même en ſecret de reconnoître ſon mérite ?

Dépit que le ſouvenir du paſſé réveillera inceſſamment, lorſque l'ame ſe retracera les vains plaiſirs, à quoi elle a ſacrifié ſon Dieu, les perſonnes en faveur de qui elle a fait un ſi abominable ſacrifice. Combien rappellera-t-elle de momens en ſon eſprit, où il lui eût été facile de s'aſſurer la poſſeſſion du bien qu'elle a perdu ? Dieu l'attachera, l'appliquera ſans relâche à cette triſte penſée : il n'y aura point d'interruption, comme en cette vie, où le ſommeil,

la dissipation, le tems, les amis di-
Jerem. c. 2. minuent l'activité de la douleur. *Scito & vide, quia malum, & amarum est reliquisse te Dominum Deum tuum.* On vous l'avoit tant dit; vous n'en vouliez rien croire; *vide*, voyez-le, sentez-le, faites cette funeste expérience à vos dépens, & reconnoissez enfin quel supplice c'est pour une créature, que d'être séparée de son principe & de sa fin. Quel fut le désespoir d'Esaü, lorsqu'après avoir mangé, il se souvint de la folie qu'il avoit faite, de vendre son droit d'aî-
Gen. c. 27 nesse? *Flevit ejulatu magno*: tels & plus vifs mille fois seront les regrets d'une ame condamnée à une si cruelle séparation.

Et parce qu'elle a cherché son plaisir dans les créatures, en s'éloignant de Dieu, ces mêmes créatures par l'ordre de Dieu, serviront à son supplice; c'est le sujet de la seconde Partie.

SECONDE PARTIE.

Je ne sçais, MESSIEURS, quelle est la fausse délicatesse de notre siécle: il veut qu'on prêche les vérités les plus séveres de l'Evangile, & ce,

pendant il ne peut ſouffrir qu'on lui mette devant les yeux le feu de l'enfer, comme s'il étoit rien de plus fondé, & de plus ſouvent réïteré dans l'Evangile, que ce ſupplice affreux dont Dieu uſe à l'égard des réprouvés. Si l'homme ſçavoit ſe ſervir de ſes foibleſſes mêmes, s'il conſultoit ſa délicateſſe & le ſoin qu'il a de ſon corps, quelle horreur auroit-il de l'expoſer à un tourment ſi rigoureux, ſous lequel Dieu a voulu nous repréſenter toutes les peines des damnés! Quelles ſeront ces peines, Chrétiens? jugez-en par l'arrêt que Dieu porte lui-même dans l'Apocalypſe. Ce ſeroit aſſez de dire, que Dieu s'appliquera là à nous rendre malheureux: mais il a voulu nous marquer quelque choſe de plus poſitif. *Quantùm glorificavit ſe, & in deliciis fuit, tantùm date illi tormentum, & luctum*: voilà la meſure. *Apoc. c. 18.*

Le pécheur a aimé les lieux agréables, il s'eſt bâti des maiſons commodes, il a pris plaiſir à les orner, à les embellir; & tout d'un coup, il ſera enſeveli dans le centre de la

terre, dans un lieu d'horreur & de ténébres, dans des flammes dévorantes: *Mittite eum in tenebras exteriores.*

Matth. c. 22.

Il a aimé sa liberté, il a fui la gêne sans vouloir jamais se contraindre en rien. *Ligatis manibus, & pedibus*; voilà l'ordre du Seigneur: qu'il soit précipité dans l'abysme de feu, pieds & mains liées; qu'il ne lui reste pas un mouvement libre, même pour changer seulement de situation; *Fiant immobiles quasi lapis.* Ah! un homme s'estimeroit malheureux d'être obligé de demeurer immobile sur un lit commode, quand il ne devroit être en cet état que l'espace d'un jour!

Ibid.

Exod. c. 15.

Il a aimé les compagnies, les parties de divertissement, à voir & à être vu, à prendre & à donner de l'amour; il lui étoit, disoit-il, impossible de s'en passer: mais quel affreux changement! il n'aura plus d'autre compagnie que des malheureux comme lui, dénués de tout, abandonnés aux transports les plus violens de la fureur, & de la rage: quel supplice seroit-ce ici pour vous,

mon cher Auditeur, que d'être condamné à vivre avec des gens mal-nés & grossiers, avec des malades dans un hôpital, avec des criminels dans une prison !

Il s'est fait une étude de contenter ses sens ; l'odorat par les senteurs & les parfums, les yeux par la vuë des objets les plus agréables, les oreilles par l'harmonie des concerts, le goût par les mets les plus exquis & la bonne chére, tout son corps par la débauche, & par mille excès honteux : mais voilà un état bien différent : là le pécheur n'aura devant les yeux, que des objets de terreur ; ses oreilles ne seront frapées que de cris lugubres, de plaintes, d'invectives, de sanglants reproches : là le corps rëüni à l'ame sera plongé, pour me servir de cette expression de l'Ecriture, dans un lac de souffre enflammé, & dévoré par un feu que Dieu a choisi pour être l'instrument de ses vengeances, feu qui brûlera sans éclairer, qui dévorera sans consumer ; feu réel, & non en figure : l'Ecriture s'est expli-

quée clairement là dessus, elle nous le répéte incessamment, il n'est point d'article que Jesus Christ nous ait marqué plus expressément dans l'Evangile : jugez de ce supplice, vous à qui le mal le plus leger paroît insupportable.

Ajoûtez à cela ce ver impitoyable
Isai c.66 qui rongera l'ame, *Vermis eorum non moritur*. Ce ver, dit le Pape Innocent III. est le souvenir du passé : vous retracez quelquefois en votre esprit les plaisirs que vous avez goûtés ; vous en parlez avec vos compagnons de débauche ; nous faisions telle & telle chose, dites-vous ; nous nous divertissions de telle
Apoc. c. 18. maniere. *Quantùm glorificavit se, & in deliciis fuit, &c.* Alors ce même
Luc c.16. souvenir sera votre tourment. *Fili, recordare quia recepisti bona in vita tua* : ce plaisir n'est plus ; commodités de la vie, bonne chére, honneur, chasse, promenades, félicité passée qui ne pouvez revenir, que n'ai-je en vous perdant perdu l'image des faux biens dont j'ai joui ? Mais ce ver rongeur vous remettra toujours vos plai-

firs criminels devant les yeux; vous aurez alors toute la douleur, & le regret de la pénitence, sans en avoir le fruit, vous qui maintenant voulez en avoir le fruit sans en avoir la douleur. La comparaison odieuse de votre état présent, avec l'état où vous avez été, vous sera insupportable; comme cette même comparaison dans un homme disgracié, & déchu du rang qu'il occupoit, est seule capable de faire son supplice: plus vous aurez eu de satisfaction dans la vie, plus vous souffrirez; *Quantùm glorificavit se, & in deliciis fuit.* *Apoc.* 18.

Arrêtons-nous ici, Chrétiens, & tâchons de nous former une legere idée d'un homme ainsi envelopé, & comme enseveli dans les flammes; souffrant au même tems dans toutes les manieres, sans relâche, & sans adoucissement; poussant des cris affreux au milieu d'une nuit obscure & profonde; intimidé, épouvanté par les blasphêmes horribles de ses compagnons de fortune, demandant une goutte d'eau qui lui est impitoyablement refusée; se déchirant, tâ-

chant en vain de rompre ſa chaîne. Ah! Messieurs, s'il avoit le tems que nous avons, que feroit-il? Si par mille ans de la pénitence la plus auſtere, il pouvoit ſe racheter; s'il lui étoit permis de revenir au monde, quel exemple nous donneroit-il? Y auroit-il une vie aſſez rigoureuſe pour lui? trouveroit-il rien de difficile? auroit-il peine à garder la loi? qui pourroit une fois la lui faire violer?

Inſenſés que nous ſommes, n'avons-nous pas mérité la même peine? N'avons-nous pas quelquefois péché mortellement? Ce même feu ne nous eſt-il pas deſtiné? Attendons-nous à l'éviter, que nous y ſoyions condamnés par un arrêt irrévocable? Nous avons encore le tems; ſans ſçavoir combien nous l'aurons? il y en a dans l'enfer qui ont moins mérité d'y être que nous. Nous flatons-nous ſur le deſir de faire pénitence? l'Enfer eſt plein de bons deſirs. Chacun de nous ſe doit conſidérer comme un homme échapé de ce feu dévorant, & dans un péril

prochain d'y retomber : mais quel doit être le ſentiment d'un homme ainſi expoſé ?

AJOÛTONS, Chrétiens, à toutes ces peines l'éternité ; circonſtance qui a encore quelque choſe de plus effroyable, que tout ce que nous avons dit : les maux de la vie, de quelque nature qu'ils puiſſent être, ont cet adouciſſement qu'ils finiront un jour ; & plus ils ſont violens, plus on eſt aſſuré que leur fin eſt prochaine. L'enfer a cela d'inſupportable, que ſes maux, quoiqu'ils ſoient au-deſſus de tout ce que nous pouvons imaginer par leur rigueur, ſont encore éternels. Eternité qui ſe fera ſentir d'une façon particuliere par ſa certitude. TROISIE'ME PARTIE.

En effet quelque affreuſe que ſoit l'éternité des peines, & quelque horreur qu'elle nous cauſe quand nous la voulons pénétrer, elle n'a pas ici-bas toute ſa force, parce qu'elle ne nous eſt connuë que par la foi. Connoiſſance ferme, il eſt vrai ; mais peu agiſſante à cauſe

de ſon obſcurité. Quand je dis au Chrétien que les peines de l'enfer ſont éternelles ; que ſur cela je lui cite l'Evangile, *In ignem æternum* : que je lui confirme cette doctrine par le ſentiment de l'Egliſe, qui ſur ce ſujet a eu horreur de tous les tempéramens que les Origeniſtes & les Mondains ont voulu y apporter, cette vérité étonne le Fidele, qui ſçait que la parole de Dieu ne peut nous tromper : mais l'impreſſion ſeroit bien plus vive, s'il voyoit ce même enfer ouvert ſous ſes pieds, & que l'éternité ſe préſentât comme toute entiere à lui.

Matth. c. 25.

Or voilà l'état du damné : il ne connoîtra plus l'éternité des peines par une foi obſcure, contre laquelle le libertin forme des doutes, chicane, s'inſcrit en faux ſur la bonté de Dieu prétenduë. Mais Dieu lui imprimera une idée ſi forte & ſi diſtincte de cette vérité, qu'il n'en pourra douter : il verra clairement la réponſe aux objections frivoles qu'il formoit contre la Foi, il connoîtra toute l'énormité du péché mortel ; il

comparera

comparera la grandeur infinie de Dieu avec la bassesse de son néant, & sur ces deux principes il mesurera la griéveté de son offense; il sera convaincu que ce n'étoit pas trop du Sang d'un Dieu pour l'expier, & par conséquent que ce n'est pas trop aussi d'une éternité de peines pour la punir. Je suis bon, lui dira Dieu; je dois donc haïr le péché en quelque sujet qu'il se trouve; or il sera dans vous éternellement; vous avez touché ce terme fatal qui met une barriere, un cahos insurmontable entre ma grace & vous, *Iniquitates vestræ diviserunt inter vos, & Deum vestrum.* Isa. c. 59. Votre volonté infléxible est un mur d'airain qui nous sépare.

Dieu est juste, disiez-vous, & un plaisir d'une courte durée ne doit pas être puni toute une éternité; où aviez-vous pris cette regle, vous qui voyez arriver le contraire dans la Justice humaine? Un vol d'un moment étoit puni par la mort, & dès qu'on meurt une fois c'est pour toujours; & cela encore plus dans vos sentimens, Impie, qui ne vouliez

pas croire l'ame immortelle ; car mourir alors c'étoit être anéanti ſans retour : cependant vous ne trouviez pas d'injuſtice au ſupplice d'un criminel ; il n'y aura que l'offenſe faite à un Dieu qui ne devra pas être vengée.

Or qui peut expliquer le déſeſpoir d'un ame réprouvée à la vuë de cette éternité malheureuſe : Quoi ? toujours ſouffrir ! jamais de fin ! ces termes ſeulement, *toujours*, *jamais*, en cette vie font fremir ; toujours en priſon, toujours dans un cachot, jamais de liberté, on ſe perd dans cette penſée, on ſe déſeſpere, & cependant ſur la terre à quoi cela va-t-il ? vingt-ans, trente ans en font voir la fin. Là dans une longue ſuite de ſiécles le damné ne verra rien de ſi reculé, qui ne ſoit encore le commencement de ſa peine ; il fera cent efforts pour borner cette éternité dans ſon eſprit ; il tâchera de creuſer juſqu'au fonds de cet abyſme : mais c'eſt un abyſme ſans fonds ; & plus ſon eſprit avancera, plus il trouvera d'eſpace à meſurer. *O æternitas !*

parole courte à prononcer, mais d'un ſens impénétrable : un mal leger qui dureroit toujours ſeroit inſupportable ; mais un tourment inexplicable avec une éternité, quelle horreur ! *O æternitas* !

Je finis, MESSIEURS, en vous adreſſant les paroles du Prophète : qui de vous pourra demeurer dans un feu dévorant & éternel ? *Quis poterit habitare de vobis cum igne devorante, & cum ardoribus ſempiternis* ? *Iſa. c. 33.* Sera-ce vous, Mondain, qui vous aimez tant, ſenſuel, qui ne pouvez rien ſouffrir ; voluptueux, qui courez avec tant de fureur au plaiſir ? *Quis poterit ?*

Ce qu'il y a d'étrange, c'eſt que cette éternité, toute affreuſe qu'elle eſt, ne ſuffit pas encore pour nous empêcher d'offenſer Dieu ; ſa juſtice eſt mepriſée, ſes menaces ſont comptées pour rien. En vérité, MESSIEURS, cela eſt indigne : nous traitons notre Dieu comme un Dieu ſans yeux pour nous voir, ſans bras pour nous punir, comme les Idoles des Payens.

Memorare novissima tua, & in æternum non peccabis; tâchons une fois, Chrétiens Auditeurs, de bien pénétrer des vérités si terribles; méditons-les, repassons les tous les jours dans notre esprit; par-là nous nous fortifierons contre la tentation, nous arrêterons les mouvemens les plus violens de nos passions, nous nous conserverons jusqu'au dernier moment de notre vie dans l'innocence & dans la grace de Dieu. Ainsi soit-il.



SERMON
SUR
LA PENITENCE.

Converte nos, Domine, ad te & convertemur.

Convertissez-nous à vous, Seigneur, & nous nous convertirons. Lament. Jerem. ch. 5.

COMME la conversion de l'homme est l'ouvrage de la grace & du libre arbitre, on ne doit pas s'étonner que l'Ecriture l'attribuë à deux causes si différentes ; tantôt l'homme convaincu de sa foiblesse & de son impuissance, conjure le Seigneur de tourner son cœur vers lui : *Converte nos, Domine, ad nos & convertemur* ; tantôt Dieu lassé de l'infidélité des hommes leur reproche que ce sont eux qui ne veulent pas se convertir, *Convertimini ad me, & ego convertar* Zach. *ad vos.* Le libre arbitre ne peut rien 1.

dans l'affaire du ſalut ſans le ſecours de la grace, & la grace ne fait rien ſans la correſpondance du libre arbitre. Il faut donc que Dieu & l'homme conſpirent également à ce grand ouvrage : autrement rien ne ſe fait. D'où je conclus deux vérités inſéparables l'une de l'autre, la premiere qu'il faut demander à Dieu la grace de notre converſion, la ſeconde qu'il faut répondre à la grace de notre converſion. Ce ſont les deux Parties de ce Diſcours ; demandons les lumieres du Saint-Eſprit par l'entremiſe de Marie. *Ave Maria.*

PREMIERE PARTIE.

QUAND je parle de converſion, MESSIEURS, ne croyez pas que mon Diſcours s'adreſſe ſeulement aux grands pécheurs, dont les beſoins ſont à la vérité plus preſſans. Il s'adreſſe à tous les Chrétiens lâches & froids, & qui peut ſe flater de n'être pas de ce nombre ? Seigneur, dit le Prophète, nous nous ſommes tous égarés chacun dans ſa voie, & nous avons beſoin que le bon Paſteur nous cherche comme la Brebis qui s'étoit

perduë. Il faut donc, Chrétiens, que chacun de nous demande à Dieu la grace de sa conversion, premierement avec humilité, secondement avec ferveur, troisiémement avec persévérance.

Je dis avec humilité, pour deux raisons : la premiere est que le péché nous rend foibles & impuissans pour le bien ; la seconde est qu'il nous rend positivement indignes de la grace dont nous avons besoin. Pour la foiblesse, helas ! à qui n'est-elle pas connuë ? Il faut avouer que le péché a fait des blessures bien plus profondes sur le cœur que sur l'esprit. Nous avons encore assez de lumieres pour connoître nos égaremens ; mais quelle est notre impuissance lorsqu'il s'agit d'en revenir ? C'est un prodige, que de voir la contrarieté de nos sentimens & de notre conduite à l'égard de la vertu. Le monde est plein de gens qui font les réfléxions les plus solides & les plus vraies sur la vanité du monde; chacun devient éloquent sur ce qu'il a lui-même éprouvé de ses injustices, de ses perfidies, de son inconstance.

Les plus mondains ſont les plus ingénieux à nous en faire des portraits vifs & touchans. On ſçait que la vertu eſt le parti le plus ſûr qu'on puiſſe prendre. On en débite les avantages d'une maniere à donner envie de la pratiquer ; le pere la conſeille à ſon fils, la mere à ſa fille. On en fait des leçons juſques dans les écrits les plus profanes ; les plus mondains en parlent, & nous même que n'en avons-nous pas dit en mille rencontres ? Que ne diſons-nous pas encore ſi ſouvent ? qu'il n'y a rien de ſolide que de ſervir Dieu, qu'il faut être à lui. Et cependant, ô foibleſſe humaine, y ſommes-nous ? l'aimons-nous, ce Dieu que nous avouons être ſi aimable ; & ſommes-nous dégoutés de ce monde que nous peignons avec des couleurs ſi noires ? toujours attachés à ce que nous mépriſons, & toujours pleins de dégoût pour ce que nous eſtimons ; avons-nous au moins la force de faire un pas vers le ciel ? Combien de fois indignés contre nous-mêmes, nous ſommes-nous reprochés notre lâcheté ? Aidez de toutes parts à retourner à Dieu,

nous n'avons rien trouvé autour de nous qui ne nous y portât ? Des diſgraces ſenſibles nous ont rendu le monde amer. Des événemens ſinguliers nous ont fait rentrer dans nous-mêmes : des exemples touchans de la converſion d'autrui nous ont piqués d'une noble & ſainte émulation : des morts imprevuës nous ont intimidés ; tout a conſpiré à nous ramener à Dieu, à nous rendre meilleurs : le zèle a réveillé ſur cela nos ſemblables; ils nous ont donné des avis ſalutaires avec une modération & une ardeur tout enſemble que la charité Chrétienne leur inſpiroit. Ils nous ont aidés par la lecture des plus beaux ouvrages de piété; ils nous ont fait entendre les exhortations les plus pathétiques, les ſermons les plus forts. On nous a même engagé à ces ſaintes retraites qui ſont la derniere reſſource pour les pécheurs : mais hélas! tout devient inutile ſans la grace.

Les hommes peuvent bien parler à l'oreille : mais il n'y a que vous, ô mon Dieu, qui parliez au cœur. C'eſt à vous ſeul que cette conquête

eſt réſervée ; vous ſeul ſçavez par où nos cœurs ſont acceſſibles ; vous ſeul avez entre les mains ces graces choiſies, qui du ſein des pierres font naître des enfans d'Abraham. Que tout parle, ſans vous rien ne s'accomplit ; & que vous parliez ſeul, au milieu du monde, des plaiſirs, des honneurs, dans la fortune la plus floriſſante, votre voix victorieuſe perce au travers de la foule ; elle touche les plus endurcis, elle humilie les cedres du Liban; tout eſt alors aiſé, facile, agréable; nous courons avec plaiſir, comme David, dans la voie des Commandemens; nous ſentons cette faim & cette ſoif de la juſtice qui nous étoit inconnuë ; & ſurpris de nous voir ſi différens de nous-mêmes, nous adorons le nom du Très-haut, qui a fait ce changement ineſpéré.

Faites le donc encore, ô Dieu tout-
Thr. c.v. puiſſant ; *Convertere nos Domine ad te, & convertemur* : autrement nous ſerons toujours dans la langueur. *In-*
Thr. c.v. *nova dies noſtros ſicut à principio*, rappellez ces jours heureux, où nous avons été à vous. Il n'y a perſonne

qui n'ait eu dans certains tems de la vie des ſentimens de ferveur, & du zèle pour ſon ſalut. Ce ſont ces jours de bénédiction, Seigneur, que nous vous prions de nous rendre : je n'en puis rappeller que le ſouvenir qui m'afflige. Si c'eſt aſſez de connoître la foibleſſe de ſon cœur, & de vous la repréſenter avec humilité, pour être exaucé de vous dans le Temple : j'y viens, Seigneur, plus convaincu qu'homme du monde de la néceſſité de la grace : mais s'il y faut joindre la connoiſſance de ſon indignité, j'en ſuis encore bien plus perſuadé. Je ſçais, mon Dieu, que je n'ai pas mérité de vous le don le plus excellent qui nous vienne du Pere des lumieres, ſçavoir la grace de la converſion. Je ſçais plus : car je ſçais que j'ai poſitivement mérité qu'elle me fût réfuſée : ce n'eſt point auſſi votre Juſtice que je réclame, c'eſt votre miſéricorde, ô mon Dieu, & c'eſt votre grande miſéricorde. *Miſerere meî Deus ſecundùm magnam miſericordiam tuam* : j'ai beſoin qu'elle déploie ſur moi toute la force de ſon bras, & qu'elle agiſſe Pſal. 50.

dans toute ſon étenduë pour changer mon cœur, & pour le tirer de la miſere extrême ; où m'a réduit le péché.

Tel eſt le ſentiment d'humilité avec lequel un pécheur doit demander à Dieu la grace de ſa converſion. Je l'ai fait, me direz-vous, & je me ſuis anéanti devant Dieu dans la priere. Mais l'avez-vous fait avec ferveur ? car c'eſt de-là que dépend toute l'efficace de la priere : c'en eſt, pour ainſi dire, l'ame, & c'eſt ce qui en fait le mérite devant Dieu. Qu'eſt-ce que la priere ? c'eſt une marque du deſir que nous avons d'obtenir quelque grace de Dieu. Tel qu'eſt le deſir, telle eſt la priere: ſi le deſir eſt foible, la priere eſt languiſſante ; ſi le deſir eſt ardent, la priere eſt fervente. Or quel eſt le deſir que nous avons de retourner à Dieu ? Sondons ici notre cœur, & avouons la vérité : c'eſt un deſir mêlé de crainte ; il y entre moins d'envie de changer, que d'appréhenſion de nous voir autres que nous ſommes : nous prions comme ſaint Auguſtin demandoit ſa converſion. Je craignois, Seigneur, en priant, d'être exaucé :

j'appréhendois de me voir guéri d'un mal que j'aimois mieux que ma guérison. Voilà l'homme. On veut être à Dieu ; mais en même tems on veut être à soi-même. On veut rompre un attachement qui nous éloigne de Dieu ; mais on craint d'en sacrifier le plaisir. On veut remplir ses devoirs ; mais on regarde avec frayeur la violence qu'il se faut faire. Avec cela on prie ; mais quelle ardeur peut avoir une priere qu'on fait en cet esprit ? On est tout prêt à se consoler de ne pas obtenir l'effet de sa priere ; & on seroit peut-être inconsolable, si la grace venoit nous enlever à ce que nous aimons, & nous arracher au monde.

Faut-il s'étonner que Dieu n'écoute pas une semblable priere ? Daniel fut exaucé ; mais c'étoit un homme de desirs, dit l'Ecriture, *vir desideriorum*. C'est-à-dire, que comme on voit dans le monde des hommes remplis des desirs du siécle appliqués à leur fortune, attentifs aux occasions de s'avancer ; qui montrent sur-tout une ardeur, une vivacité, une vigilance à quoi rien n'échape : tellement que

tout ce qui ſe préſente à leurs yeux, autorité, crédit, faveur, emploi, richéſſes, plaiſirs, allume leurs deſirs, & enflamme leur cupidité. De même il y a dans l'ordre de la grace des hommes de deſirs, appliqués à leur ſalut, attentifs aux occaſions de s'avancer dans les voies du Ciel; qui ont une ardeur, une activité, un zèle incroyable pour tout ce qui peut les porter à Dieu. Tout ce qu'ils voyent d'exemples de vertu, de charité, de zèle, de patience, d'humilité Chrétienne, de don d'oraiſon, de converſion, d'amour de Dieu, les pique d'une ſainte émulation. O ſi j'étois aſſez heureux pour être à Dieu! Que ne ſuis-je comme tant d'autres qui le ſervent en eſprit & en vérité! Les perſonnes de ce caractere, ces hommes de deſirs ne manquent point d'être exaucés; c'eſt à eux que le Seigneur a engagé ſa parole, qu'il a promis de donner le bon eſprit quand ils le demanderoient,
Luc 11. *Spiritum bonum dabit petentibus ſe.* Il ne les peut refuſer: pourquoi cela? en voici la raiſon, diſent les Peres; c'eſt qu'en demandant à Dieu la grace

de ſa converſion, on ne peut rien lui demander de meilleur. Je vous demande, mon Dieu ce qui vous eſt le plus agréable, & ce qui m'eſt le plus avantageux : ce n'eſt point d'être plus riche, plus honoré, plus heureux que je ne ſuis ; c'eſt d'être plus ſaint, c'eſt de me tourner vers vous, d'avoir plus de piété, plus de fidélité dans l'obſervation de mes devoirs : ſi je connoiſſois quelque choſe de mieux pour votre gloire & pour mon ſalut, ce feroit là que je porterois mes vuës. Vous ne pouvez, mon Dieu, accuſer fut cela l'indiſcretion de mes deſirs ; je ſçais qu'ils ſont conformes aux vôtres, & c'eſt ce qui m'inſpire la confiance que j'ai d'obtenir de vous la grace que je vous prie de m'accorder.

O qu'une ſemblable priere a de pouvoir ſur l'Eſprit de Dieu ! c'eſt elle qui a mérité au plus ſage de tous les hommes cette haute ſageſſe qui l'a rendu vénérable à tous les ſiécles. *Optavi, & datus eſt mihi ſenſus* : je l'ai ſouhaitée cette ſageſſe éternelle, cet amour de la vertu, & par-là j'ai mérité de l'obtenir ; elle eſt venuë *Sap. 7.*

dans moi, & je l'ai préferée aux sceptres, aux couronnes; j'ai regardé en comparaison d'elle l'or & l'argent comme de la bouë, & je dois cette grace à mes desirs. *Optavi, & datus est mihi sensus*: comme s'il vouloit dire, que l'ardeur & la véhémence de ses desirs avoit été la mesure des graces que Dieu lui avoit faites; *Optavi, & datus est mihi sensus.*

Ibid.

Ibid.

Mais je l'ai demandée tant de fois cette grace de la conversion: cependant je suis toujours le même; cela m'a dégoûté de la priere. Ah! Chrétiens, il faut la demander avec perseverance. Rien n'est plus injuste que le procedé que nous tenons envers Dieu. Il nous sollicite des années entieres, & nous différons toujours; dès que nous commençons à le prier, nous voulons qu'il nous écoute: où est la justice? Dites-moi, Pécheur, qui vous plaignez, combien de fois Dieu vous a-t-il demandé votre cœur; *Præbe, Fili mi, cor tuum mihi*? Combien de fois Dieu vous a-t-il pressé de revenir à lui? Rappellez dans votre souvenir au moment que je vous parle,

Prov. 23.

toutes les graces qu'il a miſes en œuvre pour cela. Tantôt il s'eſt inſinué par les voies de la douceur: il a fait couler dans votre cœur une onction ſainte qui vous a rendu la vertu aimable, une amertume ſalutaire qui vous a dégoûté du vice. Tantôt il a pris ſoin de vous réveiller par la crainte; & toujours également mépriſé, il vous a trouvé dur, infléxible, rebelle : tout autre qu'un Dieu ſe ſeroit rebuté ; mais votre ame a paru précieuſe devant ces yeux; il a attendu d'année en année, d'âge en âge, de jour en jour. *Modò, modò, & illud modò non habebat modum.* Bientôt, diſiez-vous, bientôt; mais ce bientôt ne venoit point : enfin vous ſentez quelque inclination, quelque naiſſance pour le bien; vous priez, & vous voulez que ſur l'heure il vous écoute; autrement vous éclatez en plaintes, en murmures. N'eſt-il pas raiſonnable qu'il ait ſon tour, & que vous attendiez au vôtre; qu'il vous faſſe ſoupirer quelque tems après une grace que vous avez cent fois rejettée? C'eſt beaucoup qu'il ne vous la refuſe pas tout-à-fait; *Aug.*

vous l'avez mérité ; non, il n'en viendra pas là. Mais il veut vous éprouver, & vous apprendre à connoître le prix de ce que vous avez si souvent & si indignement méprisé, afin que vous en sçachiez faire l'estime que vous devez, & que vous preniez soin de le conserver. Il ne vous fait pas tout-à-fait la grace de vous attirer ; mais il vous donne la grace de prier qu'il vous attire. Priez-le donc qu'il acheve son ouvrage : ne vous lassez point de le prier, comme il ne s'est point lassé de vous attendre ; souvenez-vous que la grace de votre conversion est attachée à la priere, & à la perseverance dans la priere. C'est l'Ordre de la Providence ; le plus excellent de tous les dons mérite bien qu'on le demande, & qu'on ne cesse point de le demander. Frapez à la porte, pleurez, gémissez : du reste ne vous contentez pas de demander la grace, mais ayez soin aussi d'y répondre : c'est le sujet de la seconde Partie.

On n'a pas trouvé dans les papiers du Pere Cheminais la seconde Partie de ce Sermon.

SERMON
SUR
LA CONFESSION.

Si quis diligit me, ſermonem meum ſervabit, & Pater meus diliget eum, & ad eum veniemus, & manſionem apud eum faciemus.

Si quelqu'un m'aime, il accomplira ma parole, & mon Pere l'aimera, & nous viendrons chez lui, & nous y demeurerons. En S. Jean, chap. 14.

LA venuë du Saint-Eſprit, ſa deſcente ſous des figures ſenſibles, ſa demeure dans un cœur, ſa plenitude & ſa vertu : tous ces termes, MESSIEURS, dont ſe ſert l'Ecriture pour nous marquer les dons de cet Eſprit divin, ont un rapport eſſentiel à la principale opération qui lui eſt propre, ſçavoir la ſanctification de nos ames. Or j'ai à vous dire, que vous ne pouvez mieux avoir part

Ce Diſcours fut fait pour de jeunes Academiſtes la veille de la Pentecôte.

à cet excellent don de la grace ſanctifiante que le Saint-Eſprit vient répandre dans l'ame des Fidéles ; qu'en approchant à une Fête ſi ſolemnelle du Sacrement de Pénitence qui eſt le Canal par ou JESUS-CHRIST, a voulu que les Prêtres nous communiquaſſent les dons céleſtes : *Accipite Spiritum ſanctum ; quorum remiſeritis peccata, remittuntur eis.* C'eſt une voie aſſurée pour engager le Saint-Eſprit à venir, & à réſider en nous ; *Apud eum veniemus & manſionem apud eum faciemus.* Arrêtons-nous à une vérité ſi importante. Il faut aujourd'hui vous réconcilier avec Dieu ; c'eſt à ce ſeul article que je m'attache dans l'entretien que j'ai à vous faire. Je tâcherai, MESSIEURS, de ne pas abuſer de l'honneur que vous voulez bien me faire de m'écouter. Il y a trop long-tems que je ſouhaite avec ardeur l'avantage que j'ai de vous entretenir, pour uſer mal d'un moment ſi précieux. Heureux ſi le Saint-Eſprit donne aſſez de force à mes paroles pour ſanctifier une maiſon, qui eſt une Ecole d'honneur & de vertu. Je

Joan. 20.

Joan. 14.

ſçais que l'aſſemblée devant qui je parle eſt compoſée de la plus floriſſante jeuneſſe du Royaume. Je ſçais que rien n'eſt plus glorieux à Dieu, que le ſervice que lui rend une jeune nobleſſe ; qu'il eſt plus touché de la vertu des jeunes hommes, qui malgré le feu de l'âge, le torrent du monde & la violence des paſſions, ne fléchiſſent point le genou devant l'idole; que de la vertu des perſonnes plus avancées, que la froideur de l'âge, qu'un intérêt de fortune, & que les bienſéances du monde peuvent aider à mener une vie plus réguliere. Je ſçais que la victoire du jeune David ſur le Géant Philiſtin fut plus honorable au Dieu des armées que toutes les conquêtes des Iſraëlites. En un mot, je ſçais que le Fils de Dieu ne peut s'empêcher d'aimer ce jeune homme noble & opulent dont nous parle l'Evangile, qui dès ſa plus tendre jeuneſſe avoit inviolablement obſervé la loi de Dieu; *Intuitus eum* *Marc. 10.* *Jeſus, dilexit*. Or c'eſt pour vous faire entrer en des ſentimens ſi utiles pour vous, & ſi glorieux à Dieu que je vous invite aujourd'hui à vous approcher

du Sacrement de Pénitence : Ecoutez-moi.

Oui, MESSIEURS, il faut vous diſpoſer à recevoir le Saint-Eſprit par une bonne confeſſion. La Fête vous y invite, l'exemple des Fideles vous y engage. Ce ſont des jours de ſalut, qu'il vous eſt important de menager. On peut approcher de Dieu en tout tems ; mais il eſt des momens heureux qu'il ne faut pas perdre. Le Saint-Eſprit fait grace en tout tems ; mais on peut dire qu'il eſt des jours privilégiés. S'il distribuë quelques graces dans le cours de l'année ; il les répand aujourd'hui avec profuſion ; quand pourrons-nous donc exiger de vous ce devoir d'un Chrétien, ſi ce n'eſt pas maintenant ? Vous le ſçavez, MESSIEURS, la diſſipation, le monde, le plaiſir, les exercices emportent preſque toute la vie. Au travers de ces jours de confuſion, à peine pouvons-nous trouver le jour du Seigneur, où nous puiſſions avec quelque fruit vous porter à penſer à lui. Le voici arrivé ce

jour où le Seigneur vous attend depuis ſi long-tems ; ce jour de converſion qui le doit venger de tous les autres jours de l'année ? Quoi ! le paſſerez-vous comme les autres ?

Je le répéte ; il n'y a point d'autre voie de ſalut pour vous que d'approcher des ſaints Myſteres à ces Fêtes ſolemnelles. Car d'oſer eſpérer de vous dans un âge ſi fragile, dans un tems ſi critique pour l'intégrité des mœurs & pour la vertu, dans une corruption du monde ſi générale, d'oſer, dis-je, eſpérer que vous viviez ſans commettre des péchés, ce ſeroit ne pas connoître les dangers à quoi vous êtes expoſés. Que cet état ſeroit ſouhaitable ; mais qu'il eſt rare ! Il ſemble même que l'Apôtre n'ait oſé l'eſpérer des Fideles, quand il a dit, *Non regnet peccatum in veſtro mortali corpore* : que le péché ne regne point dans votre corps mortel. Remarquez, MESSIEURS, qu'il ne dit pas : que le péché ne ſoit point dans votre corps mortel, qu'il n'y entre point, qu'il ne s'y gliſſe point ; cela eſt bien difficile. Mais il dit : *Non regnet*,

Rom. c. vj.

qu'il n'y regne point avec empire. Or, MESSIEURS, quand vous approchez du Sacrement de Pénitence à ces grands Fêtes, on peut dire que le péché ne regne point encore chez vous avec empire; il n'y eſt point le maître abſolu : on lui diſpute encore le terrein. Il eſt contredit; s'il a pris quelque avantage ſur vous, vous en prenez à votre tour ſur lui; la grace trouve encore ſes momens. Mais quand une fois la grace eſt bornée pour toujours, que ſon jour paſſe ſans qu'elle rentre en poſſeſſion de votre cœur, c'eſt alors qu'on peut dire qu'il eſt abſolument ſous l'empire du péché. Or ce qui vous doit inſpirer de l'horreur pour cet état, c'eſt qu'il conduit à l'impénitence finale par degrés; car plus vous reculez, plus la Confeſſion vous devient odieuſe & difficile, plus le péché prend de force & de racine chez vous, plus la juſtice de Dieu devient inexorable envers vous. Car enfin, en accumulant tous les jours péché ſur péché, dette ſur dette, penſée ſur penſée, action ſur action; en joignant aux déſordres du mois

paſſé,

passé, ceux du mois suivant, de l'année entiere ; en contractant toujours de nouvelles dettes envers Dieu, & ne vous acquitant jamais, vous amassez ce trésor de colere que Dieu ouvrira au jour de ses vengeances, *Tu autem secundum impœnitens cor tuum thesaurisas tibi iram in die judicii* : & comme un homme dans le monde qui emprunte toujours & ne paye jamais, est effrayé dans la suite de la quantité de dettes qu'il a sur la tête, & s'abysme sans ressource ; ainsi, MESSIEURS, quand vous ajoûtez toujours péché sur péché, & que vous n'acquitez jamais rien par la pénitence, vous vous chargez d'un compte effroyable à rendre à Dieu. Rom. c. 2.

Il n'en est pas ainsi d'une personne soigneuse de se confesser aux grandes Fêtes : si la fragilité humaine lui fait contracter quelques dettes envers Dieu, la pénitence les acquite de tems en tems ; s'il met quelquefois dans ce trésor de colere, quelquefois il en ôte ; il ne se laisse point accabler de dettes, & n'irrite point cette longanimité de Dieu qu'il est si dangereux

d'irriter. Ah! MESSIEURS, n'obligez point un Dieu ſi bon à vous perdre malgré lui. *Nolite contriſtare Spiritum Sanctum*, ne contriſtez point le Saint-Eſprit, dit l'Apôtre. Que veulent dire ces paroles? c'eſt que la joie du Saint-Eſprit eſt de répandre la ſainteté dans le cœur des fideles, d'en purifier les ſouillures, d'y rétablir la grace ſanctifiante; c'eſt là proprement ſon miniſtere: or quand vous fermez votre cœur à la grace, vous lui ôtez cette joie accidentelle que lui donne la converſion de l'homme qui eſt ſon ouvrage, & par-là vous le contriſtez. Ne le faites pas, MESSIEURS: qu'il ait la joie de vous ſauver, & puiſqu'il met ſon plaiſir à vous faire du bien, ne vous oppoſez pas à un Dieu ſi bienfaiſant, aidez-le, il ne veut rien faire ſans vous, *Nolite contriſtare Spiritum Sanctum*.

Eph. c.4.

Eph. c.4

Vous le devez, MESSIEURS, pour votre propre conſolation: vous n'êtes pas encore inſenſibles au plaiſir de récouvrer la grace; vous avez de la naiſſance, & quoique la naiſſance ne ſoit pas un titre heureux ſelon

l'Evangile, elle vous a procuré une éducation chrétienne : on vous a inspiré de l'horreur pour le vice, on vous a accoûtumé de bonne heure à manger le Pain de vie en approchant des Saints Mysteres ; vous ne sçauriez encore l'oublier sans un secret reproche, *Oblitus sum comedere panem meum.* Je sçais qu'il est des momens où tous ces principes d'une éducation chrétienne semblent être éteints, où le naturel le plus heureux & le mieux formé, est comme étouffé par le vice ; mais il en est aussi d'autres où tous ces principes revivent & reprennent leurs forces : s'il est chez vous des momens de trouble & de passion où l'on s'égare, il est encore des momens de raison où l'on revient à soi. Or il est bien doux alors de retrouver le Pere céleste qu'on a offensé, de rentrer en possession de la grace qu'on a perduë, de recouvrer la paix de la conscience qu'on tâchoit d'étourdir par le plaisir & par la dissipation, & qui faisoit toujours quelque peine, & de se revoir avec les fideles participer aux sacrés Mysteres de l'Eglise, &

Ps. 101.

rentrer dans l'espérance de l'héritage du salut.

Mais la plus forte raison qui vous oblige à vous approcher du Sacrement de pénitence, c'est l'aveu sincere que vous faites vous-même de votre extrême foiblesse. Tout homme est fragile : comme un jeune homme l'est par la raison de son âge, quand il ne le seroit pas par l'infirmité commune à tous les hommes, cette foiblesse devient excusable devant Dieu quand on tâche de l'appuyer, de l'aider, de se mettre en devoir d'obtenir pour cela la grace ; mais elle est inexcusable quand on n'a pas soin de se fortifier par l'usage des Sacremens, par où la grace & la force de l'Esprit de Dieu passe en nous. Les Apôtres étoient aussi foibles que nous avant la venuë du Saint-Esprit : ils ont tremblé, fui, renoncé Jesus-Christ ; mais la vertu du Très-Haut dont ils furent remplis à la Pentecôte, les rendit invincibles à tous les ennemis de l'Evangile, parce qu'ils prirent soin de s'enfermer dans le cénacle & d'attirer sur eux cet Esprit de force. Vous serez toujours

foibles, MESSIEURS, tandis que vous n'aurez point de Dieu de votre côté ; vous ne guérirez point, tandis que vous négligerez les remédes ; or le reméde établi par Jeſus-Chriſt dans l'Egliſe, eſt le Sacrement de Pénitence, qui non ſeulement confére la grâce ſanctifiante, mais encore la grace ſacramentelle qui nous donne un droit ſpécial d'obtenir de Dieu des ſecours puiſſans & efficaces, pour réſiſter au péché. Or vous ſouſtraire à la pénitence, c'eſt vous ſouſtraire à ces graces, c'eſt vous priver du fruit des Sacremens, c'eſt donc autoriſer votre foibleſſe, & la rendre criminelle devant Dieu. Que diriez-vous d'un ſoldat qui iroit au combat ſans armes ? les armes du Chrétien ſont les graces du Ciel; or vous y renoncez dès que vous renoncez à la voie que Jeſus-Chriſt a établie dans l'Egliſe, pour vous les communiquer. Qu'on diſe après cela : Je ſuis foible, je ſuis fragile : qui ne le ſeroit pas, MESSIEURS ? les Saints qui n'approcheroient pas plus des Sacremens que vous faites, pourroient-ils ſe conſerver

dans la vertu? mais ſouvent on aime ſa foibleſſe, & on ſeroit fâché de ne l'avoir pas.

J'ai fréquenté les Sacremens pendant un tems, me direz-vous, & je ne me ſuis pas apperçu que j'en fuſſe meilleur, voilà ce qui me les fait négliger. En vérité, MESSIEURS, c'eſt un abus, & ſi vous voulez vous interroger vous-mêmes de bonne foi, vous trouverez que vous vous êtes beaucoup plus abandonnés au péché depuis que vous avez quitté les Sacremens, que quand vous les fréquentiez. Ce qui vous les fait paroître inutiles, c'eſt que vous retombez; & vous ne conſidérez pas que la pénitence ne rend pas un homme impeccable, mais moins ſujet à pécher; que vous vous livrez avec beaucoup plus de licence au péché depuis que vous n'êtes plus arrêté par ce frein ſalutaire, & ſoûtenu par les graces actuelles que le Sacrement vous procuroit: l'expérience nous fait voir tous les jours que les gens de ce caractere tombent dans l'endurciſſement, & dans l'impénitence finale. Que jugeriez-

vous, MESSIEURS, d'un homme embarqué dans un navire qui fait eau, s'il se lassoit de vuider incessamment avec la pompe les eaux qui entrent dans son vaisseau, & s'il vous disoit pour raison qu'il perd sa peine, parce qu'à mesure qu'il vuide l'eau d'un côté, elle rentre par l'autre? C'est pour cela, lui diriez-vous, qu'il faut travailler sans relâche à la vuider; car dès que vous cesserez de le faire, l'eau entrera en si grande quantité qu'elle coulera le navire à fond. J'en dis autant de vous, MESSIEURS; vous vous lassez d'aller au Tribunal de la Pénitence, parce que vous retombez toujours dans vos péchés; & moi je dis que c'est pour cela même que vous devez fréquenter le Sacrement, de crainte que le péché entrant toujours dans votre cœur, ne vous jette enfin dans une obstination insurmontable, & qu'il ne vous abysme sans ressource. Ah! quand la Confession ne serviroit qu'à vous maintenir, comme elle fait, quelques jours en grace, ce seroit un bien d'une valeur inestimable.

Pour moi, me dira quelqu'autre,

ce n'eſt point là ce qui m'arrête ; mais c'eſt que je n'ai point de douleur de mes péchés ; & j'aime mieux m'éloigner des Sacremens, que de commettre un ſacrilége. A Dieu ne plaiſe, Messieurs, que vous en commettiez ; je louë votre droiture ; cela eſt d'un bon caractere, de ne s'aquiter que bien des devoirs de ſa Religion. Mais pourquoi n'auriez-vous point de douleur ? Qu'a le péché d'agréable après qu'il eſt commis ? que vous en reſte-t-il que le repentir & la honte ? combien de fois vous êtes-vous reproché à vous-même ce plaiſir paſſager, frivole, qui vous échape, qui paſſe comme un éclair, & qui ne vous laiſſe que la confuſion de l'avoir goûté ? Mais vous y avez de l'attache pour l'avenir. Ah ! Messieurs, ce ſeroit une malice inexcuſable. On aime le péché dans l'ardeur de la débauche, dans l'excès de la paſſion, dans un premier mouvement, tandis que dure le tranſport ; mais quand on eſt de ſang-froid & raſſis, rien n'eſt plus aiſé, avec le ſecours de la grace, que de ne le pas aimer. Et cela eſt ſi vrai, que

nous voyons quelquefois des gens fort emportés dans le plaiſir qui en conçoivent après une horreur extrême : je ſuis donc sûr que ſi vous voulez ſonder votre cœur de bonne foi, vous trouverez qu'il n'eſt pas ſi difficile d'y faire naître de la douleur. Ce qui vous trompe je vais vous le dire, & je vous prie de l'obſerver ; car il eſt de pratique, & pour vous, & pour les Confeſſeurs qui ſe trouvent quelquefois embarraſſés par des péchés d'habitude. Il faut diſtinguer dans votre cœur deux mouvemens, celui du penchant & de l'inclination habituelle qui vous porte au péché, & celui de la volonté qui peut être contraire. J'oſe preſque aſſurer qu'actuellement vous ne voulez pas le péché, que vous le déteſtez ; mais l'erreur, c'eſt que vous prenez le penchant & l'inclination que vous avez, pour l'acte libre de la volonté : or ce ſont deux choſes ſi différentes, que l'une ſe trouve ſouvent ſans l'autre. Mais je vois bien que je retomberai encore. Cette vuë de l'avenir eſt un acte de l'entendement qui connoît la foibleſſe, & non pas

de la volonté, qui peut avec cette vuë être franche & libre d'attachement actuel à votre péché : comme un joueur d'habitude, après une perte considérable peut avoir une volonté actuelle de ne jamais jouer, quoiqu'il prévoie que la force du penchant qui le domine, l'entraînera encore au jeu. Ainsi, non seulement l'on peut avoir une vraie douleur de ses péchés en prévoyant bien qu'on y retombera, mais on peut avoir avec cela une contrition très-parfaite ; comme nous lisons dans l'histoire Ecclésiastique qu'il est arrivé à quelques pénitens que Dieu a touchés d'une douleur si vive, que dans la vuë qu'ils avoient qu'ils pourroient retomber, ils versoient des torrens de larmes & étoient inconsolables.

Mais je vais plus loin, MESSIEURS, & je veux même que vous n'ayez point de douleur, ne laissez pas de vous mettre aux pieds du Prêtre avec un vrai motif de religion, & déclarez-lui votre état : peut-être Dieu mettra-t-il en sa bouche la parole de salut qui vous convertira. Quand on

ſe met en devoir de chercher Dieu, on le trouve bientôt qui vient au-devant. C'eſt un Pere qui a plus d'envie de retrouver ſon fils, que le fils n'en a de le rejoindre. Quand cette femme péchereſſe de Samarie commença la converſation qu'elle eut avec le Sauveur du monde, c'étoit une femme bien perduë; mais elle y trouva des paroles de grace, qui la remirent dans le bon chemin. Quand cette femme ſurpriſe en adultére fut préſentée au Fils de Dieu par les Juifs, elle n'étoit touchée que de la perte de ſon honneur; mais dès qu'elle fut à ſes pieds, elle ne ſe ſentit plus touchée que du regret de ſon péché: la bonté qu'elle trouva dans Jeſus-Chriſt au travers des invectives des Phariſiens, la charma, la gagna, l'enleva; elle ne vit point que fier de ſa vertu, il dédaignât les pécheurs qui étoient dans le vice; que par un zèle amer & chagrin il leur inſultât; elle ne put réſiſter à tant de douceur jointe à tant de vertu; & le Fils de Dieu la toucha plus en lui donnant l'abſolution de ſon crime, que tous les Phariſiens ne

l'auroient étonnée en la lui refuſant. Eſſayez, MESSIEURS, ſi en approchant des Tribunaux de la Pénitence, vous ne ſentirez point expirer l'ardeur de cette paſſion que vous croyez incurable. Tel a commencé ſa confeſſion avec froideur & indifférence, qui l'a finie par les larmes.

Mais je vois ce qui vous arrête ; il y entre un peu de reſpect humain, vous craignez la raillerie, vous appréhendez de paſſer pour dévots. Ah ! Chrétienne jeuneſſe, ne vous faites point un phantôme du reſpect humain ; nous vivons dans un ſiécle où l'on peut être Chrétien ſans rougir de l'Evangile : il a été un tems où la vertu a été contrainte de ſe cacher, & où le libertinage pouvoit impunément ſe produire ; cela n'eſt pas tout-à-fait arrêté : mais quoiqu'il n'y ait encore que trop de libertinage, du moins eſt-il contraint de ſe cacher à ſon tour ; & ce n'eſt pas aujourd'hui ſe diſtinguer que de paroître avoir de la vertu, de la probité, de la religion ; mais c'eſt au contraire ſe diſtinguer que de n'en avoir pas. Faites tous en ce jour votre

devoir de Chrétien, & perſonne de vous n'aura lieu de rien reprocher aux autres; mais quand tous ne le feroient pas, vous ne devez point craindre de le faire; vous ne le ferez qu'à l'exemple de la perſonne ſacrée du Roi, qui à la tête de la famille Royale donne cet exemple à tout le Royaume. Vous qui vous diſpoſez à marcher ſous les ordres d'un ſi grand Prince, commencez à obſerver ceux qui lui ſont les plus chers, & mépriſez ce que le reſte du monde peut dire contre vous ſous ce Prince à qui on ne peut plaire ſans religion.

Mais à quoi m'arrêtai-je? j'oublie que je parle à une nobleſſe chrétienne qui s'offenſeroit des motifs humains: c'eſt à vous qu'il faut que je m'adreſſe, ô Eſprit adorable, Eſprit de force & de conſtance, qui n'avez pas ſeulement inſpiré aux Apôtres, mais à tant de nobles une généreuſe intrépidité devant les tyrans pour ne pas rougir de l'Evangile. O Eſprit de ſainteté, qui au travers du tumulte & de la lueur des armes, avez ſuſcité tant de ſaints guerriers qui ont fait gloire de porter

le nom chrétien ; qui ont mené une vie ſi ſainte, que dans l'armée de l'Empereur Aurélien, ont eut recours à leurs prieres pour attirer une pluie miraculeuſe du Ciel. O Eſprit Saint, qui avez inſpiré un ſi généreux mépris pour le monde à ſaint Maurice, & à la vaillante légion qui combattoit ſous lui, qu'elle aima mieux quitter le baudrier & renoncer à ſa fortune, que de renoncer Jeſus-Chriſt. O Eſprit Saint, qui avez fait du Centenier de l'Evangile qui étoit un homme d'épée, comme ces Gentils-hommes à qui j'ai l'honneur de parler, un modele de foi digne d'être propoſé par Jeſus-Chriſt aux Apôtres mêmes. O Eſprit Saint, qui malgré la licence du ſiécle & de la profeſſion des armes avez encore aujourd'hui des ſerviteurs déclarés dans les armées, qui ont fait taire le monde, & triompher Jeſus-Chriſt de la mauvaiſe honte qu'on a de le ſervir. Nous ne vous demandons pas de ces miracles de grace ; mais nous vous demandons ſeulement que dans le ſein de la Chrétienté, ce qu'il y a de plus dilluſtre & de plus no-

ble ſorti d'ancêtres qui ont maintenu la Foi & la Religion, ne dédaigne pas à cette Fête de faire une action Chrétienne. Nous vous conjurons que cette jeune nobleſſe, dont une partie a paſſé par nos mains, & nous a fait l'honneur de prendre chez nous une éducation pieuſe, ne l'oublie pas encore; que nous n'ayons pas le déplaiſir de les voir ſi-tôt égarés; ce ſera aſſez de douleur pour nous, ſi dans la ſuite de la vie ils s'égarent dans les voies corrompuës du ſiécle. Que le naufrage ne ſe faſſe pas encore au ſortir du port: rempliſſez-les de cette force, de cette généroſité chrétienne avec laquelle on accomplit ſes devoirs de ſi bonne grace, *Corde magno & animo volenti*; qu'ils ſe reſſentent comme les Diſciples de la venuë d'un Dieu ſur la terre, *Repleti ſunt omnes ſpiritu ſancto & cœperunt loqui*; qu'ils en ſoient tous remplis, & qu'ils commencent à parler une langue qui leur pourroit devenir étrangere par le peu de ſoin qu'ils auroient de fréquenter les Sacremens.

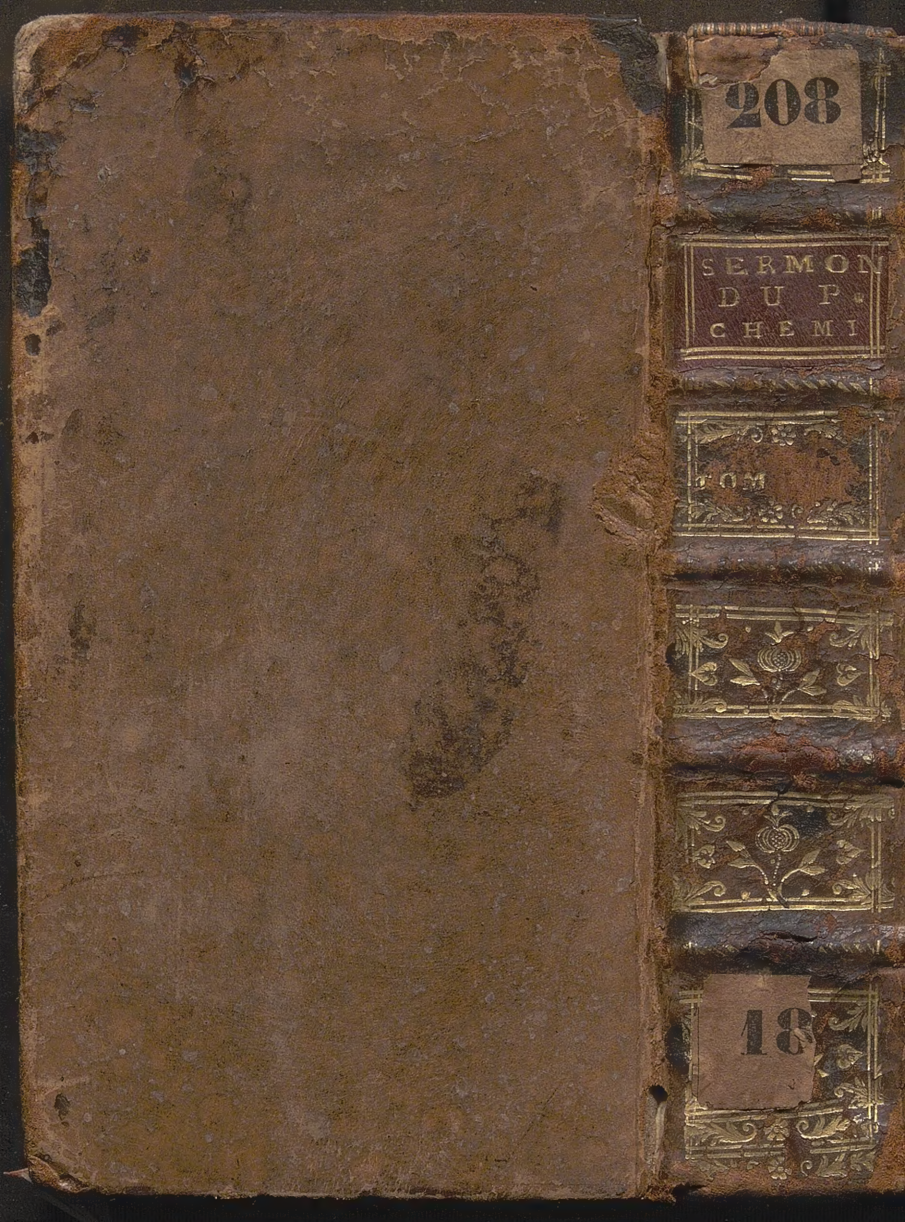
Répondez, MESSIEURS, à la grace que le Saint-Eſprit vous préſen-

te, par une bonne Confeſſion : nous ſommes venus ici en diſpoſition de vous ſervir ; que nous n'en ſortions point ſans avoir la conſolation de vous voir tous bien avec Dieu, & remplis de la grace de ſon Eſprit : imitez l'exemple de ce Gentilhomme d'une puiſſante Reine d'Ethiopie auprès de qui le Saint-Eſprit avoit tranſporté ſaint Philippes : dites les mêmes paroles qu'il prononça ſi touché de l'inſtruction que lui avoit faite cet Apôtre : *Ecce aqua, quid prohibet me baptiſari ?* voilà de l'eau, qui empêche que ſur l'heure, ſans tarder, je ne ſois chrétien ! Voilà des Prêtres & mon cœur eſt diſpoſé : qui empêche que je ne reçoive la grace, que je ne ſois lavé par le Baptême de la pénitence ? & nous vous dirons comme lui dit l'Apôtre : *Si credis ex toto corde, licet* : ſi c'eſt tout de bon que vous ſoyez perſuadé, & que vous vouliez faire votre devoir, comme il vous eſt aiſé ; nous ſommes prêts à vous rendre la grace en cette vie pour vous procurer la gloire en l'autre, que je vous ſouhaite, &c.

FIN.






208
SERMON
DU P.
CHEMI
TOM
18


colorchecker CLASSIC
calibrite
mm